

10662
V I E
DE
VOLTAIRE,

PAR M. LE MARQUIS
DE CONDORCET;

SUIVIE DES
MÉMOIRES DE VOLTAIRE,

Ecrits par lui-même.

TOME PREMIER.



L O N D R E S.

M. DCC. XCI.

DE L'ACADEMIE
DES SCIENCES
DE PARIS
LE 17 JANVIER 1702
A PARIS
Chez Jean le Prestre
Imprimeur de l'Academie
des Sciences
au Salon de la Cour
des Medailles
sur le Pont Neuf
entre le Port de la
Fleur de Lys
et le Port de la
Fleur de Lys



DE L'ACADEMIE
DES SCIENCES
DE PARIS
LE 17 JANVIER 1702
A PARIS

L.
des
gén
opi
lon
clar
qu'
M
phe
est
que
sa r
qu'
fon
hur
fi o
la r

V I E

DE VOLTAIRE.

LA vie de *Voltaire* doit être l'histoire des progrès que les arts ont dus à son génie, du pouvoir qu'il a exercé sur les opinions de son siècle, enfin de cette longue guerre contre les préjugés, déclarée dès sa jeunesse, & soutenue jusqu'à ses derniers momens.

Mais lorsque l'influence d'un philosophe s'étend jusque sur le peuple, qu'elle est prompte, qu'elle se fait sentir à chaque instant, il la doit à son caractère, à sa manière de voir, à sa conduite, autant qu'à ses ouvrages. D'ailleurs, ces détails sont encore utiles pour l'étude de l'esprit humain. Peut-on espérer de le connoître, si on ne l'a pas observé dans ceux en qui la nature a déployé toutes ses richesses

VIE DE VOLTAIRE.

& toute la puissance, si même on n'a pas recherché en eux ce qui leur est commun avec les autres hommes, aussi bien que ce qui les en distingue? L'homme ordinaire reçoit d'autrui ses opinions, ses passions, son caractère; il tient tout des loix, des préjugés, des usages de son pays, comme la plante reçoit tout du sol qui la nourrit, & de l'air qui l'environne. En observant l'homme vulgaire, on apprend à connoître l'empire auquel la nature nous a soumis, & non le secret de nos forces & les loix de notre intelligence.

François-Marie Arouet, qui a rendu le nom de *Voltaire* si célèbre, naquit à Chatenay le 20 de février 1694, & fut baptisé à Paris, dans l'église de Saint-André-des-Arcs, le 22 de novembre de la même année. Son excessive faiblesse fut la cause de ce retard, qui pendant sa vie a répandu des nuages sur le lieu & sur l'époque de sa naissance. On fut aussi obligé de baptiser *Fontenelle* dans la mai-

VIE DE VOLTAIRE.

son paternelle , parce qu'on désespérait de la vie d'un enfant si débile. Il est assez singulier que les deux hommes célèbres de ce siècle , dont la carrière a été la plus longue , & dont l'esprit s'est conservé tout entier le plus long-temps , soient nés tous deux dans un état de foiblesse & de langueur.

Le père de M. de *Voltaire* exerçait la charge de trésorier de la chambre des comptes ; sa mère, *Marguerite d'Aumart*, était d'une famille noble du Poitou. On a reproché à leur fils d'avoir pris ce nom de *Voltaire*, c'est-à-dire, d'avoir suivi l'usage alors généralement établi dans la bourgeoisie riche , où les cadets , laissant à l'ainé le nom de famille , portaient celui d'un fief ou même d'un bien de campagne. Dans une foule de libelles , on a cherché à rabaisser sa naissance. Les gens de lettres , ses ennemis , semblaient craindre que les gens du monde ne sacrifiaient trop aisément leurs préjugés aux agrémens de sa société , à leur admiration pour

VIE DE VOLTAIRE.

ses talens, & qu'ils ne traitassent un homme de lettres avec trop d'égalité. Ces reproches sont un hommage : la satire n'attaque point la naissance d'un homme de lettres, à moins qu'un reste de conscience, qu'elle ne peut étouffer, ne lui apprenne qu'elle ne parviendra point à diminuer sa gloire personnelle.

La fortune dont jouissait M. *Arouet*, procura deux grands avantages à son fils ; d'abord celui d'une éducation soignée, sans laquelle le génie n'atteint jamais la hauteur où il aurait pu s'élever. Si on parcourt l'histoire moderne, on verra que tous les hommes du premier ordre, tous ceux dont les ouvrages ont approché de la perfection, n'avaient pas eu à réparer le défaut d'une première éducation.

L'avantage de naître avec une fortune indépendante, n'est pas moins précieux. Jamais M. de *Voltaire* n'éprouva le malheur d'être obligé ni de renoncer à sa liberté pour assurer sa subsistance, ni de soumettre son génie à un travail comman-

VIE DE VOLTAIRE

de par la nécessité de vivre, ni de ménager les préjugés ou les passions d'un protecteur. Ainsi son esprit ne fut point enchaîné par cette habitude de la crainte, qui non-seulement empêche de produire, mais imprime à toutes les productions un caractère d'incertitude & de faiblesse. Sa jeunesse, à l'abri des inquiétudes de la pauvreté, ne l'exposa point à contracter ou cette timidité servile que fait naître dans une ame faible le besoin habituel des autres hommes, ou cette âpreté & cette inquiète & soupçonneuse irritabilité, suite infaillible pour les ames fortes de l'opposition entre la dépendance à laquelle la nécessité les soumet, & la liberté que demandent les grandes pensées qui les occupent.

Le jeune *Arouet* fut mis au collège des jésuites, où étaient élevés les enfans de la première noblesse, excepté ceux des jansénistes; & les jansénistes, odieux à la cour, étaient rares parmi des hommes qui, alors obligés par l'usage de choisir

8 VIE DE VOLTAIRE.

une religion sans la connaître , adoptaient naturellement la plus utile à leurs intérêts temporels. Il eut pour professeurs de rhétorique le père *Porée* qui , étant à la fois un homme d'esprit & un bon homme, voyait dans le jeune *Arouet* le germe d'un grand homme ; & le père *le Jay* , qui , frappé de la hardiesse de ses idées & de l'indépendance de ses opinions , lui prédisait , qu'il *serait en France le coryphée du déisme* ; prophéties que l'événement a également justifiées.

Au sortir du collège , il retrouva dans la maison paternelle l'abbé de *Château-neuf* son parrain , ancien ami de sa mère. C'était un de ces hommes qui , s'étant engagés dans l'état ecclésiastique par complaisance , ou par un mouvement d'ambition étrangère à leur ame , sacrifient ensuite à l'amour d'une vie libre la fortune & la considération des dignités sacerdotales , ne pouvant se résoudre à garder toujours sur leur visage le masque de l'hypocrisie.

VIE DE VOLTAIRE. ?

L'abbé de *Châteauneuf* était lié avec *Ninon*, à laquelle sa probité, son esprit, sa liberté de penser, avaient fait pardonner depuis long-temps les aventures un peu trop éclatantes de sa jeunesse. La bonne compagnie lui avait su gré d'avoir refusé son ancienne amie, madame de *Maintenon*, qui lui avait offert de l'appeler à la cour, à condition qu'elle se ferait dévote. L'abbé de *Châteauneuf* avait présenté à *Ninon*, *Voltaire* enfant, mais déjà poète, désolant déjà par de petites épigrammes son janséniste de frère, & récitant avec complaisance la *Moïsade* de *Rousseau*.

Ninon avait goûté l'élève de son ami, & lui avait légué, par testament, deux mille francs pour acheter des livres. Ainsi, dès son enfance, d'heureuses circonstances lui apprenaient, même avant que sa raison fût formée, à regarder l'étude, les travaux de l'esprit, comme une occupation douce & honorable, & en le rapprochant de quelques êtres supérieurs aux opinions vulgaires, lui montraient

2 VIE DE VOLTAIRE.

que l'esprit de l'homme est né libre, & qu'il a droit de juger tout ce qu'il peut connaître; tandis que, par une lâche condescendance pour les préjugés, les éducations ordinaires ne laissent voir aux enfans que les marques honteuses de la servitude.

L'hypocrisie & l'intolérance régnaient à la cour de *Louis XIV*: on-s'y occupait à détruire le jansénisme, beaucoup plus, qu'à soulager les maux du peuple. La réputation d'incrédulité avait fait perdre à *Catinat* la confiance due à ses vertus & à son talent pour la guerre. On reprochait au duc de *Vendôme* de manquer à la messe quelquefois, & on attribuait à son indévotion les succès de l'hérétique *Marlborough* & de l'incrédule *Eugène*. Cette hypocrisie avait révolté ceux qu'elle n'avait pu corrompre; & par aversion pour la sévérité de Versailles, les sociétés de Paris les plus brillantes affectaient de porter la liberté & le goût du plaisir jusqu'à la licence.

L'abbé de *Châteauneuf* introduisit le jeune *Voltaire* dans ces sociétés, & particulièrement dans celle du duc de *Sulli*, du marquis de *la Fare*, de l'abbé *Servien*, de l'abbé de *Chaulieu*, de l'abbé *Courtin*. Le prince de *Conti*, le grand-prieur de *Vendôme*, s'y joignaient souvent.

M. *Arouet* crut son fils perdu, en apprenant qu'il faisait des vers, & qu'il voyait bonne compagnie. Il voulait en faire un magistrat, & il le voyait occupé d'une tragédie. Cette querelle de famille finit par faire envoyer le jeune *Voltaire* chez le marquis de *Châteauneuf*, ambassadeur de France en Hollande.

Son exil ne fut pas long. Madame du *Noyer*, qui s'y était réfugiée avec ses deux filles, pour se séparer de son mari, plus que par zèle pour la religion protestante, vivait alors à la Haie d'intrigues & de libelles, & prouvait par sa conduite que ce n'était pas la liberté de conscience qu'elle y était allée chercher.

M. de *Voltaire* devint amoureux d'une

de ses filles ; la mère trouvant que le seul parti qu'elle pût tirer de cette passion, était d'en faire du bruit, se plaignit à l'ambassadeur, qui défendit à son jeune protégé de conserver des liaisons avec mademoiselle du Noyer, & le renvoya dans sa famille, pour n'avoir pas suivi ses ordres.

Madame du Noyer ne manqua pas de faire imprimer cette aventure avec les lettres du jeune Arouet à sa fille, espérant que ce nom, déjà très - connu, ferait mieux vendre le livre ; & elle eut soin de vanter sa sévérité maternelle & sa délicatesse, dans le libelle même où elle déshonorait sa fille.

On ne reconnaît point dans ces lettres la sensibilité de l'auteur de *Zaïre* & de *Tancrède*. Un jeune homme passionné sent vivement, mais ne distingue pas lui-même les nuances des sentimens qu'il éprouve ; il ne fait ni choisir les traits courts & rapides qui caractérisent la passion, ni trouver des termes qui peignent

VIE DE VOLTAIRE. II

à l'imagination des autres le sentiment qu'il éprouve, & le fassent passer dans leur ame. Exagéré ou commun, il paraît froid lorsqu'il est dévoré de l'amour le plus vrai & le plus ardent. Le talent de peindre les passions sur le théâtre, est même un des derniers qui se développent dans les poètes. *Racine* n'en avait pas même montré le germe dans les *Frères ennemis* & dans *Alexandre*, & *Brutus* a précédé *Zaïre* : c'est que pour peindre les passions, il faut non-seulement les avoir éprouvées, mais avoir pu les observer, en juger les mouvemens & les effets dans un temps où, cessant de dominer notre ame, elles n'existent plus que dans nos souvenirs. Pour les sentir, il suffit d'avoir un cœur ; il faut, pour les exprimer avec énergie & avec justesse, une ame long-temps exercée par elles, & perfectionnée par la réflexion.

Arrivé à Paris, le jeune homme oublia bientôt son amour ; mais il n'oublia point de faire tous ses efforts pour enlever une

jeune personne estimable & née pour la vertu, à une mère intrigante & corrompue. Il employa le zèle du prosélitisme. Plusieurs évêques, & même des jésuites, s'unirent à lui. Ce projet manqua; mais *Voltaire* eut dans la suite le bonheur d'être utile à mademoiselle du *Noyer*, alors mariée au baron de *Vinterfeld*.

Cependant son père le voyant toujours obstiné à faire des vers & à vivre dans le monde, l'avait exclus de sa maison. Les lettres les plus soumises ne le touchaient point : il lui demandait même la permission de passer en Amérique, pourvu qu'avant son départ, il lui permît d'embrasser ses genoux. Il fallut se résoudre, non à partir pour l'Amérique, mais à entrer chez un procureur.

Il n'y resta pas long-temps. M. de *Caumartin*, ami de M. *Arouet*, fut touché du sort de son fils, & demanda la permission de le mener à Saint-Ange, où loin de ces sociétés alarmantes pour la tendresse paternelle, il devait réfléchir sur le choix d'un

América.

d'un état. Il y trouva le vieux *Caumartin*, vieillard respectable, passionné pour *Henri IV* & pour *Sulli*, alors trop oubliés de la nation. Il avait été lié avec les hommes les plus instruits du regne de *Louis XIV*, savait les anecdotes les plus secrètes, les savait telles qu'elles s'étaient passées, & se plaisait à les raconter. *Voltaire* revint de Saint-Ange, occupé de faire un poëme épique, dont *Henri IV* ferait le héros, & plein d'ardeur pour l'étude de l'histoire de France. C'est à ce voyage que nous devons la *Henriade* & le *Siècle de Louis XIV*.

Ce prince venait de mourir. Le peuple, dont il avait été si long-temps l'idole, ce même peuple qui lui avait pardonné ses profusions, ses guerres & son despotisme, qui avait applaudi à ses persécutions contre les protestans, insultait à sa mémoire par une joie indécente. Une bulle sollicitée à Rome contre un livre de dévotion, avait fait oublier aux Parisiens cette gloire dont ils avaient été si long-temps

34 VIE DE VOLTAIRE.

idolâtres. On prodigua des satires à la mémoire de *Louis le Grand*, comme on lui avait prodigué les panégyriques pendant sa vie. *Voltaire* accusé d'avoir fait une de ces satires, fut mis à la Bastille; elle finissait par ce vers :

J'ai vu ces maux, & je n'ai pas vingt ans.

Il en avait un peu plus de vingt-deux; & la police regarda cette espèce de conformité d'âge, comme une preuve suffisante pour le priver de sa liberté.

C'est à la Bastille que le jeune poëte ébaucha le poëme de la Ligue, corrigea sa tragédie d'*Oedipe*, commencée longtemps auparavant, & fit une piece de vers fort gaie sur le malheur d'y être. M. le duc d'*Orléans*, instruit de son innocence, lui rendit sa liberté, & lui accorda une gratification.

Monseigneur, lui dit *Voltaire*, je remercie votre Altesse royale de vouloir bien continuer à se charger de ma nourriture, mais je la prie de ne plus se charger de mon logement.

Bastille,

La tragédie d'Oedipe fut jouée en 1718. L'auteur n'étoit encore connu que par des pièces fugitives, par quelques épîtres où l'on trouve la philosophie de *Chaulieu*, avec plus d'esprit & de correction, & par une ode qui avait disputé vainement le prix de l'académie française. On lui avait préféré une pièce ridicule de l'abbé *du Jarri*. Il s'agissait de la décoration de l'autel de Notre-Dame; car *Louis XIV* s'était souvenu, après soixante & dix ans de règne, d'accomplir cette promesse de *Louis XIII*; & le premier ouvrage en vers sérieux, que *Voltaire* ait publié, fut un ouvrage de dévotion.

Né avec un goût sûr & indépendant, il n'aurait pas voulu mêler l'amour à l'horreur du sujet d'Oedipe, & il osa même présenter sa pièce aux comédiens sans avoir payé ce tribut à l'usage; mais elle ne fut pas reçue. L'assemblée trouva mauvais que l'auteur osât réclamer contre son goût. Ce jeune homme mériterait

bien , disait Dufresne , qu'en punition de son orgueil , on jouât sa pièce avec cette grande vilaine scène traduite de Sophocle.

Il fallut céder , & imaginer un amour épisodique & froid. La pièce réussit ; mais ce fut malgré cet amour , & la scène de Sophocle en fit le succès. *La Motte* , alors le premier homme de la littérature , dit dans son approbation , que cette tragédie promettait un digne successeur de *Cornille* & de *Racine* ; & cet hommage , rendu par un rival dont la réputation était déjà faite , & qui pouvait craindre de se voir surpassé , doit à jamais honorer le caractère de *la Motte*.

Mais *Voltaire* , dénoncé comme un homme de génie & comme un philosophe à la foule des auteurs médiocres , & aux fanatiques de tous les partis , réunit dès lors les mêmes ennemis dont les générations renouvelées pendant soixante ans , ont fatigué & trop souvent troublé sa longue & glorieuse carrière. Ces vers si célèbres :

Nos prêtres ne font pas ce qu'un vain peuple
pense ;

Notre crédulité fait toute leur science.

furent le premier cri d'une guerre que la
mort même de *Voltaire* n'a pu éteindre.

A une représentation d'Oedipe , il pa-
rut sur le théâtre , portant la queue du
grand-prêtre. La maréchale de *Villars*
demanda qui était ce jeune homme qui
voulait faire tomber la pièce. On lui dit
que c'était l'auteur. Cette étourderie ,
qui annonçait un homme si supérieur
aux petitesse de l'amour-propre , lui in-
spira le desir de le connaître. *Voltaire* ,
admis dans sa société , eut pour elle une
passion , la première & la plus sérieuse
qu'il ait éprouvée. Elle ne fut pas heu-
reuse , & l'enleva pendant assez long-
temps à l'étude qui était déjà son premier
besoin ; il n'en parla jamais depuis qu'a-
vec le sentiment du regret & presque du
remords.

Délivré de son amour , il continua la
Henriade , & fit la tragédie d'*Artémire*.

Une actrice formée par lui , & devenue à la fois sa maîtresse & son élève , joua le principal rôle. Le public qui avait été juste pour Oedipe , fut au moins sévère pour Artémire ; effet ordinaire de tout premier succès. Une aversion secrète pour une supériorité reconnue n'en est pas la seule cause , mais elle fait profiter d'un sentiment naturel qui nous rend d'autant moins faciles que nous espérons davantage.

Cette tragédie ne valut à *Voltaire* que la permission de revenir à Paris , dont une nouvelle calomnie & ses liaisons avec les ennemis du régent , & entre autres avec le duc de *Richelieu* & le fameux baron de *Gortz* , l'avaient fait éloigner. Ainsi cet ambitieux , dont les vastes projets embrassaient l'Europe & menaçaient de la bouleverser , avait choisi pour ami , & presque pour confident , un jeune poète : c'est que les hommes supérieurs se devinent & se cherchent , qu'ils ont une langue commune qu'eux seuls peuvent parler & entendre.

En 1722, *Voltaire* accompagna madame de *Rupelmonde* en Hollande. Il voulait voir, à Bruxelles, *Rousseau* dont il plaignait les malheurs, & dont il estimait le talent poétique. L'amour de son art l'emportait sur le juste mépris que le caractère de *Rousseau* devait lui inspirer. *Voltaire* le consulta sur son poëme de la Ligue, lui lut l'épître à *Uranie*, faite pour madame de *Rupelmonde*, & premier monument de sa liberté de penser, comme de son talent pour traiter en vers & rendre populaires les questions de métaphysique ou de morale. De son côté, *Rousseau* lui récita une Ode à la postérité, qui, comme *Voltaire* le lui dit alors, à ce qu'on prétend, ne devait pas aller à son adresse; & le Jugement de *Pluton*, allégorie satirique, & cependant aussi promptement oubliée que l'ode. Les deux poètes se séparèrent ennemis irréconciliables. *Rousseau* se déchaîna contre *Voltaire*, qui ne répondit qu'après quinze ans de patience. On est étonné

J. B. Rousseau

de voir l'auteur de tant d'épigrammes
licencieuses, où les ministres de la reli-
gion sont continuellement livrés à la risée
& à l'opprobre, donner sérieusement,
pour cause de sa haine contre *Voltaire*,
sa contenance évaporée pendant la messe,
& l'épître à *Uranie*. Mais *Rousseau* avait
pris le masque de la dévotion; elle était
alors un asile honorable pour ceux que
l'opinion mondaine avait flétris, asile sûr
& commode, que malheureusement la
philosophie, qui a fait tant d'autres
maux, leur a fermé depuis sans retour.

En 1724., *Voltaire* donna *Mariamne*.
C'était le sujet d'*Artémire* sous des noms
nouveaux, avec une intrigue moins com-
pliquée & moins romanesque; mais c'é-
tait sur-tout le style de *Racine*. La pièce
fut jouée quarante fois. L'auteur com-
battit, dans la préface, l'opinion de *la*
Motte qui, né avec beaucoup d'esprit
& de raison, mais peu sensible à l'har-
monie, ne trouvait dans les vers d'autre
mérite que celui de la difficulté vaincue,

& ne voyait dans la poésie qu'une forme de convention, imaginée pour soulager la mémoire, & à laquelle l'habitude seule faisait trouver des charmes. Dans ses lettres imprimées à la fin d'Oedipe, il avait déjà combattu le même poète qui regardait la règle des trois unités comme un autre préjugé.

On doit savoir gré à ceux qui osent, comme *la Motte*, établir dans les arts des paradoxes contraires aux idées communes. Pour défendre les règles anciennes, on est obligé de les examiner; si l'opinion reçue se trouve vraie, on a l'avantage de croire par raison ce qu'on croyait par habitude; si elle est fautive, on est délivré d'une erreur.

Cependant il n'est pas rare de montrer de l'humeur contre ceux qui nous forcent à examiner ce que nous avons admis sans réflexions. Les esprits qui, comme *Montagne*, s'endorment tranquillement sur l'oreiller du doute, ne sont pas communs; ceux qui sont tourmentés du de-

fir d'atteindre à la vérité, sont plus rares encore. Le vulgaire aime à croire, même sans preuve, & chérit sa sécurité dans son aveugle croyance, comme une partie de son repos.

C'est vers la même époque que parut la *Henriade* sous le nom de la Ligue. Une copie imparfaite, enlevée à l'auteur, fut imprimée furtivement; & non-seulement il y était resté des lacunes, mais on en avait rempli quelques-unes.

La France eut donc enfin un poème épique. On peut regretter sans doute que *Voltaire*, qui a mis tant d'action dans ses tragédies, qui y fait parler aux passions un langage si naturel & si vrai, qui a su également les peindre, & par l'analyse des sentimens qu'elles font éprouver, & par les traits qui leur échappent, n'ait point déployé dans la *Henriade* ces talens que nul homme n'a encore réunis au même degré; mais un sujet si connu, si près de nous, laissait peu de liberté à l'imagination du poète. La passion som-

bre & cruelle du fanatisme , s'exerçant sur les personnages subalternes , ne pouvait exciter que l'horreur. Une ambition hypocrite était la seule qui animât les chefs de la ligue. Le héros , brave , humain & galant , mais n'éprouvant que les malheurs de la fortune , & les éprouvant seul , ne pouvait intéresser que par sa valeur & sa clémence : enfin il était impossible que la conversion un peu forcée d'*Henri IV* formât jamais un dénouement bien héroïque.

Mais si , pour l'intérêt des événemens , pour la variété , pour le mouvement , la *Henriade* est inférieure aux poèmes épiques qui étaient alors en possession de l'admiration générale , par combien de beautés neuves cette infériorité n'est-elle point compensée ? Jamais une philosophie si profonde & si vraie a-t-elle été embellie par des vers plus sublimes ou plus touchans ? quel autre poème offre des caractères dessinés avec plus de force & de noblesse , sans rien perdre de leur

24 VIE DE VOLTAIRE.

vérité historique ? quel autre renferme une morale plus pure , un amour de l'humanité plus éclairé , plus libre des préjugés & des passions vulgaires ? Que le poète fasse agir ou parler ses personnages , qu'il peigne les attentats du fanatisme ou les charmes & les dangers de l'amour , qu'il transporte ses lecteurs sur un champ de bataille ou dans le ciel que son imagination a créé , par-tout il est philosophe , par-tout il paraît profondément occupé des vrais intérêts du genre humain. Du milieu même des fictions on voit sortir de grandes vérités sous un pinceau toujours brillant & toujours pur.

Parmi tous les poèmes épiques , la Henriade seule a un but moral ; non qu'on puisse dire qu'elle soit le développement d'une seule vérité , idée pédantesque , à laquelle un poète ne peut assujettir sa marche , mais parce qu'elle respire partout la haine de la guerre & du fanatisme , la tolérance & l'amour de l'humanité.

manité. Chaque poëme prend nécessairement la teinte du siècle qui l'a vu naître ; & la *Henriade* est née dans le siècle de la raison. Aussi , plus la raison fera de progrès parmi les hommes , plus ce poëme aura d'admirateurs.

On peut comparer la *Henriade* à l'*Enéide* : toutes deux portent l'empreinte du génie dans tout ce qui a dépendu du poëte , & n'ont que les défauts d'un sujet dont le choix a également été dicté par l'esprit national. Mais *Virgile* ne voulait que flatter l'orgueil des Romains ; & *Voltaire* eut le motif plus noble de préserver les Français du fanatisme , en leur retraçant les crimes où il avait entraîné leurs ancêtres.

La *Henriade* , *Oedipe* & *Mariamne* avaient placé *Voltaire* bien au - dessus de ses contemporains , & semblaient lui assurer une carrière brillante , lorsqu'un événement fatal vint troubler sa vie. Il avait répondu par des paroles piquantes au mépris que lui avait témoigné un homme

26 VIE DE VOLTAIRE.

de la cour, qui s'en vengea en le faisant insulter par ses gens, sans compromettre sa sûreté personnelle. Ce fut à la porte de l'hôtel de Sulli, où il dînait, qu'il reçut cet outrage, dont le duc de Sulli ne daigna témoigner aucun ressentiment, persuadé sans doute que les descendans des Francs ont conservé droit de vie & de mort sur ceux des Gaulois. Les loix furent muettes; le parlement de Paris, qui a puni ou fait punir de moindres outrages, lorsqu'ils ont eu pour objet quelqu'un de ses subalternes, crut ne rien devoir à un simple citoyen qui n'était que le premier homme de lettres de la nation, & garda le silence.

Voltaire voulut prendre les moyens de venger l'honneur outragé, moyens autorisés par les mœurs des nations modernes, & pros crits par leurs lois: la Bastille, & au bout de six mois l'ordre de quitter Paris, furent la punition de ses premières démarches. Le cardinal de *Fleuri* n'eut pas même la petite politique de donner

à l'agresseur la plus légère marque de mécontentement. Ainsi , lorsque les lois abandonnaient les citoyens , le pouvoir arbitraire les punissait de chercher une vengeance que ce silence rendait légitime , & que les principes de l'honneur prescrivaient comme nécessaire. Nous osons croire que de notre temps la qualité d'homme serait plus respectée , que les lois ne seraient plus muettes devant le ridicule préjugé de la naissance , & que , dans une querelle entre deux citoyens , ce ne serait pas à l'offensé que le ministère enleverait sa liberté & sa patrie.

Voltaire fit encore à Paris un voyage secret & inutile ; il vit trop qu'un adversaire , qui disposait à son gré de l'autorité ministérielle & du pouvoir judiciaire , pourrait également l'éviter & le perdre. Il s'enfouit dans la retraite , & dédaigna de s'occuper plus long - temps de sa vengeance , ou plutôt il ne voulut se venger qu'en accablant son ennemi du poids de sa gloire , en le forçant d'entendre

répéter, au bruit des acclamations de l'Europe, le nom qu'il avait voulu avilir.

L'Angleterre fut son asyle. *Newton* n'était plus ; mais son esprit régnait sur ses compatriotes, qu'il avait instruits à ne reconnaître pour guides, dans l'étude de la nature, que l'expérience & le calcul. *Locke*, dont la mort était encore récente, avait donné le premier une théorie de l'ame humaine, fondée sur l'expérience, & montré la route qu'il faut suivre en métaphysique, pour ne point s'égarer. La philosophie de *Shaftesbury*, commentée par *Bolingbroke*, embellie par les vers de *Pope*, avait fait naître en Angleterre un déisme qui annonçait une morale fondée sur des motifs faits pour émouvoir les ames élevées, sans offenser la raison.

Cependant en France les meilleurs esprits cherchaient encore à substituer, dans nos écoles, les hypothèses de *Descartes* aux absurdités de la physique scolastique : une thèse où l'on soutenait soit le système de *Copernic*, soit les

tourbillons , était une victoire sur les préjugés. Les idées innées étaient devenues presque un article de foi aux yeux des dévots , qui d'abord les avaient prises pour une hérésie. *Mallebranche* , qu'on croyait entendre , était le philosophe à la mode. On passait pour un esprit fort lorsqu'on se permettait de regarder l'existence de *cinq propositions* dans le livre illisible de *Jansénius* , comme un fait indifférent au bonheur de l'espèce humaine , ou qu'on osait lire *Bayle* sans la permission d'un docteur en théologie.

Ce contraste devait exciter l'enthousiasme d'un homme qui , comme *Voltaire* , avait dès son enfance secoué tous les préjugés. L'exemple de l'Angleterre lui montrait que la vérité n'est pas faite pour rester un secret entre les mains de quelques philosophes , & d'un petit nombre de gens du monde instruits , ou plutôt endoctrinés par les philosophes ; riant avec eux des erreurs dont le peuple est la victime , mais s'en rendant eux-mêmes

mes les défenseurs, lorsque leur état ou leurs places leur y font trouver un intérêt chimérique ou réel, & prêts à laisser proscrire ou même à persécuter leurs précepteurs, s'ils osent dire ce qu'eux-mêmes pensent en secret.

Dès ce moment *Voltaire* se sentit appelé à détruire les préjugés de toute espèce, dont son pays était l'esclave. Il sentit la possibilité d'y réussir par un mélange heureux d'audace & de souplesse, en sachant tantôt céder aux temps, tantôt en profiter ou les faire naître; en se servant tour-à-tour, avec adresse, du raisonnement, de la plaisanterie, du charme des vers ou des effets du théâtre; en rendant enfin la raison assez simple pour devenir populaire, assez aimable pour ne pas effrayer la frivolité, assez piquante pour être à la mode. Ce grand projet de se rendre, par les seules forces de son génie, le bienfaiteur de tout un peuple en l'arrachant à ses erreurs, enflammâ l'âme de *Voltaire*, échauffa son

courage. Il jura d'y consacrer sa vie, & il a tenu parole.

La tragédie de Brutus fut le premier fruit de son voyage en Angleterre.

Depuis Cinna, notre théâtre n'avait point retenti des fiers accens de la liberté; & dans Cinna, ils étaient étouffés par ceux de la vengeance. On trouva dans Brutus la force de *Corneille* avec plus de pompe & d'éclat, avec un naturel que *Corneille* n'avait pas, & l'élégance soutenue de *Racine*. Jamais les droits d'un peuple opprimé n'avaient été exposés avec plus de force, d'éloquence, de précision même, que dans la seconde scène de Brutus. Le cinquième acte est un chef-d'œuvre de pathétique.

On a reproché au poète d'avoir introduit l'amour dans ce sujet si imposant & si terrible, & sur-tout un amour sans un grand intérêt; mais *Titus* entraîné par un autre motif que l'amour, eût été avili; la sévérité de *Brutus* n'eût plus déchiré l'ame des spectateurs; & si cet

amour eût trop intéressé, il était à craindre que leur cœur n'eût trahi la cause de Rome. Ce fut après cette pièce que Fontenelle dit à Voltaire, qu'il ne le croyait point propre à la tragédie ; que son style était trop fort, trop pompeux, trop brillant. -- Je vais donc relire vos pastorales, lui répondit Voltaire.

Il crut alors pouvoir aspirer à une place à l'académie française, & on pouvait le trouver modeste d'avoir attendu si longtemps ; mais il n'eut pas même l'honneur de balancer les suffrages. Le Gros de Boze prononça, d'un ton doctoral, que Voltaire ne serait jamais un personnage académique.

Ce de Boze, oublié aujourd'hui, était un de ces hommes qui, avec peu d'esprit & une science médiocre, se glissent dans les maisons des grands & des gens en place, & y réussissent parce qu'ils ont précisément ce qu'il faut pour satisfaire la vanité d'avoir chez soi des gens de lettres, & que leur esprit ne peut ni

inspirer la crainte ni humilier l'amour-propre. De *Boze* était d'ailleurs un personnage important ; il exerçait alors à Paris l'emploi d'inspecteur de la librairie, que depuis , la magistrature a usurpé sur les gens de lettres , à qui l'avidité des hommes riches ou accrédités ne laisse que les places dont les fonctions personnelles exigent des lumières & des talens.

Après *Brutus* , *Voltaire* fit la *Mort de César* , sujet déjà traité par *Shakespeare* , dont il imita quelques scènes en les embellissant. Cette tragédie ne fut jouée qu'au bout de quelques années , & dans un collège. Il n'osait risquer sur le théâtre une pièce sans amour , sans femmes , & une tragédie en trois actes ; car les innovations peu importantes ne sont pas toujours celles qui soulèvent le moins les ennemis de la nouveauté. Les petits esprits doivent être plus frappés des petites choses. Cependant un style noble , hardi , figuré , mais toujours naturel & vrai ; un langage digne du vainqueur & des libéra-

34 VIE DE VOLTAIRE.

teurs du monde ; la force & la grandeur des caractères , le sens profond qui règne dans les discours de ces derniers Romains , occupent & attachent les spectateurs faits pour sentir ce mérite , les hommes qui ont dans le cœur ou dans l'esprit quelque rapport avec ces grands personnages , ceux qui aiment l'histoire , les jeunes gens enfin , encore pleins de ces objets que l'éducation a mis sous leurs yeux.

Les tragédies historiques , comme *Cinna* , la Mort de Pompée , Brutus , Rome sauvée , le Triumvirat de *Voltaire* , ne peuvent avoir l'intérêt du *Cid* , d'*Iphigénie* , de *Zaïre* , ou de *Mérope*. Les passions douces & tendres du cœur humain ne pourraient s'y développer sans distraire du tableau historique qui en est le sujet ; les événemens ne peuvent y être disposés avec la même liberté pour les faire servir à l'effet théâtral. Le poète y est bien moins maître des caractères. L'intérêt , qui est celui d'une nation ou d'une grande révolution , plutôt que celui d'un individu ,

est dès lors bien plus faible , parce qu'il dépend de sentimens moins personnels & moins énergiques.

Mais , loin de proscrire ce genre , comme plus froid , comme moins favorable au génie dramatique du poëte , il faudrait l'encourager , parce qu'il ouvre un champ vaste au génie poétique , qui peut y développer toutes les grandes vérités de la politique ; parce qu'il offre de grands tableaux historiques , & qu'enfin c'est celui qu'on peut employer avec plus de succès à élever l'ame & la former. On doit , sans doute , placer au premier rang les poëmes qui , comme Mahomet , comme Alzire , sont à la fois des tragédies intéressantes ou terribles , & de grands tableaux ; mais ces sujets sont très-rare , & ils exigent des talens que *Voltaire* seul a réunis jusqu'ici.

On ne voulut point permettre d'imprimer la Mort de César. On fit un crime à l'auteur des sentimens républicains répandus dans sa pièce : imputation d'au-

tant plus ridicule que chacun parle son langage, que *Brutus* n'en est pas plus le héros que *César* ; que le poète, dans un genre purement historique, en traçant les portraits d'après l'histoire, en a conservé l'impartialité. Mais, sous le gouvernement à la fois tyrannique & pusillanime du cardinal de *Fleuri*, le langage de la servitude était le seul qui pût paraître innocent.

Qui croirait aujourd'hui que l'élogie sur la mort de mademoiselle le *Couvreur*, ait été pour *Voltaire* le sujet d'une persécution sérieuse qui l'obligea de quitter la capitale, où il savait qu'heureusement l'absence fait tout oublier, même la fureur de persécuter !

Les théâtres sont une institution vraiment utile : c'est par eux qu'une jeunesse inappliquée & frivole conserve encore quelque habitude de sentir & de penser, que les idées morales ne lui deviennent point absolument étrangères, que les plaisirs de l'esprit existent pour elle. Les sen-

timents

Mlle. Le Couvreur.

timens qu'excite la représentation d'une tragédie, élèvent l'ame, l'épurent, la tirent de cette apathie, de cette personnalité, maladies auxquelles l'homme riche & dissipé est condamné par la nature. Les spectacles forment en quelque sorte un lien entre la classe des hommes qui pensent & celle des hommes qui ne pensent point. Ils adoucissent l'austérité des uns, & tempèrent dans les autres la dureté qui naît de l'orgueil & de la légèreté. Mais, par une fatalité singulière, dans le pays où l'art du théâtre a été porté au plus haut degré de perfection, les acteurs, à qui le public doit le plus noble de ses plaisirs, condamnés par la religion, sont flétris par un préjugé ridicule.

Voltaire osa le combattre. Indigné qu'une actrice célèbre, long-temps l'objet de l'enthousiasme, enlevée par une mort prompte & cruelle, fût, en qualité d'excommuniée, privée de la sépulture, il s'éleva, & contre la nation frivole qui soumettait lâchement sa tête à un joug.

honteux, & contre la pusillanimité des gens en place, qui laissaient tranquillement flétrir ce qu'ils avaient admiré. Si les nations ne se corrigent guère, elles souffrent du moins les leçons avec patience. Mais les prêtres, à qui les parlements ne laissaient plus excommunier que les forciers & les comédiens, furent irrités qu'un poète osât leur disputer la moitié de leur empire, & les gens en place ne lui pardonnèrent point de leur avoir reproché leur indigne faiblesse.

Voltaire sentit qu'un grand succès au théâtre pouvait seul, en lui assurant la bienveillance publique, le défendre contre le fanatisme. Dans les pays où il n'existe aucun pouvoir populaire, toute classe d'hommes qui a un point de ralliement, devient une sorte de puissance. Un auteur dramatique est sous la sauvegarde des sociétés pour lesquelles le spectacle est un amusement ou une ressource. Ce public, en applaudissant à des allusions, blesse ou flatte la vanité des gens en

place , décourage ou ranime les partis élevés contre eux , & ils n'osent le braver ouvertement. *Voltaire* donna donc *Eryphile* , qui ne remplit point son but ; mais , loin de se laisser abattre par ce revers , il fait le sujet de *Zaïre* , en conçoit le plan , achève l'ouvrage en dix-huit jours , & elle paraît sur le théâtre quatre mois après *Eryphile*.

Le succès passa ses espérances. Cette pièce est la première où , quittant les traces de *Corneille* & de *Racine* , il ait montré un art , un talent & un style qui n'étaient plus qu'à lui. Jamais un amour plus vrai , plus passionné n'avait arraché de si douces larmes ; jamais aucun poète n'avait peint les fureurs de la jalousie dans une ame si tendre , si naïve , si généreuse. On aime *Orosmane* , lors même qu'il fait frémir ; il immole *Zaïre* , cette *Zaïre* si intéressante , si vertueuse , & on ne peut le haïr. Et , s'il était possible de se distraire d'*Orosmane* & de *Zaïre* , combien la religion n'est-elle pas imposante

40 VIE DE VOLTAIRE.

dans le vieux *Lusignan* ! quelle noblesse
 le fanatique *Nérestan* met dans ses re-
 proches ! avec quel art le poète a su pré-
 senter ces chrétiens qui viennent trou-
 bler une union si touchante ! Une femme
 sensible & pieuse pleure sur *Zaïre* qui a
 sacrifié à son Dieu , son amour & sa vie ,
 tandis qu'un homme étranger au christia-
 nisme pleure *Zaïre* , dont le cœur égaré ,
 par sa tendresse pour son père , s'immole
 au préjugé superstitieux qui lui défend
 d'aimer un homme d'une secte étrangère :
 & c'est là le chef-d'œuvre de l'art. Pour
 quiconque ne croit point aux livres juifs ,
Athalie n'est que l'école du fanatisme , de
 l'assassinat & du mensonge. *Zaïre* est dans
 toutes les opinions , comme pour tous les
 pays , la tragédie des cœurs tendres &
 des âmes pures.

Elle fut suivie d'*Adélaïde du Guesclin* ,
 également fondée sur l'amour , & où ,
 comme dans *Zaïre* , des héros français , des
 événemens de notre histoire , rappelés en
 beaux vers , ajoutaient encore à l'intérêt

mais c'était le patriotisme d'un citoyen, qui se plait à rappeler des noms respectés, & de grandes époques, & non ce *patriotisme d'antichambre*, qui depuis a tant réussi sur la scène française.

Adélaïde n'eut point de succès. Un plaisant du parterre avait empêché de finir Mariamne, en criant : *La reine boit* ; un autre fit tomber Adélaïde, en répondant : *Coussi, coussi*, à ce mot si noble, si touchant de *Vendôme* : *Es-tu content, Conci* ?

Cette même pièce reparut sous le nom du Duc de Foix, corrigée moins d'après le sentiment de l'auteur que sur les jugemens des critiques ; elle réussit mieux. Mais lorsque, long-temps après, les trois coups de marteau du Philosophe sans le savoir, eurent appris qu'on ne sifflerait plus le coup de canon d'Adélaïde, lorsqu'elle se remontra sur la scène, malgré *Voltaire*, qui se souvenait moins des beautés de sa pièce que des critiques qu'elle avait essuyées ; alors elle enleva tous les suffrages, alors on sentit toute la beauté

42 VIE DE VOLTAIRE.

du rôle de *Vendôme* aussi amoureux qu'*Orosmane*; l'un, jaloux par la fuite d'un caractère impérieux, l'autre par l'excès de sa passion; l'un tyrannique par l'impétuosité & la hauteur naturelle de son ame, l'autre par un malheur attaché à l'habitude du pouvoir absolu. *Orosmane*, tendre, désintéressé dans son amour, se rend coupable dans un moment de délire où le plonge une erreur excusable, & s'en punit en s'immolant lui-même; *Vendôme*, plus personnel, appartenant à sa passion plus qu'à sa maîtresse, forme avec une fureur plus tranquille, le projet de son crime, mais l'expie par ses remords & par le sacrifice de son amour. L'un montre les excès & les malheurs où la violence des passions entraîne les ames généreuses; l'autre, ce que peuvent le repentir & le sentiment de la vertu sur les ames fortes, mais abandonnées à leurs passions.

On prétend que le Temple du Goûtquist beaucoup au succès d'Adélaïde.

Dans cet ouvrage charmant, *Voltaire* jugeait les écrivains du siècle passé, & même quelques-uns de ses contemporains. Le temps a confirmé tous ses jugemens ; mais alors ils parurent autant de sacrilèges. En observant cette intolérance littéraire, cette nécessité imposée à tout écrivain qui veut conserver son repos, de respecter les opinions établies sur le mérite d'un orateur ou d'un poëte ; cette fureur avec laquelle le public pourfuit ceux qui osent, sur les objets même les plus indifférens, ne penser que d'après eux-mêmes ; on serait tenté de croire que l'homme est intolérant par sa nature. L'esprit, le génie, la raison, ne garantissent pas toujours de ce malheur. Il est bien peu d'hommes qui n'aient pas en secret quelques idoles, dont ils ne voient point de sang-froid qu'on ose affaiblir ou détruire le culte.

Dans le grand nombre, ce sentiment a pour origine l'orgueil & l'envie. On regarde, comme affectant sur nous une su-

44 VIE DE VOLTAIRE.

périorité qui nous blesse , l'écrivain qui , en critiquant ceux que nous admirons , a l'air de se croire supérieur à eux , & dès lors à nous-mêmes. On craint qu'en abattant la statue de l'homme qui n'est plus , il ne prétende élever à sa place celle d'un homme vivant , dont la gloire est toujours un spectacle affligeant pour la médiocrité. Mais si des esprits supérieurs s'abandonnent à cette espèce d'intolérance , cette faiblesse excusable & passagère , née de la paresse & de l'habitude , cède bientôt à la vérité , & ne produit ni l'injustice ni la persécution.

Dans sa retraite , *Voltaire* avait conçu l'heureux projet de faire connaître à la nation la philosophie , la littérature , les opinions , les sectes de l'Angleterre ; & il fit ses Lettres sur les Anglais. (*) *Newton* , dont on ne connaissait en France ni les

(*) La matière de ces lettres est répandue , sous d'autres titres , dans les Oeuvres , & principalement dans le Dictionnaire philosophique.

opinions philosophiques, ni le système du monde, ni presque même les expériences sur la lumière; *Locke*, dont le livre traduit en français, n'avait été lu que par un petit nombre de philosophes; *Bacon*, qui n'était célèbre que comme chancelier; *Shakespeare*, dont le génie & les fautes grossières sont un phénomène dans l'histoire de la littérature; *Congreve*, *Wicherley*, *Addison*, *Pope*, dont les noms étaient presque inconnus même de nos gens de lettres; ces quakers fanatiques, sans être persécuteurs, insensés dans leur dévotion, mais les plus raisonnables des chrétiens dans leur croyance & dans leur morale, ridicules aux yeux du reste des hommes pour avoir outré deux vertus, l'amour de la paix & celui de l'égalité; les autres sectes qui se partageaient l'Angleterre; l'influence qu'un esprit général de liberté y exerce sur la littérature, sur la philosophie, sur les arts, sur les opinions, sur les mœurs; l'histoire de l'insertion de la petite-vérole,

46 VIE DE VOLTAIRE.

reque presque sans obstacle , & examinée sans prévention , malgré la singularité & la nouveauté de cette pratique : tels furent les objets principaux traités dans cet ouvrage.

Fontenelle avait le premier fait parler , à la raison & à la philosophie , un langage agréable & piquant ; il avait su répandre sur les sciences la lumière d'une philosophie toujours sage , souvent fine , quelquefois profonde : dans les *Lettres de Voltaire* , on trouve le mérite de *Fontenelle* avec plus de goût , de naturel , de hardiesse & de gaieté. Un vieil attachement aux erreurs de *Descartes* n'y vient pas répandre sur la vérité des ombres qui la cachent ou la défigurent. C'est la logique & la plaisanterie des *Provinciales* , mais s'exerçant sur de plus grands objets , n'étant jamais corrompues par un vernis de dévotion monacale.

Cet ouvrage fut parmi nous l'époque d'une révolution ; il commença à y faire naître le goût de la philosophie & de la

littérature anglaise ; à nous intéresser aux mœurs, à la politique, aux connaissances commerciales de ce peuple ; à répandre sa langue parmi nous. Depuis, un engouement puérile a pris la place de l'ancienne indifférence ; & par une singularité remarquable, *Voltaire* a eu encore la gloire de le combattre & d'en diminuer l'influence.

Il nous avait appris à sentir le mérite de *Shakespeare*, & à regarder son théâtre comme une mine d'où nos poètes pourraient tirer des trésors ; & lorsqu'un ridicule enthousiasme a présenté comme un modèle à la nation de *Racine* & de *Voltaire*, ce poète éloquent, mais sauvage & bizarre, & a voulu nous donner pour des tableaux énergiques & vrais de la nature, ses toiles chargées de compositions absurdes & de caricatures dégoûtantes & grossières, *Voltaire* a défendu la cause du goût & de la raison. Il nous avait reproché la trop grande timidité de notre théâtre ; il fut obligé de nous reprocher d'y vouloir porter la licence barbare du théâtre anglais.

La publication de ces Lettres excita une persécution dont, en les lisant aujourd'hui, on aurait peine à concevoir l'acharnement : mais il y combattait les idées innées ; & les docteurs croyaient alors que, s'ils n'avaient point d'idées innées, il n'y aurait pas de caractères assez sensibles pour distinguer leur ame de celle des bêtes. D'ailleurs, il y soutenait avec *Locke*, qu'il n'était pas rigoureusement prouvé que DIEU n'aurait pas le pouvoir, s'il le voulait absolument, de donner à un élément de la matière la faculté de penser ; & c'était aller contre le privilège des théologiens qui prétendent savoir à point nommé, & savoir seuls tout ce que DIEU a pensé, tout ce qu'il a fait ou pu faire, depuis & même avant le commencement du monde.

Enfin, il y examinait quelques passages des *Pensées de Pascal*, ouvrage que les Jésuites même étaient obligés de respecter malgré eux, comme ceux de *S. Augustin* ; on fut scandalisé de voir un poëte,

un laïque, oser juger *Pascal*. Il semblaît qu'attaquer le seul des défenseurs de la religion chrétienne, qui eût auprès des gens du monde la réputation d'un grand homme, c'était attaquer la religion même, & que ses preuves seraient affaiblies, si le géomètre, qui avait promis de se consacrer à sa défense, était convaincu d'avoir souvent mal raisonné.

Le clergé demanda la suppression des Lettres sur les Anglais, & l'obtint par un arrêt du conseil. Ces arrêts se donnent sans examen, comme une espèce de dédommagement du subside que le gouvernement obtient des assemblées du clergé, & une récompense de leur facilité à l'accorder. Les ministres oublient que l'intérêt de la puissance séculière n'est pas de maintenir, mais de laisser détruire, par les progrès de la raison, l'empire dont les prêtres ont si long-temps abusé avec tant de barbarie; & qu'il n'est pas d'une bonne politique d'acheter la paix

50 VIE DE VOLTAIRE.

de ses ennemis, en leur sacrifiant ses défenseurs.

Le parlement brûla le livre, suivant un usage jadis inventé par *Tibère*, & devenu ridicule depuis l'invention de l'imprimerie; mais il est des gens auxquels il faut plus de trois siècles pour commencer à s'apercevoir d'une absurdité.

Toute cette persécution s'exerçait dans le temps même où les miracles du diacre *Paris* & ceux du père *Girard* couvraient les deux partis de ridicule & d'opprobre. Il était juste qu'ils se réunissent contre un homme qui osait prêcher la raison. On alla jusqu'à ordonner des informations contre l'auteur des *Lettres philosophiques*. Le garde des sceaux fit exiler *Voltaire* qui, alors absent, fut averti à temps, évita les gens envoyés pour le conduire au lieu de son exil, & aima mieux combattre de loin & d'un lieu sûr. Ses amis prouvèrent qu'il n'avait pas manqué à sa promesse de ne point publier

ses Lettres en France, & qu'elles n'avaient paru que par l'infidélité d'un relieur. Heureusement, le garde des sceaux était plus zélé pour son autorité que pour la religion, & beaucoup plus ministre que dévot. L'orage s'apaisa, & *Voltaire* eut la permission de reparaître à Paris.

Le calme ne dura qu'un instant. L'épître à *Uranie*, jusqu'alors renfermée dans le secret, fut imprimée; & pour échapper à une persécution nouvelle, *Voltaire* fut obligé de la désavouer & de l'attribuer à l'abbé *Chaulieu*, mort depuis plusieurs années. Cette imputation lui faisait honneur comme poète, sans nuire à sa réputation de chrétien. (*)

La nécessité de mentir pour désavouer un ouvrage, est une extrémité qui répugne également à la conscience & à la noblesse du caractère: mais le crime est pour les hommes injustes qui rendent ce désaveu nécessaire à la sûreté de celui

(*) Voyez les Oeuvres de *Chaulieu*,

qu'ils y forcent. Si vous avez érigé en crime ce qui n'en est pas un, si vous avez porté atteinte, par des lois absurdes, ou par des lois arbitraires, au droit naturel qu'ont tous les hommes, non-seulement d'avoir une opinion, mais de la rendre publique; alors vous méritez de perdre celui qu'a chaque homme d'entendre la vérité de la bouche d'un autre; droit qui fonde seul l'obligation rigoureuse de ne pas mentir. S'il n'est pas permis de tromper, c'est parce que, tromper quelqu'un, c'est lui faire un tort, ou s'exposer à lui en faire un; mais le tort suppose un droit, & personne n'a celui de chercher à s'assurer les moyens de commettre une injustice.

- Nous ne disculpons point *Voltaire* d'avoir donné son ouvrage à l'abbé *Chaulieu*; une telle imputation, indifférente en elle-même, n'est, comme on fait, qu'une plaisanterie. C'est une arme qu'on donne aux gens en place, lorsqu'ils sont disposés à l'indulgence, sans oser en convé-

air, & dont ils se servent pour repousser les persécuteurs plus sérieux & plus acharnés.

L'indiscrétion avec laquelle les amis de *Voltaire* récitèrent quelques fragmens de la *Pucelle*, fut la cause d'une nouvelle persécution. Le garde des sceaux menaça le poète d'un cu de basse fosse, si jamais il paroïssoit rien de cet ouvrage. A une longue distance du temps où ces tyrans subalternes, si bouffis d'une puissance éphémère, ont osé tenir un tel langage à des hommes qui font la gloire de leur patrie & de leur siècle, le sentiment de mépris qu'on éprouve ne laisse plus de place à l'indignation. L'oppresser & l'opprimé sont également dans la tombe; mais le nom de l'opprimé, porté par la gloire aux siècles à venir, préserve seul de l'oubli, & dévoue à une honte éternelle, celui de ses lâches persécuteurs.

Ce fut dans le cours de ces orages que le lieutenant de police *Hérault* dit un jour à *Voltaire*: *Quoi que vous écriviez,*

Destiny
Religion

vous ne viendrez pas à bout de détruire la religion chrétienne. — C'est ce que nous verrons, répondit-il. (*)

Dans un moment où l'on parlait beaucoup d'un homme arrêté sur une lettre de cachet suspecte de fausseté, il demanda au même magistrat ce qu'on faisait à ceux qui fabriquaient de fausses lettres de cachet. — *On les pend. — C'est toujours bien fait, en attendant qu'on traite de même ceux qui en signent de vraies.*

Batigné de tant de persécutions, *Voltaire* crut alors devoir changer sa manière de vivre. Sa fortune lui en laissait la liberté. Les philosophes anciens vantaient la pauvreté comme la sauvegarde de l'indépendance; *Voltaire* voulut devenir riche pour être indépendant, & il eut également raison. On ne connaissait point chez les anciens ces richesses secrètes qu'on peut s'assurer à la fois dans

(*) Voyez la Correspondance de d'Alambert, 20 de juin 1790.

différens pays , & mettre à l'abri de tous les orages. L'abus des confiscations y rendait les richesses aussi dangereuses par elles-mêmes que la gloire ou la faveur populaire. L'immensité de l'empire romain , & la petitesse des républiques grecques , empêchaient également de soustraire à ses ennemis les richesses & la personne. La différence des mœurs entre les nations voisines , l'ignorance presque générale de toute langue étrangère , une moins grande communication entre les peuples , étaient autant d'obstacles au changement de patrie.

D'un autre côté , les anciens connaissaient moins ces aïssances de la vie , nécessaires parmi nous à tous ceux qui ne sont point nés dans la pauvreté. Leur climat les assujettissait à moins de besoins réels , & les riches donnaient plus à la magnificence , aux raffinemens de la débauche , aux excès , aux fantaisies , qu'aux commodités habituelles & journalières. Ainsi , en même temps qu'il

leur était à la fois plus facile d'être pauvres, & plus difficile d'être riches sans danger, les richesses n'étaient pas chez eux, comme parmi nous, un moyen de se soustraire à une oppression injuste.

Ne blâmons donc point un philosophe d'avoir, pour assurer son indépendance, préféré les ressources que les mœurs de son siècle lui présentaient, à celles qui convenaient à d'autres mœurs & à d'autres temps.

Voltaire avait hérité de son père & de son frère une fortune honnête; l'édition de la *Henriade*, faite à Londres, l'avait augmentée; des spéculations heureuses dans les fonds publics y ajoutèrent encore: ainsi, à l'avantage d'avoir une fortune qui assurait son indépendance, il joignit celui de ne la devoir qu'à lui-même. L'usage qu'il en fit aurait dû la lui faire pardonner.

Des secours à des gens de lettres, des encouragemens à des jeunes gens en qui il croyait appercevoir le germe du talent,

His fortune.

en abforbaient une grande partie. C'est sur-tout à cet usage qu'il destinait le faible profit qu'il tirait de ses ouvrages ou de ses pièces de théâtre, lorsqu'il ne les abandonnait pas aux comédiens. Jamais auteur ne fut cependant plus cruellement accusé d'avoir eu des torts avec ses libraires ; mais ils avaient à leurs ordres toute la canaille littéraire, avide de calomnier la conduite de l'homme dont ils savaient trop qu'ils ne pouvaient étouffer les ouvrages. L'orgueilleuse médiocrité, quelques hommes de mérite blessés d'une supériorité trop incontestable, les gens du monde toujours empressés d'avilir des talens & des lumières, objets secrets de leur envie, les dévots intéressés à décrier *Voltaire* pour avoir moins à le craindre : tous s'empresaient d'accueillir les calomnies des libraires & des *Zoïles*. Mais les preuves de la fausseté de ces imputations subsistent encore avec celles des bienfaits dont *Voltaire* a comblé quelques-uns de ses calomniateurs ;

& nous n'avons pu les voir sans gémir ,
 & sur le malheur du génie condamné à
 la calomnie , triste compensation de la
 gloire , & sur cette honteuse facilité à
 croire tout ce qui peut dispenser d'ad-
 mirer.

Voltaire n'ayant donc besoin , pour sa
 fortune , ni de cultiver des protecteurs ,
 ni de solliciter des places , ni de négocier
 avec des libraires , renonça au séjour de
 la capitale. Jusqu'au ministère du cardi-
 nal de *Fleuri* , & jusqu'à son voyage en
 Angleterre , il avait vécu dans le plus
 grand monde. Les princes , les grands ,
 ceux qui étaient à la tête des affaires ,
 les gens à la mode , les femmes les plus
 brillantes , étaient recherchés par lui &
 le recherchaient. Par-tout il plaisait , il
 était fêté ; mais par-tout il inspirait l'en-
 vie & la crainte. Supérieur par ses ta-
 lens , il l'était encore par l'esprit qu'il
 montrait dans la conversation ; il y por-
 tait tout ce qui rend aimables les gens
 d'un esprit frivole , & y mêlait les traits

d'un esprit supérieur. Né avec le talent de la plaisanterie , ses mots étaient souvent répétés , & c'en était assez pour qu'on donnât le nom de méchanceté à ce qui n'était que l'expression vraie de son jugement , rendue piquante par la tournure naturelle de son esprit.

A son retour d'Angleterre , il sentit que , dans les sociétés où l'amour-propre & la vanité rassemblent les hommes , il trouverait peu d'amis ; & il cessa de s'y répandre , sans cependant rompre avec elles. Le goût qu'il y avait pris pour la magnificence , pour la grandeur , pour tout ce qui est brillant & recherché , était devenu une habitude ; il le conserva même dans la retraite ; ce goût embellit souvent ses ouvrages ; il influa quelquefois sur ses jugemens. Rendu à sa patrie , il se réduisit à ne vivre habituellement qu'avec un petit nombre d'amis. Il avait perdu M. de *Génonville* & M. de *Maisons* , dont il a pleuré la mort dans des vers si touchans , monumens de cette

sensibilité vraie & profonde, que la nature avait mise dans son cœur, que son génie répandit dans ses ouvrages, & qui fut le germe heureux de ce zèle ardent pour le bonheur des hommes, noble & dernière passion de sa vieillesse. Il lui restait M. d'*Argental*, dont la longue vie n'a été qu'un sentiment de tendresse & d'admiration pour *Voltaire*, & qui en fut récompensé par son amitié & sa confiance; il lui restait MM. de *Formont* & de *Cilleville*, qui étaient les confidens de ses ouvrages & de ses projets.

Mais vers le temps de ces persécutions, une autre amitié vint lui offrir des consolations plus douces, & augmenter son amour pour la retraite. C'était celle de la marquise du *Châtelet*, passionnée comme lui pour l'étude & pour la gloire; philosophe, mais de cette philosophie qui prend sa source dans une ame forte & libre; ayant approfondi la métaphysique & la géométrie, assez pour analyser *Leibnitz* & pour traduire *Newton*;

son ; cultivant les arts , mais sachant les juger & leur préférer la connaissance de la nature & des hommes ; n'aimant de l'histoire que les grands résultats qui portent la lumière sur les secrets de la nature humaine ; supérieure à tous les préjugés par la force de son caractère comme par celle de sa raison , & n'ayant pas la faiblesse de cacher combien elle les dédaignait ; se livrant aux frivolités de son sexe , de son état & de son âge , mais les méprisant & les abandonnant sans regret , pour la retraite , le travail & l'amitié ; excitant enfin , par sa supériorité , la jalousie des femmes , & même de la plupart des hommes avec lesquels son rang l'obligeait de vivre , & leur pardonnant sans effort. Telle était l'amie que choisit *Voltaire* pour passer avec lui des jours remplis par le travail , & embellis par leur amitié commune.

Fatigué de querelles littéraires , révolté de voir la ligue que la médiocrité avait formée contre lui , soutenue en

secret par des hommes que leur mérite eût dû préserver de cette indigne association ; trouvant , depuis qu'il avait osé dire des vérités , autant de délateurs qu'il avait de critiques , & les voyant armer sans cesse contre lui la religion & le gouvernement , parce qu'il fesoit bien des vers , il chercha dans les sciences une occupation plus tranquille.

Il voulut donner une exposition élémentaire des découvertes de *Newton* sur le système du monde & sur la lumière , les mettre à la portée de tous ceux qui avaient une légère teinture des sciences mathématiques , & faire connaître en même temps les opinions philosophiques de *Newton* , & ses idées sur la chronologie ancienne.

Lorsque ces Elémens parurent , le cartésianisme dominait encore , même dans l'académie des sciences de Paris. Un petit nombre de jeunes géomètres avaient eu seuls le courage de l'abandonner , & il n'existait , dans notre langue , aucun ou-

vrage où l'on pût prendre une idée des grandes découvertes publiées en Angleterre depuis un demi-siècle.

Cependant on refusa un privilège à l'auteur. Le chancelier d'*Aguesseau* s'était fait cartésien dans sa jeunesse, parce que c'était alors la mode parmi ceux qui se piquaient de s'élever au-dessus des préjugés vulgaires ; & ses sentimens politiques & religieux s'unissaient contre *Newton* à ses opinions philosophiques. Il trouvait qu'un chancelier de France ne devait pas souffrir qu'un philosophe anglais, à peine chrétien, l'emportât sur un français qu'on supposait orthodoxe. D'*Aguesseau* avait une mémoire immense ; une application continue l'avait rendu très-profond dans plusieurs genres d'érudition ; mais sa tête, fatiguée à force de recevoir & de retenir les opinions des autres, n'avait la force ni de combiner ses propres idées, ni de se former des principes fixes & précis. Sa superstition, sa timidité, son respect pour les usages

anciens, son indécision, rétrécissaient ses vues pour la réforme des lois, & arrêtaient son activité. Il mourut après un long ministère, ne laissant à la France que le regret de voir ses grandes vertus demeurées inutiles, & ses rares qualités perdues pour la nation.

Sa sévérité pour les Elémens de la philosophie de *Newton* n'est pas la seule petitesse qui ait marqué son administration de la librairie : il ne voulait point donner de privilèges pour les romans ; & il ne consentit à laisser imprimer *Clévelund* qu'à condition que le héros changerait de religion.

Voltaire se livrait en même temps à l'étude de la physique, interrogeait les savans dans tous les genres, répétait leurs expériences, ou en imaginait de nouvelles.

Il concourut pour le prix de l'académie des sciences sur la nature & la propagation du feu, prit pour devise ce distique qui, par la précision & son énergie, n'est

pas indigne de l'auteur de la *Henriade* :

*Ignis ubique latet , naturam amplectitur
omnem ,*

Cuncta parit , renovat , dividit , unit , alit.

Le prix fut donné à l'illustre *Euler* , par qui , dans la carrière des sciences , il n'était humiliant pour personne d'être vaincu. Madame du Châtelet avait concouru en même temps que son ami ; & ces deux pièces obtinrent une mention très - honorable.

La dispute sur la mesure des forces occupait alors les mathématiciens. *Voltaire* , dans un mémoire présenté à l'académie , & approuvé par elle , prit le parti de *Descartes* & de *Newton* contre *Leibnitz* & les *Bernouilli* , & même contre madame du Châtelet qui était devenue leibnitzienne.

Nous sommes loin de prétendre que ces ouvrages puissent ajouter à la gloire de *Voltaire* , ou même qu'ils puissent lui mériter une place parmi les savans ; mais ils ont eu l'avantage d'avoir fait connaître aux

Français qui ne sont pas géomètres, *Newton*, le véritable système du monde, & les principaux phénomènes de l'optique, peut être compté dans la vie d'un philosophe.

Il est utile de répandre dans les esprits, des idées justes sur des objets qui semblent n'appartenir qu'aux sciences, lorsqu'il s'agit ou de faits généraux, importants dans l'ordre du monde, ou de faits communs qui se présentent à tous les yeux. L'ignorance absolue est toujours accompagnée d'erreurs, & les erreurs en physique servent souvent d'appui à des préjugés d'une espèce plus dangereuse. D'ailleurs les connaissances physiques de *Voltaire* ont servi son talent pour la poésie. Nous ne parlons pas seulement ici des pièces où il a eu le mérite rare d'exprimer en vers des vérités précises sans les défigurer, sans cesser d'être poète, de s'adresser à l'imagination & de flatter l'oreille; l'étude des sciences agrandit la sphère des idées poétiques, enrichit les

vers de nouvelles images : sans cette ressource, la poésie, nécessairement resserrée dans un cercle étroit, ne serait plus que l'art de rajennir avec adresse, & en vers harmonieux, des idées communes & des peintures épuisées.

Sur quelque genre que l'on s'exerce, celui qui a dans un autre des lumières étendues ou profondes, aura toujours un avantage immense. Le génie poétique de *Voltaire* aurait été le même ; mais il n'aurait pas été un si grand poète, s'il n'eût point cultivé la physique, la philosophie, l'histoire. Ce n'est pas seulement en augmentant le nombre des idées que ces études étrangères font utiles, elles perfectionnent l'esprit même, parce qu'elles en exercent d'une manière plus égale les diverses facultés.

Après avoir donné quelques années à la physique, *Voltaire* consulta sur ses progrès, *Clairaut* qui eut la franchise de lui répondre qu'avec un travail opiniâtre il ne parviendrait qu'à devenir un savant

médiocre, & qu'il perdrait inutilement pour sa gloire un temps dont il devait compte à la poésie & à la philosophie. *Voltaire* l'entendit, & céda au goût naturel qui sans cesse le ramenait vers les lettres, & au vœu de ses amis qui ne pouvaient le suivre dans sa nouvelle carrière. Aussi cette retraite de Cirey ne fut-elle point toute entière absorbée par les sciences.

C'est là qu'il fit *Alzire*, *Zulime*, *Mahomet*, qu'il acheva ses Discours sur l'homme, qu'il écrivit l'Histoire de *Charles XII*, prépara le Siècle de *Louis XIV*, & rassembla des matériaux pour son Essai sur les mœurs & l'esprit des nations, depuis *Charlemagne* jusqu'à nos jours.

Alzire & *Mahomet* sont des monumens immortels de la hauteur à laquelle la réunion du génie de la poésie à l'esprit philosophique peut élever l'art de la tragédie. Cet art ne se borne point dans ces pièces à effrayer par le tableau des passions, à les réveiller dans les âmes, à

VIE DE VOLTAIRE. 69

faire couler les douces larmes de la pitié ou de l'amour ; il y devient celui d'éclairer les hommes , & de les porter à la vertu. Ces citoyens oisifs, qui vont porter au théâtre le triste embarras de finir une inutile journée , y sont appelés à discuter les plus grands intérêts du genre humain. On voit dans *Alzire* les vertus nobles , mais sauvages & impétueuses de l'homme de la nature , combattre les vices de la société corrompue par le fanatisme & l'ambition , & céder à la vertu perfectionnée par la raison dans l'ame d'*Alvarès* ou de *Gusman* mourant & désabusé. On y voit à la fois comment la société corrompt l'homme en mettant des préjugés à la place de l'ignorance , & comment elle le perfectionne , dès que la vérité prend celle des erreurs. Mais le plus funeste des préjugés est le fanatisme ; & *Voltaire* voulut immoler ce monstre sur la scène , & employer , pour l'arracher des ames , ces effets terribles que l'art du théâtre peut seul produire :

70 VIE DE VOLTAIRE.

Sans doute il était aisé de rendre un fanatique odieux ; mais que ce fanatique soit un grand homme ; qu'en l'abhorrant on ne puisse s'empêcher de l'admirer ; qu'il descende à d'indignes artifices sans être avili ; qu'occupé d'établir une religion & d'élever un empire , il soit amoureux sans être ridicule ; qu'en commettant tous les crimes , il ne fasse pas éprouver cette horreur pénible qu'inspirent les scélérats ; qu'il ait à la fois le ton d'un prophète & le langage d'un homme de génie ; qu'il se montre supérieur au fanatisme dont il enivre ses ignorans & intrépides disciples , sans que jamais la bassesse attachée à l'hypocrisie dégrade son caractère ; qu'enfin ses crimes soient couronnés par le succès ; qu'il triomphe & qu'il paraisse assez puni par ses remords : voilà ce que le talent dramatique n'eût pu faire , s'il n'avait été joint à un esprit supérieur.

Mahomet fut d'abord joué à Lille , en 1741. On remit à *Voltaire* , pendant la

première représentation, un billet du roi de Prusse qui lui mandait la victoire de Molwitz ; il interrompit la pièce pour le lire aux spectateurs. *Vous verrez*, dit-il à ses amis réunis autour de lui, *que cette pièce de Molwitz fera réussir la mienne*. On osa la risquer à Paris ; mais les cris des fanatiques obtinrent de la faiblesse du cardinal de *Fleuri* d'en faire défendre la représentation. *Voltaire* prit le parti d'envoyer sa pièce à *Benoît XIV*, avec deux vers latins pour son portrait. *Lambertini*, pontife tolérant, prince facile, mais homme de beaucoup d'esprit, lui répondit avec bonté, & lui envoya des médailles. *Crébillon* fut plus scrupuleux que le pape. Il ne voulut jamais consentir à laisser jouer une pièce qui, en prouvant qu'on pouvait porter la terreur tragique à son comble, sans sacrifier l'intérêt & sans révolter par des horreurs dégoûtantes, était la satire du genre dont il avait l'orgueil de se croire le créateur & le modèle.

Ce ne fut qu'en 1751 que M. d'Alenbert, nommé par M. le comte d'Argenson pour examiner Mahomet, eut le courage de l'approuver, & de s'exposer en même temps à la haine des gens de lettres ligüés contre *Voltaire*, & à celle des dévots; courage d'autant plus respectable que l'approbateur d'un ouvrage n'en partageant pas la gloire, il ne pouvait avoir aucun autre dédommagement du danger auquel il s'exposait que le plaisir d'avoir servi l'amitié, & préparé un triomphe à la raison.

Zulime n'eut point de succès; & tous les efforts de l'auteur pour la corriger & pour en pallier les défauts, ont été inutiles. *Une tragédie est une expérience sur le cœur humain*, & cette expérience ne réussit pas toujours, même entre les mains les plus habiles. Mais le rôle de *Zulime* est le premier au théâtre, où une femme passionnée & entraînée à des actions criminelles, ait conservé la générosité & le désintéressement de l'amour.

Ce

Ce caractère si vrai, si violent & si tendre, eût peut-être mérité l'indulgence des spectateurs, & les juges du théâtre auraient pu, en faveur de la beauté neuve de ce rôle, pardonner à la faiblesse des autres, sur laquelle l'auteur s'était condamné lui-même avec tant de sévérité & de franchise.

Les Discours sur l'homme sont un des plus beaux monumens de la poésie française. S'ils n'offrent point un plan régulier comme les Epîtres de *Pope*, ils ont l'avantage de renfermer une philosophie plus vraie, plus douce, plus usuelle. La variété des tons, une sorte d'abandon, une sensibilité touchante, un enthousiasme toujours noble, toujours vrai, leur donnent un charme que l'esprit, l'imagination & le cœur goûtent tour-à-tour ; charme dont *Voltaire* a seul connu le secret : & ce secret est celui de toucher, de plaire, d'instruire sans fatiguer jamais, d'écrire pour tous les esprits comme pour tous les âges. Souvent on

on voit briller des éclairs d'une philosophie profonde qui, presque toujours exprimée en sentiment ou en image; paraît simple & populaire; talent aussi utile, aussi rare que celui de donner un air de profondeur à des idées fausses & triviales, est commun & dangereux.

En quittant la lecture de *Pope*, on admire son talent, & l'adresse avec laquelle il défend son système; mais l'ame est tranquille, & l'esprit retrouve bientôt toutes ses objections, plutôt éludées que détruites. On ne peut quitter *Voltaire* sans être encouragé ou consolé, sans emporter avec le sentiment douloureux des maux auxquels la nature a condamné les hommes, celui des ressources qu'elle leur a préparées.

La vie de *Charles XII* est le premier morceau d'histoire que *Voltaire* ait publié. Le style, aussi rapide que les exploits du héros, entraîne dans une suite non interrompue d'expéditions brillantes, d'anecdotes singulières, d'événemens roma-

mesques qui ne laissent reposer ni la curiosité ni l'intérêt. Rarement quelques réflexions viennent interrompre le récit ; l'auteur s'est oublié lui-même , pour faire agir ses personnages. Il semble qu'il ne fasse que raconter ce qu'il vient d'apprendre sur son héros. Il n'est question que de combats , de projets militaires ; & cependant on y apperçoit par-tout l'esprit d'un philosophe , & l'ame d'un défenseur de l'humanité.

Voltaire n'avait écrit que sur des mémoires originaux , fournis par les témoins mêmes des événemens ; & son exactitude a eu pour garant le témoignage respectable de *Stanislas* , l'ami , le compagnon , la victime de *Charles XII.*

Cependant on accusa cette histoire de n'être qu'un roman , parce qu'elle en avait tout l'intérêt. Si peut-être jamais aucun homme n'excita autant d'enthousiasme , jamais peut-être personne ne fut traité avec moins d'indulgence que *Voltaire*. Comme en France la réputation

d'esprit est de toutes la plus enviée, & qu'il était impossible que la sienne en ce genre n'effaçât toutes les autres, on s'acharnait à lui contester tout le reste; & la prétention à l'esprit étant au moins aussi inquiète dans les autres classes que dans celle des gens de lettres, il avait presque autant de jaloux que de lecteurs.

C'était en vain que *Voltaire* avait cru que la retraite de Cirey le déroberait à la haine : il n'avait caché que sa personne; & sa gloire importunait encore ses ennemis. Un libelle où l'on calomniait sa vie entière, vint troubler son repos. On le traitait comme un prince ou comme un ministre, parce qu'il excitait autant d'envie. L'auteur de ce libelle était cet abbé *Desfontaines*, qui devait à *Voltaire* la liberté, & peut-être la vie. Accusé d'un vice honteux que la superstition a mis au rang des crimes, il avait été emprisonné dans un temps où, par une atroce & ridicule politique, on croyait très à propos de brûler quelques hommes, afin d'en

Desfontaines

dégouter un autre de ce vice pour lequel on le soupçonnait faussement de montrer quelque penchant.

Voltaire instruit du malheur de l'abbé *Desfontaines*, dont il ne connaissait pas la personne, & qui n'avait auprès de lui d'autre recommandation que de cultiver les lettres, courut à Fontainebleau trouver madame de *Prie*, alors toute puissante, & obtint d'elle la liberté du prisonnier, à condition qu'il ne se montrerait point à Paris. Ce fut encore *Voltaire* qui lui procura une retraite dans la terre d'une de ses amies. *Desfontaines* y fit un libelle contre son bienfaiteur. On l'obligea de le jeter au feu, mais jamais il ne lui pardonna de lui avoir sauvé la vie. Il saisissait avidement dans les journaux toutes les occasions de le bleffer; c'était lui qui avait fait dénoncer, par un prêtre du séminaire, le *Mondain*, badinage ingénieux, où *Voltaire* a voulu montrer comment le luxe, en adoucissant les mœurs, en animant l'industrie, prévient

une partie des maux qui naissent de l'inégalité des fortunes & de la dureté des riches.

Cette dénonciation l'exposa au danger d'une nouvelle expatriation, parce qu'au reproche de prêcher la volupté, si grave aux yeux des gens qui ont besoin de couvrir des vices plus réels, du manteau de l'austérité, on joignit le reproche plus dangereux de s'être moqué des plaisirs de nos premiers pères.

Enfin le journaliste publia la *Voltaire-manie*. Ce fut alors que *Voltaire*, qui depuis long-temps souffrait en silence les calomnies de *Desfontaines* & de *Rousseau*, s'abandonna aux mouvemens d'une colère dont ces vils ennemis n'étaient pas dignes.

Non content de se venger en livrant ses adversaires au mépris public, en les marquant de ces traits que le temps n'efface point, il poursuivit *Desfontaines*, qui en fut quitte pour désavouer le libelle, & se mit à en faire d'autres pour se consoler.

C'est donc à quarante-quatre ans, après vingt années de patience, que *Voltaire* sortit pour la première fois de cette modération dont il serait à désirer que les gens de lettres ne s'écartassent jamais. S'ils ont reçu de la nature le talent si redoutable de dévouer leurs ennemis au ridicule & à la honte, qu'ils dédaignent d'employer cette arme dangereuse à venger leurs propres querelles, & qu'ils la réservent contre les persécuteurs de la vérité & les ennemis des droits des hommes !

La liaison qui se forma, vers le même temps, entre *Voltaire* & le prince royal de Prusse, était une des premières causes des emportemens où ses ennemis se livrèrent alors contre lui. Le jeune *Frédéric* n'avait reçu de son père que l'éducation d'un soldat ; mais la nature le destinait à être un homme d'un esprit aimable, étendu & élevé, aussi bien qu'un grand général. Il était relégué à Rémusberg par son père qui, ayant formé le projet de

lui faire couper la tête, en qualité de déserteur, parce qu'il avait voulu voyager sans sa permission, avait cédé aux représentations du ministre de l'empereur, & s'était contenté de le faire assister au supplice d'un de ses compagnons de voyage.

Dans cette retraite, *Frédéric* passionné pour la langue française, pour les vers, pour la philosophie, choisit *Voltaire* pour son confident & pour son guide. Ils s'envoyaient réciproquement leurs ouvrages; le prince consultait le philosophe sur ses travaux, lui demandait des conseils & des leçons. Ils discutaient ensemble les questions de la métaphysique les plus curieuses comme les plus insolubles. Le prince étudiait alors *Volf*, dont il abjura bientôt les systèmes & l'inintelligible langage, pour une philosophie plus simple & plus vraie. Il travaillait en même temps à réfuter *Machiavel*, c'est-à-dire à prouver que la politique la plus sûre pour un prince, est de conformer sa con-

duite aux règles de la morale , & que son intérêt ne le rend pas nécessairement ennemi de ses peuples & de ses voisins , comme *Machiavel* l'avait supposé , soit par esprit de système , soit pour dégoûter ses compatriotes du gouvernement d'un seul , vers lequel la lassitude d'un gouvernement populaire , toujours orageux & souvent cruel , semblait les porter.

Dans le siècle précédent , *Ticho-Brabé* , *Descartes* , *Leibnitz* , avaient joui de la société des souverains , & avaient été comblés des marques de leur estime ; mais la confiance , la liberté ne régnaient pas dans ce commerce trop inégal. *Frédéric* en donna le premier exemple , que malheureusement pour sa gloire il n'a pas soutenu. Le prince envoya son ami , le baron de *Keyserling* , visiter les divinités de *Cirey* , & porter à *Voltaire* son portrait & ses manuscrits. Le philosophe était touché , peut-être même flatté de cet hommage ; mais il l'était encore plus de voir un prince destiné pour le trône ,

82 VIE DE VOLTAIRE.

cultiver les lettres , se montrer l'ami de la philosophie , & l'ennemi de la superstition. Il espérait que l'auteur de l'*Anti-Machiavel* serait un roi pacifique ; & il s'occupait avec délices de faire imprimer secrètement le livre qu'il croyait devoir lier le prince à la vertu , par la crainte de démentir ses propres principes , & de trouver sa condamnation dans son propre ouvrage.

Frédéric , en montant sur le trône , ne changea point pour *Voltaire*. Les soins du gouvernement n'affaiblirent ni son goût pour les vers , ni son avidité pour les ouvrages conservés alors dans le portefeuille de *Voltaire* , & dont avec madame du Châtelet il était presque le seul confident ; mais une de ses premières démarches , fut de faire suspendre la publication de l'*Anti-Machiavel*. *Voltaire* obéit ; & ses soins , qu'il donnait à regret , furent infructueux. Il désirait encore plus que son disciple , devenu roi , prit un engagement public qui répondît de sa

Fidélité aux maximes philosophiques. Il alla le voir à Vésel, & fut étonné de trouver un jeune roi en uniforme, sur un lit de camp, ayant le frisson de la fièvre. Cette fièvre n'empêcha point le roi de profiter du voisinage pour faire payer à l'évêque de Liège une ancienne dette oubliée. *Voltaire* écrivit le mémoire qui fut appuyé par des soldats; & il revint à Paris, content d'avoir vu que son héros était un homme très-aimable: mais il résista aux offres qu'il lui fit pour l'attirer auprès de lui, & préféra l'amitié de madame du Châtelet à la faveur d'un roi, & d'un roi qui l'admirait.

Le roi de Prusse déclara la guerre à la fille de *Charles VI*, & profita de sa faiblesse pour faire valoir d'anciennes prétentions sur la Silésie. Deux batailles lui en assurèrent la possession. Le cardinal de *Fleuri*, qui avait entrepris la guerre malgré lui, négociait toujours en secret. L'impératrice sentit que son intérêt n'était pas de traiter avec la France, contre

laquelle elle espérait des alliés utiles, qui se chargeraient des frais de la guerre; tandis que, si elle n'avait plus à combattre que le roi de Prusse, elle resterait abandonnée à elle-même, & verrait les vœux & les secours secrets des mêmes puissances se tourner vers son ennemi. Elle aima mieux étouffer son ressentiment, instruire le roi de Prusse des propositions du cardinal, le déterminer à la paix par cette confiance, & acheter, par le sacrifice de la Silésie, la neutralité de l'ennemi le plus à craindre pour elle.

La guerre n'avait pas interrompu la correspondance du roi de Prusse & de *Voltaire*. Le roi lui envoyait des vers du milieu de son camp, en se préparant à une bataille, ou pendant le tumulte d'une victoire; & *Voltaire*, en louant ses exploits, en caressant sa gloire militaire, lui prêchait toujours l'humanité & la paix.

Le cardinal de *Fleuri* mourut. *Voltaire* avait été assez lié avec lui, parce qu'il était

était curieux de connaître les anecdotes du règne de *Louis XIV*, & que *Fleuri* aimait à les conter, s'arrêtant surtout à celles qui pouvaient le regarder, & ne doutant pas que *Voltaire* ne s'empressât d'en remplir son histoire; mais la haine naturelle de *Fleuri*, & de tous les hommes faibles, pour qui s'élève au-dessus des forces communes, l'emporta sur son goût & sur sa vanité.

Fleuri avait voulu empêcher les Français de parler & même de penser, pour les gouverner plus aisément. Il avait, toute sa vie, entretenu dans l'état une guerre d'opinion, par ses soins mêmes pour empêcher ces opinions de faire du bruit, & de troubler la tranquillité publique. La hardiesse de *Voltaire* l'effrayait. Il craignait également de compromettre son repos en le défendant, ou sa petite renommée en l'abandonnant avec trop de lâcheté; & *Voltaire* trouva dans lui moins un protecteur qu'un persécuteur caché, mais contenu par son

respect pour l'opinion & l'intérêt de sa propre gloire.

Voltaire fut désigné pour lui succéder dans l'académie française. Il venait d'y acquérir de nouveaux droits qui auraient imposé silence à l'envie, si elle pouvait avoir quelque pudeur ; il venait d'enrichir la scène d'un nouveau chef-d'œuvre, de *Mérope*, jusqu'ici la seule tragédie où des larmes abondantes & douces ne coulent point sur les malheurs de l'amour. L'auteur de *Zaire* avait déjà combattu cette maxime de *Despréaux* :

De cette passion la sensible peinture

Est pour aller au cœur la route la plus sûre.

Il avait avancé que la nature peut produire au théâtre des effets plus pathétiques & plus déchirans ; & il le prouva dans *Mérope*.

Cependant, si *Despréaux* entend par sûre, la moins difficile, les faits sont en sa faveur. Plusieurs poètes ont fait des tragédies touchantes, fondées sur l'amour ; & *Mérope* est seule jusqu'ici.

Entraîné par l'intérêt des situations, par une rapidité de dialogue inconnue au théâtre, par le talent d'une actrice qui avait su prendre l'accent vrai & passionné de la nature, le parterre fut agité d'un enthousiasme sans exemple. Il força *Voltaire*, caché dans un coin du spectacle, à venir se montrer aux spectateurs : il parut dans la loge de la maréchale de *Villars* ; on cria à la jeune duchesse de *Villars* d'embrasser l'auteur de *Mérope* ; elle fut obligée de céder à l'impérieuse volonté du public, ivre d'admiration & de plaisir.

C'est la première fois que le parterre ait demandé l'auteur d'une pièce. Mais ce qui fut alors un hommage rendu au génie, dégénéré depuis en usage, n'est plus qu'une cérémonie ridicule & humiliante ; à laquelle les auteurs qui se respectent, refusent de se soumettre.

A ce nouveau titre, que la dévotion même était obligée de respecter, se joignait l'appui de madame de *Châteauroux*,

alors gouvernée par le duc de *Richelieu* ; cet homme extraordinaire, qui à vingt ans avait été deux fois à la Bastille pour la témérité de ses galanteries ; qui par l'éclat & le nombre de ses aventures avait fait naître parmi les femmes une espèce de mode , & presque regarder comme un honneur d'être déshonorées par lui ; qui avait établi parmi ses imitateurs une sorte de galanterie, où l'amour n'était plus même le goût du plaisir , mais la vanité de séduire : ce même homme qu'on vit ensuite contribuer à la gloire de Fontenoi , affermir la révolution de Gènes , prendre Mahon , forcer une armée anglaise à lui rendre les armes ; & lorsqu'elle eut rompu ce traité , lorsqu'elle menaçait ses quartiers dispersés & affaiblis , l'arrêter par son activité & son audace ; & qui vint ensuite reperdre dans les intrigues de la cour , & dans les manœuvres d'une administration tyrannique & corrompue , une gloire qui eût pu couvrir les premières fautes de sa vie.

Le duc de *Richelieu* avait été l'ami de *Voltaire* dès l'enfance. *Voltaire*, qui eut souvent à s'en plaindre, conserva pour lui ce goût de la jeunesse que le temps n'efface point, & une espèce de confiance que l'habitude soutenait plus que le sentiment; & le maréchal de *Richelieu* demeura fidelle à cet ancien attachement, autant que le permirent la légèreté de son caractère, ses caprices, son petit despotisme sur les théâtres, son mépris pour tout ce qui n'était pas homme de la cour, sa faiblesse pour le crédit, & son insensibilité pour ce qui était noble ou utile.

Il servit alors *Voltaire* auprès de madame de *Châteauroux*; mais M. de *Maurepas* n'aimait pas *Voltaire*. L'abbé de *Chaulieu* avait fait une épigramme contre *Oedipe*, parce qu'il était blessé qu'un jeune homme, déjà son rival dans le genre des poésies fugitives, mêlées de philosophie & de volupté, joignît à cette gloire celle de réussir au théâtre; & M. de *Maurepas*, qui mettait de la vanité

à montrer plus d'esprit qu'un autre dans un souper, ne pardonnait pas à *Voltaire* de lui ôter trop évidemment cet avantage, dont il n'était pas trop ridicule alors qu'un homme en place pût être flatté.

Voltaire avait essayé de le désarmer par une épître où il lui donnait les louanges auxquelles le genre d'esprit & le caractère de M. de *Maurepas* pouvaient prêter le plus de vraisemblance. Cette épître, qui renfermait autant de leçons que d'éloges, ne changea rien aux sentimens du ministre. Il se lia, pour empêcher *Voltaire* d'entrer à l'académie, avec le théatin *Boyer*, que *Fleuri* avait préféré pour l'éducation du dauphin, à *Maffillon* dont il craignait les talens & la vertu, & qu'il avait ensuite désigné au roi, en mourant, pour la feuille des bénéfices, apparemment dans l'espérance de se faire regretter des jansénistes. D'ailleurs M. de *Maurepas* était bien aise de trouver une occasion de blesser, sans se compromettre, madame de *Châteauneux*, dont il

connaissait toute la haine pour lui. *Voltaire*, instruit de cette intrigue, alla trouver le ministre, & lui demanda si, dans le cas où madame de *Châteauroux* secondât son élection, il la traverserait. *Oui*, lui répondit le ministre, *Et je vous écraserai.* (*)

(*) Dans le dessein constant d'être justes envers tout le monde, nous devons dire ici que depuis la mort de *Voltaire*, ayant parlé de cette anecdote à M. le comte de *Maurepas*, au caractère duquel ce mot nous parut étranger, il nous répondit, en riant, que c'était le roi lui-même qui n'avait pas voulu que *Voltaire* succédât au cardinal de *Fleuri* dans sa place d'académicien; sa Majesté trouvant qu'il y avait une dissemblance trop marquée entre ces deux hommes, pour mettre l'éloge de l'un dans la bouche de l'autre, & donner à rire au public par un rapprochement semblable.

M. de *Maurepas* nous a même ajouté qu'il savait depuis très-long-temps, que *Voltaire* avait dit & écrit à ses amis le mot: *je vous écraserai*; mais que cette légère injustice d'un homme aussi célèbre, ne l'avait pas empêché de solliciter le roi régnant, & d'en obtenir que celui

Il savait qu'un homme en place en aurait la facilité ; & que , sous un gouvernement faible , le crédit d'une maîtresse doit céder à celui des prêtres intrigans ou fanatiques , plus méprisables aux yeux de la raison , mais encore respectés par la populace : il laissa triompher *Boyer*.

Peu de temps après , le ministre sentit combien l'alliance du roi de Prusse était nécessaire à la France ; mais ce prince craignait de s'engager de nouveau avec une puissance dont la politique incertaine & timide ne lui inspirait aucune confiance. On imagina que *Voltaire* pourrait

qui avait tant honoré son siècle & sa nation , vint jouir de sa gloire au milieu d'elle , à la fin de sa carrière.

Nous avons déjà dit ailleurs , que sans adopter ni blâmer les opinions de notre auteur sur une infinité d'objets , nous nous sommes sévèrement renfermés dans notre devoir d'éditeurs ; être impartiaux & fidèles , est ce que l'Europe attend de nous , le reste nous est étranger. (*Note du correspondant général de la société littéraire typographique.*)

le déterminer. Il fut chargé de cette négociation, mais en secret. On convint que les persécutions de *Boyer* seraient le prétexte de son voyage en Prusse. Il y gagna la liberté de se moquer du pauvre théatin, qui alla se plaindre au roi que *Voltaire* le faisait passer pour un sot dans les cours étrangères, & à qui le roi répondit que c'était une chose convenue.

Voltaire partit; & *Piron*, à la tête de ses ennemis, l'accabla d'épigrammes & de chansons sur sa prétendue disgrâce. Ce *Piron* avait l'habitude d'insulter à tous les hommes célèbres qui essuyaient des persécutions. Ses œuvres sont remplies des preuves de cette basse méchanceté. Il passait cependant pour un bon homme, parce qu'il était paresseux, & que n'ayant aucune dignité dans le caractère, il n'offensait pas l'amour-propre des gens du monde.

Cependant, après avoir passé quelque temps avec le roi de Prusse, qui se refusait constamment à toute négociation

avec la France, *Voltaire* eut l'adresse de saisir le véritable motif de ce refus : c'était la faiblesse qu'avait eue la France de ne pas déclarer la guerre à l'Angleterre, & de paraître, par cette conduite, demander la paix quand elle pouvait prétendre à en dicter les conditions.

Il revint alors à Paris, & rendit compte de son voyage. Le printemps suivant, le roi de Prusse déclara de nouveau la guerre à la reine d'Hongrie, & par cette diversion utile força ses troupes d'évacuer l'Alsace. Ce service important, celui d'avoir pénétré, en passant à la Haie, les dispositions des Hollandais encore incertaines en apparence, n'obtint à *Voltaire* aucune de ces marques de considération dont il eût voulu se faire un rempart contre ses ennemis littéraires.

Le marquis d'*Argenson* fut appelé au ministère. Il mérite d'être compté parmi le petit nombre des gens en place qui ont aimé véritablement la philosophie & le bien public. Son goût pour les let-

Argenson

tres l'avait lié avec *Voltaire*. Il l'employa plus d'une fois à écrire des manifestes, des déclarations, des dépêches qui pouvaient exiger dans le style, de la correction, de la noblesse & de la mesure.

Tel fut le manifeste qui devait être publié par le Prétendant, à sa descente en Ecosse, avec une petite armée française que le duc de *Richelieu* aurait commandée. *Voltaire* eut alors l'occasion de travailler avec le comte de *Ialli*, jacobite zélé, ennemi acharné des Anglais, dont il a depuis défendu la mémoire avec tant de courage, lorsqu'un arrêt injuste, exécuté avec barbarie, le sacrifia au ressentiment de quelques employés de la compagnie des Indes.

Mais il eut dans le même temps un appui plus puissant, la marquise de *Pompadour*, avec laquelle il avait été lié lorsqu'elle était encore madame d'*Etiolles*. Elle le chargea de faire une pièce pour le premier mariage du dauphin. Une charge de gentilhomme de la chambre,

Genl.
de la Chambre de
Le. Le.

96 VIE DE VOLTAIRE.

le titre d'historiographe de France, & enfin la protection de la cour, nécessaire pour empêcher la cabale des dévots de lui fermer l'entrée de l'académie française, furent la récompense de cet ouvrage. C'est à cette occasion qu'il fit ces vers :

Mon Henri quatre & ma Zaïre,
Et mon américaine Alzire,
Ne m'ont valu jamais un seul regard du roi;
J'eus beaucoup d'ennemis avec très-peu de gloire;
Les honneurs & les biens pleuvent enfin sur moi,
Pour une farce de la foire.

C'était juger un peu trop sévèrement la Princesse de Navarre, ouvrage rempli d'une galanterie noble & touchante.

Cependant la faveur de la cour ne suffisait pas pour lui ouvrir les portes de l'académie. Il fut obligé, pour désarmer les dévots, d'écrire une lettre au père de Latour, où il protestait de son respect pour la religion, & ce qui était plus nécessaire, de son attachement aux jésuites.

Malgré

See the
Letter

and Duvernet.

Malgré l'adresse avec laquelle il ménage ses expressions dans cette lettre, il valait mieux sans doute renoncer à l'académie, que d'avoir la faiblesse de l'écrire : & cette faiblesse serait inexcusable, s'il avait fait ce sacrifice à la vanité de porter un titre qui depuis long-temps ne pouvait plus honorer le nom de *Voltaire*. Mais il le fesait à sa sûreté; il croyait qu'il trouverait dans l'académie un appui contre la persécution; & c'était présumer trop du courage & de la justice de ses confrères.

Dans son discours à l'académie, il se coua le joug de l'usage, qui semblait condamner ces discours à n'être qu'une suite de complimens, plus encore que d'éloges. *Voltaire* osa parler dans le sien, de littérature & de goût; & son exemple est devenu, en quelque sorte, une loi dont les académiciens gens de lettres osent rarement s'écarter. Mais il n'alla point jusqu'à supprimer les éternels éloges de *Richelieu*, de *Séguier* & de

Louis XIV ; & jusqu'ici deux ou trois académiciens seulement ont eu le courage de s'en dispenser. Il parla de *Crébillon*, dans ce discours, avec la noble générosité d'un homme qui ne craint point d'honorer le talent dans un rival, & de donner des armes à ses propres détracteurs.

Un nouvel orage de libelles vint tomber sur lui, & il n'eut pas la force de les mépriser. La police était alors aux ordres d'un homme qui avait passé quelques mois à la campagne avec madame de *Pompadour*. On arrêta un malheureux violon de l'opéra, nommé *Travenol*, qui, avec l'avocat *Rigoley de Juvigny*, colportait ces libelles. Le père de *Travenol*, vieillard de quatre-vingts ans, va chez *Voltaire* demander la grace du coupable ; toute sa colère cède au premier cri de l'humanité. Il pleure avec le vieillard, l'embrasse, le console, & court avec lui demander la liberté de son fils.

La faveur de *Voltaire* ne fut pas de

longue durée. Madame de *Pompadour* fit accorder à *Crébillon* des honneurs qu'on lui refusait. *Voltaire* avait rendu constamment justice à l'auteur de *Rhadamiste*; mais il ne pouvait avoir l'humilité de le croire supérieur à celui d'*Alzire*, de *Mahomet* & de *Mérope*. Il ne vit dans cet enthousiasme exagéré pour *Crébillon*, qu'un desir secret de l'humilier; & il ne se trompait pas.

Le poëte, le bel esprit aurait pu conserver des amis puissans; mais ces titres cachaient dans *Voltaire* un philosophe, un homme plus occupé encore des progrès de la raison que de sa gloire personnelle.

Son caractère, naturellement fier & indépendant, se prêtait à des adulations ingénieuses; il prodiguait la louange, mais il conservait ses sentimens, ses opinions, & la liberté de les montrer. Des leçons fortes ou touchantes sortaient du sein des éloges; & cette manière de louer, qui pouvait réussir à la cour de

Frédéric, devait blesser dans toute autre.

Il retourna donc encore à Cirey, & bientôt après à la cour de *Stanislas*. Ce prince, deux fois élu roi de Pologne, l'une par la volonté de *Charles XII*, l'autre par le vœu de la nation, n'en avait jamais possédé que le titre. Retiré en Lorraine, où il n'avait encore que le nom de souverain, il réparait par ses bienfaits le mal que l'administration française faisait à cette province, où le gouvernement paternel de *Léopold* avait réparé un siècle de dévastations & de malheurs. Sa dévotion ne lui avait ôté ni le goût des plaisirs ni celui des gens d'esprit. Sa maison était celle d'un particulier très-riche; son ton, celui d'un homme simple & franc qui, n'ayant jamais été malheureux que parce qu'on avait voulu qu'il fût roi, n'était pas ébloui d'un titre dont il n'avait éprouvé que les dangers. Il avait désiré d'avoir à sa cour, ou plutôt chez lui, madame du Châtelet & *Voltaire*. L'auteur des *Saisons*, le seul poëte fran-

mais qui ait réuni, comme *Voltaire*, l'ame & l'esprit d'un philosophe, vivait alors à Lunéville, où il n'était connu que comme un jeune militaire aimable; mais ses premiers vers, pleins de raison, d'esprit & de goût, annonçaient déjà un homme fait pour honorer son siècle.

Voltaire menait à Lunéville une vie occupée, douce & tranquille, lorsqu'il eut le malheur d'y perdre son amie. Madame du Châtelet mourut au moment où elle venait de terminer sa traduction de *Newton*, dont le travail forcé abrégé ses jours. Le roi vint consoler *Voltaire* dans sa chambre, & pleurer avec lui. Revenu à Paris, il se livra au travail; moyen de dissiper la douleur, que la nature a donné à très-peu d'hommes. Ce pouvoir sur nos propres idées, cette force de tête que les peines de l'ame ne peuvent détruire, sont des dons précieux, qu'il ne faut point calomnier en les confondant avec l'insensibilité. La sensibilité n'est point de la faiblesse; elle consiste à sentir les

peines , & non à s'en laisser accabler. On n'en a pas moins une ame sensible & tendre , la douleur n'en a pas été moins vive , parce qu'on a eu le courage de la combattre , & que des qualités extraordinaires ont donné la force de la vaincre.

Voltaire se lassait d'entendre tous les gens du monde , & la plupart des gens de lettres , lui préférer *Crébillon* , moins par sentiment que pour le punir de l'universalité de ses talens ; car on est toujours plus indulgent pour les talens bornés à un seul genre , qui , paraissant une espèce d'instinct , & laissant en repos plus d'espèces d'amour-propre , humilient moins l'orgueil.

Cette opinion de la supériorité de *Crébillon* était soutenue avec tant de passion , que depuis , dans le discours préliminaire de l'*Encyclopédie* , *M. d'Alembert* eut besoin de courage pour accorder l'égalité à l'auteur d'*Alzire* & de *Mérope* , & n'osa porter plus loin la justice. Enfin *Voltaire* voulut se venger , & forcer le public à

le mettre à sa véritable place , en donnant Sémiramis , Oreste & Rome sauvée , trois sujets que *Crébillon* avait traités. Toutes les cabales animées contre *Voltaire* s'étaient réunies pour faire obtenir un succès éphémère au *Catilina* de son rival , pièce dont la conduite est absurde & le style barbare , où *Cicéron* propose d'employer sa fille pour séduire *Catilina* , où un grand-prêtre donne aux amans des rendez-vous dans un temple , y introduit une courtisane en habit d'homme , & traite ensuite le sénat d'impie , parce qu'il y discute des affaires de la république.

Rome sauvée , au contraire , est un chef-d'œuvre de style & de raison ; *Cicéron* s'y montre avec toute sa dignité & toute son éloquence ; *César* y parle , y agit comme un homme fait pour soumettre Rome , accabler ses ennemis de sa gloire , & se faire pardonner la tyrannie à force de talens & de vertus ; *Catilina* y est un scélérat , mais qui cherche à excuser ses

vices sur l'exemple , & ses crimes sur la nécessité. L'énergie républicaine & l'ame des Romains ont passé tout entières dans le poëte.

Voltaire avait un petit théâtre, où il essayait ses pièces. Il y joua souvent le rôle de *Cicéron*. Jamais, dit-on, l'illusion ne fut plus complète: il avait l'air de créer son rôle en le récitant; & quand, au cinquième acte, *Cicéron* reparait au sénat, quand il s'excusait d'aimer la gloire, quand il récitait ces beaux vers :
Romains, j'aime la gloire, & ne veux point
m'en taire ;

Des travaux des humains c'est le digne salaire.

Sénat, en vous servant, il la faut acheter :
Qui n'ose la vouloir, n'ose la mériter.

alors le personnage se confondait avec le poëte. On croyait entendre *Cicéron* ou *Voltaire* avouer & excuser cette faiblesse des grandes ames.

Il n'y avait qu'un beau rôle dans l'Electre de *Crébillon*, & c'était celui d'un

personnage subalterne. *Oreste*, qui ne se connaît pas, est amoureux de la fille d'*Egisthe*, qui a le malheur de s'appeler *Iphianasse*. L'implacable *Electre* a un tendre penchant pour le fils d'*Egisthe*; c'est au milieu des furies qui conduisent au parricide un fils égaré & condamné par les dieux à cette horrible vengeance, que ces insipides amours remplissent la scène.

Voltaire sentit qu'il fallait rendre *Clytemnestre* intéressante par ses remords, la peindre plus faible que coupable, dominée par le cruel *Egisthe*, mais honteuse de l'avoir aimé, & sentant le poids de sa chaîne comme celui de son crime. Si l'on compare cette pièce aux autres tragédies de *Voltaire*, on la trouvera sans doute bien inférieure à ses chefs-d'œuvre; mais si on la compare à *Sophocle* qu'il voulait imiter, dont il voulait faire connaître aux Français le caractère & la manière de concevoir la tragédie, on verra qu'il a su en conserver les beautés.

en imiter le style , en corriger les défauts , rendre *Clytemnestre* plus touchante , & *Electre* moins barbare. Aussi quand , malgré les cabales , ces beautés de tous les temps , transportées sur notre scène par un homme digne de servir d'interprète au plus éloquent des poètes grecs , forcèrent les applaudissemens , *Voltaire* , plus occupé des intérêts du goût que de sa propre gloire , ne put s'empêcher de crier au parterre , dans un mouvement d'enthousiasme : *Courage , Athéniens ; c'est du Sophocle.*

La *Sémiramis* de *Crébillon* avait été oubliée dès sa naissance. Celle de *Voltaire* est le même sujet , que quinze ans auparavant il avait traité sous le nom d'*Eryphile* , & qu'il avait retiré du théâtre , quoique la pièce eût été fort applaudie ; il avait mieux senti aux représentations toutes les difficultés de ce sujet ; il avait vu que , pour rendre intéressante une femme qui avait fait périr son mari , dans la vue de régner à sa place , il fallait que

Sophocle

l'éclat de son règne, ses conquêtes, ses vertus, l'étendue de son empire, forçaient au respect, & s'emparaient de l'ame des spectateurs; que la femme criminelle fût la maîtresse du monde, & eût les vertus d'un grand roi. Il sentit qu'en mettant sur le théâtre les prodiges d'une religion étrangère, il fallait, par la magnificence, le ton auguste & religieux du style, ne pas laisser à l'imagination le temps de se refroidir, montrer par-tout les dieux qu'on voulait faire agir, & couvrir le ridicule d'un miracle, en présentant sans cesse l'idée consolante d'un pouvoir divin, exerçant sur les crimes secrets des princes une vengeance lente, mais inévitable.

L'amour, révoltant dans Oreste, était nécessaire dans Sémiramis. Il fallait que *Ninias* eût une amante, pour qu'il pût chérir *Sémiramis*, répondre à ses bontés, se sentir entraîné vers elle avant de la connaître pour sa mère, sans que l'horreur naturelle pour l'inceste se répandît

Sur le personnage qui doit exciter l'intérêt. Le style de Sémiramis, la majesté du sujet, la beauté du spectacle, le grand intérêt de quelques scènes, triomphèrent de l'envie & des cabales; mais on ne rendit justice que long-temps après à Oreste & à Rome sauvée.

Pent-être même n'est-on pas encore absolument juste. Et si on songe que tous les collèges, toutes les maisons où se forment les instituteurs particuliers, sont dévoués au fanatisme, que dans presque toutes les éducations, on instruit les enfans à être injustes envers *Voltaire*, on n'en sera pas étonné.

Il fit ces trois pièces à Sceaux, chez madame la duchesse du *Maine*. Cette princesse aimait le bel esprit, les arts, la galanterie; elle donnait dans son palais une idée de ces plaisirs ingénieux & brillans qui avaient embelli la cour de *Louis XIV*, & ennobli ses faiblesses. Elle aimait *Cicéron*; & c'était pour le venger des outrages de *Crébillon*, qu'elle excita

Voltaire

VIE DE VOLTAIRE. 107

Voltaire à faire Rome sauvée. Il avait envoyé Mahomet au pape ; il dédia Sémiramis à un cardinal. Il se faisait un plaisir malin de montrer aux fanatiques français, que des princes de l'église faisaient allier l'estime pour le talent au zèle de la religion, & ne croyaient pas servir le christianisme en traitant comme ses ennemis, les hommes dont le génie exerçait sur l'opinion publique un empire redoutable.

Ce fut à cette époque qu'il consentit enfin à céder aux instances du roi de Prusse, & qu'il accepta le titre de chambellan, la grande croix de l'ordre du mérite, & une pension de vingt mille livres. Il se voyait, dans sa patrie, l'objet de l'envie & de la haine des gens de lettres, sans leur avoir jamais disputé ni places ni pension ; sans les avoir humiliés par des critiques ; sans s'être jamais mêlé d'aucune intrigue littéraire ; après avoir obligé tous ceux qui avaient eu besoin de lui, cherché à se concilier

Lettr. to Paris

NO. VIE DE VOLTAIRE.

les autres par des éloges, & faisi toutes les occasions de gagner l'amitié de ceux que l'amour-propre avait rendu injustes.

Les dévots qui se souvenaient des Lettres philosophiques & de Mahomet, en attendant les occasions de le persécuter, cherchaient à décrier ses ouvrages & sa personne, employaient contre lui leur ascendant sur la première jeunesse, & celui que, comme directeurs, ils conservaient encore dans les familles bourgeoises & chez les dévotes de la cour. Un silence absolu pouvait seul le mettre à l'abri de la persécution; il n'aurait pu faire paraître aucun ouvrage sans être sûr que la malignité y chercherait un prétexte pour l'accuser d'impiété, ou le rendre odieux au gouvernement. Madame de Pampadour avait oublié leur ancienne liaison dans une place où elle ne voulait plus que des esclaves. Elle ne lui pardonnait point de n'avoir pas souffert, avec assez de patience, les préférences accordées à Crébillon. Louis XV avait

VIE DE VOLTAIRE. IM

pour *Voltaire* une sorte d'éloignement. Il avait flatté ce prince plus qu'il ne convenait à sa propre gloire ; mais l'habitude rend les rois presqu'insensibles à la flatterie publique. La seule qui les séduise est la flatterie adroite des courtisans, qui s'exerçant sur les petites choses, se répète tous les jours & fait choisir ses momens ; qui consiste moins dans des louanges directes que dans une adroite approbation des passions, des goûts, des actions, des discours du prince. Un demimot, un signe, une maxime générale qui les rassure sur leurs faiblesses ou sur leurs fautes, font plus d'effet que les vers les plus dignes de la postérité. Les louanges des hommes de génie ne touchent que les rois qui aiment véritablement la gloire.

On prétend que *Voltaire* s'étant approché de *Louis XV* après la représentation du Temple de la gloire, où *Trajan*, donnant la paix au monde après ses victoires, reçoit la couronne refusée aux conquérans, & réservée à un héros ami de l'hu-

manité, & lui ayant dit : *Trajan est-il content ?* le roi fut moins flatté du parallèle que blessé de la familiarité.

M. d'Argenson n'avait pas voulu prêter à *Voltaire* son appui pour lui obtenir un titre d'associé libre dans l'académie des sciences, & pour entrer dans celle des belles-lettres, places qu'il ambitionnait alors comme un asile contre l'armée des critiques hebdomadaires, que la police oblige à respecter les corps littéraires, excepté lorsque des corps ou des particuliers plus puissans croient avoir intérêt de les avilir, en les abandonnant aux traits de ces misérables ennemis.

Voltaire alla donc à Berlin; & le même prince qui le dédaignait, la même cour où il n'essuyait plus que des désagréments, furent offensés de ce départ. On ne vit plus que la perte d'un homme qui honorait la France, & la honte de l'avoir forcé à chercher ailleurs un asile. Il trouva, dans le palais du roi de Prusse, la paix & presque la liberté, sans aucun autre

assujettissement que celui de passer quelques heures avec le roi , pour corriger ses ouvrages , & lui apprendre les secrets de l'art d'écrire. Il soupaît presque tous les jours avec lui. Ces soupers où la liberté était extrême , où l'on traitait avec une franchise entière toutes les questions de la métaphysique & de la morale , où la plaisanterie la plus libre égayait ou tranchait les discussions les plus sérieuses , où le roi disparaissait presque toujours , pour ne laisser voir que l'homme d'esprit , n'étaient pour *Voltaire* qu'un délassement agréable. Le reste du temps était consacré librement à l'étude.

Il perfectionnait quelques-unes de ses tragédies , achevait le *Siècle de Louis XIV* , corrigeait la *Pucelle* , travaillait à son *Essai sur les mœurs & l'esprit des nations* , & faisait le poème de la *Loi naturelle* , tandis que *Frédéric* gouvernait ses états sans ministre , inspectait & perfectionnait son armée , faisait des vers , composait de la musique , écrivait sur la

II4 VIE DE VOLTAIRE

philosophie & sur l'histoire. La famille royale protégeait les goûts de *Voltaire* ; il adressait des vers aux princesses ; jouait la tragédie avec les frères & les sœurs du roi ; & en leur donnant des leçons de déclamation , il leur apprenait à mieux sentir les beautés de notre poésie : car les vers doivent être déclamés , & on ne peut connaître la poésie d'une langue étrangère , si on n'a point l'habitude d'entendre réciter les vers par des hommes qui sachent leur donner l'accent & le mouvement qu'ils doivent avoir.

Voilà ce que *Voltaire* appelait le palais d'*Alcine* ; mais l'enchantement fut trop tôt dissipé. Les gens de lettres appelés plus anciennement que lui à Berlin , furent jaloux d'une préférence trop marquée , & sur-tout de cette espèce d'indépendance qu'il avait conservée , de cette familiarité qu'il devait aux graces piquantes de son esprit , & à cet art de mêler la vérité à la louange , & de donner à la flatterie le ton de la galanterie & du badinage.

*Causas q' s'entendent
Cont. q' P. 1. 1.*

La Métrie dit à *Voltaire* que le roi , auquel il parlait un jour de toutes les marques de bonté dont il accablait son chambellan , lui avait répondu : *J'en ai encore besoin pour revoir mes ouvrages ; on suce l'orange , & on jette l'écorce.* Ce mot désenchanta *Voltaire* , & lui jeta dans l'ame une défiance qui ne lui permit plus de perdre de vue le projet de s'échapper. En même temps on dit au roi que *Voltaire* avait répondu un jour au général *Manstein* , qui le pressait de revoir ses mémoires : *Le roi m'envoie son linge sale à blanchir , il faut que le vôtre attende ;* qu'une autre fois , en montrant sur la table un paquet de vers du roi , il avait dit dans un mouvement d'humeur : *Cet homme là , c'est César & l'abbé Cottin.*

Cependant un penchant naturel rapprochait le monarque & le philosophe. *Frédéric* disait , long - temps après leur séparation , que jamais il n'avait vu d'homme aussi aimable que *Voltaire* ; & *Voltaire* , malgré un ressentiment qui jamais ne

Suck
the
orange &c.

s'éteignit absolument , avouait que quand *Frédéric* le voulait , il était le plus aimable des hommes. Ils étaient encore rapprochés par un mépris ouvert pour les préjugés & les superstitions , par le plaisir qu'ils prenaient à en faire l'objet éternel de leurs plaisanteries , par un goût commun pour une philosophie gaie & piquante , par une égale disposition à chercher , à saisir , dans les objets graves , le côté qui prête au ridicule. Il paraissait que le calme devait succéder à de petits orages , & que l'intérêt commun de leur plaisir devait toujours finir par les rapprocher. La jalousie de *Maupertuis* parvint à les défunir sans retour.

Maupertuis , homme de beaucoup d'esprit , savant médiocre , & philosophe plus médiocre encore , était tourmenté de ce desir de la célébrité , qui fait choisir les petits moyens lorsque les grands nous manquent , dire des choses bizarres quand on n'en trouve point de piquantes qui soient vraies , généraliser des formules si

l'on ne peut en inventer, & entasser des paradoxes quand on n'a point d'idées neuves. On l'avait vu à Paris sortir de la chambre, ou se cacher derrière un paravent, quand un autre occupait la société plus que lui ; & à Berlin, comme à Paris, il eût voulu être par-tout le premier, à l'académie des sciences comme au souper du roi. Il devait à *Voltaire* une grande partie de sa réputation, & l'honneur d'être le président perpétuel de l'académie de Berlin, & d'y exercer la prépondérance sous le nom du prince.

Mais quelques plaisanteries échappées à *Voltaire* sur ce que *Maupertuis*, ayant voulu suivre le roi de Prusse à l'armée, avait été pris à Molwitz, l'aigrirent contre lui, & il se plaignit avec humeur. *Voltaire* lui répondit avec amitié, & l'apaisa en faisant quatre vers pour son portrait. Quelques années après, *Maupertuis* trouva très-mauvais que *Voltaire* n'eût point parlé de lui dans son discours de réception à l'académie française ; mais

l'arrivée de *Voltaire* à Berlin acheva de l'aigrir. Il le voyait l'ami du souverain dont il n'était parvenu qu'à devenir un des courtisans , & donner des leçons à celui dont il recevait des ordres.

Voltaire entouré d'ennemis , se défiant de la constance des sentimens du roi , regrettait en secret son indépendance , & cherchait à la recouvrer. Il imagine de se servir d'un juif pour faire sortir du Brandebourg une partie de ses fonds. Ce juif trahit sa confiance ; & pour se venger de ce que *Voltaire* s'en est aperçu à temps , & n'a pas voulu se laisser voler , il lui fait un procès absurde , sachant que la haine n'est pas difficile en preuves. Le roi , pour punir son ami d'avoir voulu conserver son bien & sa liberté , fait semblant de le croire coupable , a l'air de l'abandonner , & l'exclut même de sa présence jusqu'à la fin du procès. *Voltaire* s'adresse à *Maupertuis* , dont la haine ne s'était pas encore manifestée , & le prie de prendre sa défense auprès du chef de

Story of the Jews de. de.

ses juges. *Maupertuis* le refuse avec hauteur. *Voltaire* s'aperçoit qu'il a un ennemi de plus. Enfin ce ridicule procès eut l'issue qu'il devait avoir ; le juif fut condamné, & *Voltaire* lui fit grace. Alors le roi le rappelle auprès de lui, & ajoute à ses anciennes bontés, de nouvelles marques de considération, telle que la jouissance d'un petit château près de Potsdam.

Cependant la haine veillait toujours, & attendait ses momens. *La Beaumelle*, né en Languedoc d'une famille protestante, d'abord apprenti ministre à Genève, puis bel esprit français en Danemarck, renvoyé bientôt de Copenhague, vint chercher fortune à Berlin, n'ayant pour titre de gloire qu'un libelle qu'il venait de publier. Il va chez *Voltaire*, lui présente son livre, où *Voltaire* lui-même est maltraité, où *la Beaumelle* compare aux singes, aux nains qu'on avait autrefois dans certaines cours, les beaux esprits appelés à celle de Prusse, parmi

lesquels il venait lui-même solliciter une place. Cette ridicule étourderie fut un moment l'objet des plaisanteries du souper du roi. *Maupertuis* rapporta ces plaisanteries à *la Beaumelle*, en chargea *Voltaire* seul, lui fit un ennemi irréconciliable, & s'assura d'un instrument qui servirait sa haine par de honteux libelles, sans que sa dignité de président d'académie en fût compromise.

Maupertuis avait besoin de secours ; il venait d'avancer un nouveau principe de mécanique, celui de *la moindre action*. Ce principe, à qui l'illustre *Euler* faisait l'honneur de le défendre, en même temps qu'il en apprenait à l'auteur même toute l'étendue & le véritable usage, essuya beaucoup de contradictions. *Koë nig* non-seulement le combattit, mais il prétendit de plus qu'il n'était pas nouveau, & cita un fragment d'une lettre de *Leibnitz*, où ce principe se trouvait indiqué. *Maupertuis* instruit par *Koë nig* même qu'il n'a qu'une copie de la lettre de *Leibnitz*,
 imagine

Imagine de le faire sommer juridiquement, par l'académie de Berlin, de produire l'original. *Koënis* mande qu'il tient sa copie du malheureux *Hienzi*, décapité long-temps auparavant pour avoir voulu délivrer les habitans du canton de Berne de la tyrannie du sénat. La lettre ne se trouva plus dans ce qui pouvait rester de ses papiers ; & l'académie, moitié crainte, moitié bassesse, déclara *Koënis* indigne du titre d'académicien, & le fit rayer de la liste. *Maupertuis* ignorait apparemment que l'opinion générale des savans peut seule donner ou enlever les découvertes ; mais qu'il faut qu'elle soit libre & volontairement énoncée ; & qu'une forme solennelle, en la rendant suspecte, peut lui ôter son autorité & sa force.

Voltaire avait connu *Koënis* chez madame du Châtelet, à laquelle il était venu donner des leçons de leibnitianisme ; il avait conservé de l'amitié pour lui, quoiqu'il se fût permis quelquefois de le plai-

santer pendant son séjour en France. Il n'aimait pas *Maupertuis*, & haïssait la persécution, sous quelque forme qu'elle tourmentât les hommes : il prit donc ouvertement le parti de *Koënis*, & publia quelques ouvrages où la raison & la justice étaient assaisonnées d'une plaisanterie fine & piquante. *Maupertuis* intéressa l'amour-propre du roi à l'honneur de son académie, & obtint de lui d'exiger de *Voltaire* la promesse de ne plus se moquer ni d'elle ni de son président. *Voltaire* le promit. Malheureusement le roi qui avait ordonné le silence, se crut dispensé de le garder. Il écrivit des plaisanteries qui se partageaient, mais avec un peu d'inégalité, entre *Maupertuis* & *Voltaire*. Celui-ci crut que, par cette conduite, le roi lui rendait sa parole, & que le privilège de se moquer seul des deux partis ne pouvait être compris dans la prérogative royale. Il profita donc d'une permission générale, anciennement obtenue, pour faire imprimer la diatribe

de Maupertuis.

Akakia, & dévouer *Maupertuis* à un ridicule éternel.

Le roi rit : il aimait peu *Maupertuis*, & ne pouvait l'estimer ; mais jaloux de son autorité , il fit brûler cette plaisanterie par le bourreau : manière de se venger qu'il est assez singulier qu'un roi philosophe ait empruntée de l'inquisition.

Voltaire outragé , lui renvoya sa croix , sa clef , & le brevet de sa pension , avec ces quatre vers :

Je les reçus avec tendresse ,
Je les renvoie avec douleur ,
Comme un amant , dans sa jalouse ardeur ,
Rend le portrait de sa maîtresse.

Il ne soupirait qu'après la liberté ; mais pour l'obtenir , il ne suffisait pas qu'il eût renvoyé ce qu'il avait d'abord appelé de *magnifiques bagatelles* , mais qu'il ne nommait plus que *les marques de la servitude*. Il écrivait de Berlin , où il était malade , pour demander une permission de partir. Le roi de Prusse , qui ne voulait que l'humilier & le conserver , lui envoyait du

quinquina, mais point de permission. Il écrivait qu'il avait besoin des eaux de Plombières; on lui répondait qu'il y en avait d'aussi bonnes en Silésie.

Enfin *Voltaire* prend le parti de demander à voir le roi : il se flatte que sa vue réveillera des sentimens qui étaient plutôt révoltés qu'éteints. On lui renvoie ses anciennes breloques. Il court à Potsdam, voit le roi; quelques instans suffisent pour tout changer. La familiarité renaît, la gaieté reparait, même aux dépens de *Maupertuis*; & *Voltaire* obtint la permission d'aller à Plombières, mais en promettant de revenir : promesse peut-être peu sincère, mais aussi obligeait-elle moins qu'une parole donnée entre égaux; & les cent cinquante mille hommes qui gardaient les frontières de la Prusse, ne permettaient pas de la regarder comme faite avec une entière liberté.

Voltaire se hâta de se rendre à Leipfick, où il s'arrêta pour réparer ses forces épuisées par cette longue persécution. *Maupertuis*

Maupertuis lui envoie un cartel ridicule , qui n'a d'autre effet que d'ouvrir une nouvelle source à ses intarissables plaisanteries. De *Leipsick* il va chez la duchesse de *Saxe-Gotha* , princesse supérieure aux préjugés , qui cultivait les lettres & aimait la philosophie. Il y commença pour elle ses *Annales de l'Empire*.

De *Gotha* il part pour *Plombières* , & prend la route de *Francfort*. *Maupertuis* voulait une vengeance : son cartel n'avait pas réussi , les libelles de *la Beaumelle* ne lui suffisaient pas. Ce malheureux second avait été forcé de quitter *Berlin* après une aventure ridicule , & quelques semaines de prison ; il s'était enfui de *Gotha* avec une femme de chambre qui vola sa maîtresse en partant ; ses libelles l'avaient fait chasser de *Francfort* ; & à peine arrivé à *Paris* , il s'était fait mettre à la *Bastille*. Il fallut donc que le président de l'académie de *Berlin* cherchât un autre vengeur. Il excita l'humeur du roi de *Prusse*. La lenteur du

voyage de *Voltaire*, son séjour à Gotha, un placement considérable sur sa tête & celle de madame *Denis* sa nièce, fait sur le duc de *Virtemberg*, tout annonçait la volonté de quitter pour jamais la Prusse; & *Voltaire* avait emporté avec lui le recueil des œuvres poétiques du roi, alors connu seulement des beaux esprits de sa cour.

On fit craindre à *Frédéric* une vengeance qui pouvait être terrible, même pour un poète couronné; au moins il était possible que *Voltaire* se crût en droit de reprendre les vers qu'il avait donnés, ou d'avertir de ceux qu'il avait corrigés. Le roi donna ordre à un fripon breveté qu'il entretenait à Francfort pour y acheter ou y voler des hommes, d'arrêter *Voltaire*, & de ne le relâcher que lorsqu'il aurait rendu sa croix, sa clef, le brevet de pension, & les vers que *Freitag* appelait l'œuvre de poeshies du roi son maître. Malheureusement, ces volumes étaient restés à Leiplick. *Voltaire* fut

Story of the capture
of the poet by the King

étroitement gardé pendant trois semaines; madame *Denis* sa nièce, qui était venue au-devant de lui, fut traitée avec la même rigueur. Des gardes veillaient à leur porte. Un satellite de *Freitag* restait dans la chambre de chacun d'eux, & ne les perdait pas de vue : tant on craignait que l'*œuvre de poeshies* ne pût s'échapper. Enfin on remit entre les mains de *Freitag* ce précieux dépôt; & *Voltaire* fut libre, après avoir été cependant forcé de donner de l'argent à quelques aventuriers qui profitèrent de l'occasion pour lui faire des petits procès. Echappé de Francfort, il vint à Colmar.

Le roi de Prusse, honteux de sa ridicule colère, désavoua *Freitag*; mais il eut assez de morale pour ne pas le punir d'avoir obéi. Il est étrange qu'une ville qui se dit libre, laisse une puissance étrangère exercer de telles vexations au milieu de ses murs; mais la liberté & l'indépendance ne sont jamais pour le faible qu'un vain nom. *Frédéric*, dans le

temps de sa passion pour *Voltaire*, lui baissait souvent les mains, dans le transport de son enthousiasme; & *Voltaire* comparant, après sa sortie de Francfort, ces deux époques de sa vie, répétait à ses amis : *Il a cent fois baisé cette main qu'il vient d'enchaîner.*

Il n'avait publié à Berlin que le *Siècle de Louis XIV*, la seule histoire de ce règne que l'on puisse lire. C'est sur le témoignage des anciens courtisans de *Louis XIV*, ou de ceux qui avaient vécu dans leur société, qu'il raconte un petit nombre d'anecdotes choisies avec discernement parmi celles qui peignent l'esprit & le caractère des personnages & du siècle même. Les événemens politiques ou militaires y sont racontés avec intérêt & avec rapidité : tout y est peint à grands traits. Dans des chapitres particuliers, il rapporte ce que *Louis XIV* a fait pour la réforme des loix ou des finances, pour l'encouragement du commerce & de l'industrie; & on doit lui

pardonnez d'en avoir parlé suivant l'opinion des hommes les plus éclairés du temps où il écrivait, & non d'après des lumières qui n'existaient pas encore.

Ses chapitres sur le calvinisme, le jansénisme, le quiétisme, la dispute sur les cérémonies chinoises, sont les premiers modèles de la manière dont un ami prudent de la vérité doit parler de ces honteuses maladies de l'humanité; lorsque le nombre & le pouvoir de ceux qui en sont encore atteints, obligent de soulever avec adresse le voile qui en cache la turpitude. On peut lui reprocher seulement une sévérité trop grande contre les calvinistes, qui ne se rendirent coupables que lorsqu'on les força de le devenir, & dont les crimes ne furent en quelque sorte que les représailles des assassinats juridiques exercés contre eux dans quelques provinces.

Les découvertes dans les sciences, les progrès des arts, sont exposés avec clarté, avec exactitude, avec impartialité, &

les jugemens toujours dictés par une raison saine & libre, par une philosophie indulgente & douce.

La liste des écrivains du siècle de *Louis XIV* est un ouvrage neuf. On n'avait pas encore imaginé de peindre ainsi, par un trait, par quelques lignes, des philosophes, des savans, des littérateurs, des poètes, sans sécheresse comme sans prétention, avec un goût sûr & une précision presque toujours piquante.

Cet ouvrage apprit aux étrangers à connaître *Louis XIV*, défiguré chez eux dans une foule de libelles, & à respecter une nation qu'ils n'avaient vue jusque là qu'au travers des préventions de la jalousie & de la haine. On fut moins indulgent en France. Les esclaves par état & par caractère furent indignés qu'un Français eût osé trouver des faiblesses dans *Louis XIV*. Les gens à préjugés furent scandalisés qu'il eût parlé avec liberté des fautes des généraux, &

Ses défauts des grands écrivains ; d'autres lui reprochaient , avec plus de justice à quelques égards , trop d'indulgence ou d'enthousiasme. Mais l'histoire d'un pays n'est jamais jugée avec impartialité que par les étrangers ; une foule d'intérêts , de préventions , de préjugés , corrompt toujours le jugement des compatriotes.

Voltaire passa près de deux années en *Alsace*. C'est pendant ce séjour qu'il publia les *Annales de l'Empire* , le seul des abrégés chronologiques qu'on puisse lire de suite , parce qu'il est écrit d'un style rapide , & rempli de résultats philosophiques exprimés avec énergie. Ainsi *Voltaire* a été encore un modèle dans ce genre , dont son amitié pour le président *Hénault* lui a fait exagérer le mérite & l'utilité.

Il avait d'abord songé à s'établir en *Alsace* ; mais malheureusement les jésuites essayèrent de le convertir , & n'ayant pu y réussir , répandirent contre lui ces

calomnies fourdes qui annoncent & préparent la persécution. *Voltaire* fit une tentative pour obtenir , non la permission de revenir à Paris (il en eut toujours la liberté) , mais l'assurance qu'il n'y ferait pas désagréable à la cour. Il connaissait trop la France pour ne pas sentir qu'odieux à tous les corps puissans par son amour pour la vérité , il deviendrait bientôt l'objet de leur persécution , si on pouvait être sûr que Versailles le laisserait opprimer.

La réponse ne fut pas rassurante. *Voltaire* se trouva sans asile dans sa patrie , dont son nom soutenait l'honneur , alors avili dans l'Europe par les ridicules querelles des billets de confession , & au moment même où il venait d'élever , dans son Siècle de *Louis XIV* , un monument à sa gloire. Il se détermina à aller prendre les eaux d'Aix en Savoie. A son passage par Lyon , le cardinal de *Tencin* , si fameux par la conversion de *Lafs* & le concile d'Embrun , lui fit dire qu'il

ne pouvait lui donner à dîner , parce qu'il était mal avec la cour : mais les habitans de cette ville opulente , où l'esprit du commerce n'a point étouffé le goût des lettres , le dédommagèrent de l'impolitesse politique de leur archevêque. Alors , pour la première fois , il reçut les honneurs que l'enthousiasme public rend au génie. Ses pièces furent jouées devant lui , au bruit des acclamations d'un peuple enivré de la joie de posséder celui à qui il devait de si nobles plaisirs ; mais il n'osa se fixer à Lyon. La conduite du cardinal l'avertissait qu'il n'était pas assez loin de ses ennemis.

Il passa par Genève pour consulter *Tronchin*. La beauté du pays , l'égalité qui paraissait y régner , l'avantage d'être hors de la France , dans une ville où l'on ne parlait que français , la liberté de penser plus étendue que dans un pays monarchique & catholique , celle d'imprimer , fondée à la vérité moins sur les lois que

sur les intérêts du commerce, tout le déterminait à y choisir sa retraite.

Mais il vit bientôt qu'une ville où l'esprit de rigorisme & de pédantisme, apporté par *Calvin*, avait jeté des racines profondes; où la vanité d'imiter les républiques anciennes, & la jalousie des pauvres contre les riches, avaient établi des lois somptuaires; où les spectacles révoltaient à la fois le fanatisme calviniste & l'austérité républicaine, n'était pour lui un séjour ni agréable ni sûr: il voulut avoir contre la persécution des catholiques, un asyle sur les terres de Genève, & une retraite en France contre l'humeur des réformés, & prit le parti d'habiter alternativement d'abord Tournay, puis Ferney en France, & les Délices aux portes de Genève. C'est là qu'il fixa enfin sa demeure avec madame *Denis* sa nièce, alors veuve & sans enfans, libre de se livrer à son amitié pour son oncle, & de reconnaître le soin paternel qu'il avait pris d'augmenter son aisance.

At Geneva.

Elle se chargea d'assurer sa tranquillité & son indépendance domestique , de lui épargner les soins fatigans du détail d'une maison. C'était tout ce qu'il était obligé de devoir à autrui. Le travail était pour lui une source inépuisable de jouissances ; & pour que tous ses momens fussent heureux , il suffisait qu'ils fussent libres.

Jusqu'ici nous avons décrit la vie orageuse d'un poète philosophe , à qui son amour pour la vérité , & l'indépendance de son caractère avaient fait encore plus d'ennemis que ses succès , qui n'avait répondu à leurs méchancetés que par des épigrammes ou plaisantes ou terribles , & dont la conduite avait été plus souvent inspirée par le sentiment qui le dominait dans chaque circonstance , que combinée d'après un plan formé par sa raison.

Maintenant dans la retraite , éloigné de toutes les illusions , de tout ce qui pouvait élever en lui des passions personnelles & passagères , nous allons le voir

abandonné à ses passions dominantes & durables, l'amour de la gloire, le besoin de produire, plus puissant encore, & le zèle pour la destruction des préjugés, la plus forte & la plus active de toutes celles qu'il a connues. Cette vie paisible, rarement troublée par des menaces de persécutions, plutôt que par des persécutions réelles, sera embellie, non - seulement, comme ses premières années, par l'exercice de cette bienfaisance particulière, qualité commune à tous les hommes dont le malheur ou la vanité n'ont point endurci l'âme & corrompu la raison, mais par des actions de cette bienfaisance courageuse & éclairée, qui, en adoucissant les maux de quelques individus, sert en même temps l'humanité entière.

C'est ainsi qu'indigné de voir un ministère corrompu poursuivre la mort du malheureux *Bing*, pour couvrir ses propres fautes & flatter l'orgueil de la populace anglaise, il employa, pour sauver cette innocente victime du machiavé-

lisme de *Pitt*, tous les moyens que le génie de la pitié put lui inspirer, & seul éleva sa voix contre l'injustice, tandis que l'Europe étonnée contemplait en silence cet exemple d'atrocité antique, que l'Angleterre osait donner dans un siècle d'humanité & de lumières.

Le premier ouvrage qui sortit de sa retraite, fut la tragédie de l'Orphelin de la Chine, composée pendant son séjour en Alsace, lorsqu'espérant pouvoir vivre à Paris, il voulait qu'un succès au théâtre rassurât ses amis & forçât ses ennemis au silence.

Dans les commencemens de l'art tragique, les poètes étaient assurés de frapper les esprits, en donnant à leurs personnages des sentimens contraires à ceux de la nature, en sacrifiant ces sentimens que chaque homme porte au fond du cœur, aux passions plus rares de la gloire, du patriotisme exagéré, du dévouement à ses princes.

Comme alors la raison est encore moins

formée que le goût, l'opinion commune seconde ceux qui emploient ces moyens, ou est entraînée par eux. *Léontine* dut inspirer de l'admiration, & la hauteur de son caractère lui faire pardonner le sacrifice de son fils, par un parterre idolâtre de son prince. Mais, quand ces moyens de produire des effets en s'écartant de la nature, commencent à s'épuiser; quand l'art se perfectionne, alors il est forcé de se rapprocher de la raison, & de ne plus chercher de ressources que dans la nature même. Cependant telle est la force de l'habitude, que le sacrifice de *Zamti*, fondé à la vérité sur des motifs plus nobles, plus puissans que celui de *Léontine*, expié par ses larmes, par ses regrets, avait séduit les spectateurs. A la première représentation de l'Orphelin, ces vers d'*Idamé*, si vrais, si philosophiques,

La nature & l'hymen, voilà les lois premières,

Les devoirs, les liens des nations entières.

Ces lois viennent des dieux , le reste des humains.

n'excitèrent d'abord que l'étonnement ; les spectateurs balancèrent , & le cri de la nature eut besoin de la réflexion pour se faire entendre. C'est ainsi qu'un grand poète peut quelquefois décider les esprits flottans entre d'anciennes erreurs & les vérités qui , pour en prendre la place , attendent qu'un dernier coup achève de renverser la barrière chancelante que le préjugé leur oppose. Les hommes n'osent souvent s'avouer à eux-mêmes les progrès lents que la raison a faits dans leur esprit ; mais ils sont prêts à la suivre , si , en la leur présentant d'une manière vive & frappante , on les force à la reconnaître. Aussi ces mêmes vers n'ont plus été entendus qu'avec transport , & *Voltaire* eut le plaisir d'avoir vengé la nature.

Cette pièce est le triomphe de la vertu sur la force , & des lois sur les armes. Jusqu'alors , excepté dans *Mahomet* , on n'avait pu réussir à rendre amoureux.

sans l'avilir, un de ces hommes dont le nom impose à l'imagination, & présente l'idée d'une force d'ame extraordinaire, *Voltaire* vainquit pour la seconde fois cette difficulté. L'amour de *Gengis-kan* intéresse malgré la violence & la férocité de son caractère, parce que cet amour est vrai, passionné; parce qu'il lui arrache l'aveu du vide que son cœur éprouve au milieu de sa puissance; parce qu'il finit par sacrifier cet amour à sa gloire, & sa fureur des conquêtes au charme, nouveau pour lui, des vertus pacifiques.

Le repos de *Voltaire* fut bientôt troublé par la publication de la *Pucelle*.

Ce poëme, qui réunit la licence & la philosophie, où la vérité prend le masque d'une gaieté satirique & voluptueuse, commencé vers 1730, n'avait jamais été achevé. L'auteur en avait confié les premiers essais à un petit nombre de ses amis & à quelques princes. Le seul bruit de son existence lui avait attiré des menaces, & il avait pris, en ne l'achevant

pas, le moyen le plus sûr d'éviter la tentation dangereuse de le rendre public. Malheureusement, on laissa multiplier les copies; une d'elles tomba entre des mains avides & ennemies; & l'ouvrage parut, non-seulement avec les défauts que l'auteur y avait laissés, mais avec des vers ajoutés par les éditeurs, & remplis de grossièreté, de mauvais goût, de traits satiriques qui pouvaient compromettre la sûreté de *Voltaire*. L'amour du gain, le plaisir de faire attribuer leurs mauvais vers à un grand poète, le plaisir plus méchant de l'exposer à la persécution, furent les motifs de cette infidélité dont la *Beaumelle* & l'ex-capucin *Mauvert* ont partagé l'honneur.

Ils ne réussirent qu'à troubler un moment le repos de celui qu'ils voulaient perdre. Ses amis détournèrent la persécution, en prouvant que l'ouvrage était falsifié; & la haine des éditeurs le servit malgré eux.

Mais cette infidélité l'obligea d'ache-

ver la Pucelle, & de donner au public un poëme dont l'auteur de Mahomet & du Siècle de *Louis XIV* n'eût plus à rougir. Cet ouvrage excita un enthousiasme très-vif dans une classe nombreuse de lecteurs, tandis que les ennemis de *Voltaire* affectèrent de le décrier comme indigne d'un philosophe, & presque comme une tache pour les œuvres & même pour la vie du poëte.

Mais, si l'on peut regarder comme utile le projet de rendre la superstition ridicule aux yeux des hommes livrés à la volupté, & destinés, par la faiblesse même qui les entraîne au plaisir, à devenir un jour les victimes infortunées ou les instrumens dangereux de ce vil tyran de l'humanité; si l'affectation de l'austérité dans les mœurs, si le prix excessif attaché à leur pureté, ne fait que servir les hypocrites qui, en prenant le masque facile de la chasteté, peuvent se dispenser de toutes les vertus, & couvrir d'un voile sacré les vices les plus funestes à la

société, la dureté de cœur & l'intolérance; si en accoutumant les hommes à regarder comme autant de crimes, des fautes dont ceux qui ont de l'honneur & de la conscience ne sont pas exempts, on étend sur les âmes même les plus pures, le pouvoir de cette caste dangereuse qui, pour gouverner & troubler la terre, s'est rendue exclusivement l'interprète de la justice céleste : alors on ne verra dans l'auteur de la Pucelle, que l'ennemi de l'hypocrisie & de la superstition.

Voltaire lui-même, en parlant de la *Fontaine*, a remarqué avec raison, que des ouvrages où la volupté est mêlée à la plaisanterie, amusent l'imagination sans l'échauffer & sans la séduire; & si des images voluptueuses & gaies sont pour l'imagination une source de plaisirs qui allègent le poids de l'ennui, diminuent le malheur des privations, délassent un esprit fatigué par le travail, remplissent des momens que l'âme abattue ou épuisée ne peut donner ni à l'action ni à une mé-

dition utile , pourquoi priver les hommes d'une ressource que leur offre la nature ? Quel effet résultera-t-il de ces lectures ? Aucun , sinon de disposer les hommes à plus de douceur & d'indulgence. Ce n'étaient point de pareils livres que lisaient *Gérard* ou *Clément* , & que les satellites de *Cromwel* portaient à l'argon de leur selle.

Deux ouvrages bien différens parurent à la même époque , le poëme sur la Loi naturelle , & celui de la Destruction de Lisbonne. Exposer la morale dont la raison révèle les principes à tous les hommes , dont ils trouvent la sanction au fond de leur cœur , & à laquelle le remords les avertit d'obéir ; montrer que cette loi générale est la seule qu'un DIEU , père commun des hommes , ait pu leur donner , puisqu'elle est la seule qui soit la même pour tous ; prouver que le devoir des particuliers est de se pardonner réciproquement leurs erreurs , & celui des souverains d'empêcher , par une sage indifférence ,

différence, ces vaines opinions, appuyées par le fanatisme & par l'hypocrisie, de troubler la paix de leurs peuples : tel est l'objet du poëme de la Loi naturelle.

Ce poëme, le plus bel hommage que jamais l'homme ait rendu à la Divinité, excita la colère des dévots qui l'appelaient le poëme de la religion naturelle, quoiqu'il n'y fût question de religion que pour combattre l'intolérance, & qu'il ne pût exister de religion naturelle. Il fut brûlé par le parlement de Paris, qui commençait à s'effrayer des progrès de la raison autant que de ceux du molinisme. Conduit à cette époque par quelques chefs ou aveuglés par l'orgueil, ou égarés par une fausse politique, il crut qu'il lui serait plus facile d'arrêter les progrès des lumières, que de mériter le suffrage des hommes éclairés. Il ne sentit pas le besoin qu'il avait de l'opinion publique, ou méconnut ceux à qui il était donné de la diriger, & se déclara l'ennemi des gens de lettres, précisément à l'instant où le

suffrage des gens de lettres français commençait à exercer quelque influence sur la France même & sur l'Europe.

Cependant le poème de *Voltaire*, commenté depuis dans plusieurs livres célèbres, est encore celui où la liaison de la morale avec l'existence d'un DIEU, est exposée avec le plus de force & de raison; & trente ans plus tard, ce qui avait été brûlé comme impie, eût paru presque un ouvrage religieux.

Dans le poème sur le Désastre de Lisbonne, *Voltaire* s'abandonne au sentiment de terreur & de mélancolie que ce malheur lui inspire; il appelle au milieu de ces ruines sanglantes les tranquilles sectateurs de l'optimisme; il combat leurs froides & puériles raisons avec l'indignation d'un philosophe profondément sensible aux maux de ses semblables; il expose dans toute leur force les difficultés sur l'origine du mal, & avoue qu'il est impossible à l'homme de les résoudre. Ce poème, dans lequel, à l'âge de plus de

soixante ans , l'ame de *Voltaire*, échauffée par la passion de l'humanité, a toute la verve & tout le feu de la jeunesse, n'est pas le seul ouvrage qu'il voulut opposer à l'optimisme.

Il publia *Candide*, un de ses chefs-d'œuvres dans le genre des romans philosophiques, qu'il transporta d'Angleterre en France en le perfectionnant. Ce genre a le malheur de paraître facile; mais il exige un talent rare, celui de savoir exprimer par une plaisanterie, par un trait d'imagination, ou par les événemens même du roman, les résultats d'une philosophie profonde, sans cesser d'être naturelle & piquante, sans cesser d'être vraie. Il faut donc choisir ceux de ces résultats qui n'ont besoin ni de développemens ni de preuves; éviter à la fois & ce qui étant commun ne vaut pas la peine d'être répété, & ce qui étant ou trop abstrait ou trop neuf encore, n'est fait que pour un petit nombre d'esprits. Il faut être philosophe, & ne point le paraître.

En même temps peu de livres de philosophie sont plus utiles ; ils sont lus par des hommes frivoles , que le nom seul de philosophe rebute ou attriste , & que cependant il est important d'arracher aux préjugés , & d'opposer au grand nombre de ceux qui sont intéressés à les défendre. Le genre humain serait condamné à d'éternelles erreurs , si , pour l'en affranchir, il fallait étudier ou méditer les preuves de la vérité. Heureusement , la justesse naturelle de l'esprit y peut suppléer pour les vérités simples , qui sont aussi les plus nécessaires. Il suffit alors de trouver un moyen de fixer l'attention des hommes inappliqués , & sur-tout de graver ces vérités dans leur mémoire. Telle est la grande utilité des romans philosophiques , & le mérite de ceux de *Voltaire* , où il a surpassé également & ses imitateurs & ses modèles.

Une traduction libre de l'Ecclesiaste & d'une partie du Cantique des cantiques , suivit de près *Candide*.

On avait persuadé à madame de Pom-

padour qu'elle ferait un trait de politique profonde en prenant le masque de la dévotion ; que par là elle se mettrait à l'abri des scrupules & de l'inconstance du roi, & qu'en même temps elle calmerait la haine du peuple. Elle imagina de faire de *Voltaire* un des acteurs de cette comédie. Le duc de *la Vallière* lui proposa de traduire les psaumes & les ouvrages sapientiaux ; l'édition aurait été faite au Louvre, & l'auteur serait revenu à Paris sous la protection de la dévote favorite.

Voltaire ne pouvait devenir hypocrite, pas même pour être cardinal, comme on lui en fit entrevoir l'espérance à peu près dans le même temps. Ces sortes de propositions se font toujours trop tard ; & si on les faisait à temps, elles ne seraient pas d'une politique bien sûre : celui qui devait être un ennemi dangereux, deviendrait souvent un allié plus dangereux encore. Supposez *Calvin* ou *Luther* appelés à la pourpre, lorsqu'ils pouvaient encore l'accepter sans honte, & voyez ce qu'ils

auraient osé. On ne satisfait pas , avec les hochets de la vanité , les âmes dominées par l'ambition de régner sur les esprits ; on leur fournit des armes nouvelles.

Cependant *Voltaire* fut tenté de faire quelques essais de traduction , non pour rétablir sa réputation religieuse , mais pour exercer son talent dans un genre de plus. Lorsqu'ils parurent , les dévots s'imaginèrent qu'il n'avait voulu que parodier ce qu'il avait traduit , & crièrent au scandale. Ils n'imaginaient pas que *Voltaire* avait adouci & purifié le texte ; que son *Ecclesiaste* était moins matérialiste , & son *Cantique* moins indécent que l'original sacré. Ces ouvrages furent donc encore brûlés. *Voltaire* s'en vengea par une lettre remplie à la fois d'humeur & de gaieté , où il se moque de cette hypocrisie de mœurs , vice particulier aux nations modernes de l'Europe , & qui a contribué plus qu'on ne croit , à détruire l'énergie de caractère qui distingue les nations antiques.

En 1757, parut la première édition de ses œuvres, vraiment faite sous ses yeux. Il avait tout revu avec une attention sévère, fait un choix éclairé, mais rigoureux, parmi le grand nombre de pièces fugitives échappées à sa plume, & y avait ajouté son immortel Essai sur les mœurs & l'esprit des nations.

Long-temps *Voltaire* s'était plaint que, chez les modernes sur-tout, l'histoire d'un pays fût celle de ses rois ou de ses chefs; qu'elle ne parlât que des guerres, des traités ou des troubles civils; que l'histoire des mœurs, des arts, des sciences, celle des lois, de l'administration publique, eût été presque oubliée. Les anciens même, où l'on trouve plus de détails sur les mœurs, sur la politique intérieure, n'ont fait en général que joindre à l'histoire des guerres, celle des factions populaires. On croirait, en lisant ces historiens, que le genre humain n'a été créé que pour servir à faire briller les talens politiques ou militaires de quel-

Échappées

History

ques individus, & que la société a pour objet, non le bonheur de l'espèce entière, mais le plaisir d'avoir des révolutions à lire ou à raconter.

Voltaire forma le plan d'une histoire où l'on trouverait ce qu'il importe le plus aux hommes de connaître : les effets qu'ont produit sur le repos ou le bonheur des nations, les préjugés, les lumières, les vertus ou les vices, les usages ou les arts des différens siècles.

Il choisit l'époque qui s'étend depuis *Charlemagne* jusqu'à nos jours ; mais, ne se bornant pas aux seules nations européennes, un tableau abrégé de l'état des autres parties du globe, des révolutions qu'elles ont éprouvées, des opinions qui les gouvernent, ajoute à l'intérêt & à l'instruction. C'était pour réconcilier madame du Châtelet avec l'étude de l'histoire, qu'il avait entrepris ce travail immense qui le força de se livrer à des recherches d'érudition qu'on aurait cru incompatibles avec la mobilité de son imagina-

tion, & l'activité de son esprit. L'idée d'être utile le soutenait; & l'érudition ne pouvait être ennuyeuse pour un homme qui, s'amusant du ridicule, & ayant la sagacité de le saisir, en trouvait une source inépuisable dans les absurdités spéculatives ou pratiques de nos pères, & dans la sottise de ceux qui les ont transmises ou commentées, en les admirant avec une bonne foi ou une hypocrisie également risibles.

Un tel ouvrage ne pouvait plaire qu'à des philosophes. On l'accusa d'être frivole, parce qu'il était clair, & qu'on le lisait sans fatigue; on prétendit qu'il était inexact, parce qu'il s'y trouvait des erreurs de noms & de dates absolument indifférentes; & il est prouvé, par les reproches même des critiques qui se sont déchaînés contre lui, que jamais, dans une histoire si étendue, aucun historien n'a été plus fidèle. On l'a souvent accusé de partialité, parce qu'il s'élevait contre des préjugés que la pusillanimité ou la

basseffe avoit trop long-temps ménagés : & il est aisé de prouver que, loin d'exagérer les crimes du despotisme sacerdotal, il en a plutôt diminué le nombre & adouci l'atrocité. Enfin, on a trouvé mauvais que, dans ce tableau d'horreurs & de folies, il ait quelquefois répandu sur celles-ci les traits de la plaisanterie, qu'il n'ait pas toujours parlé sérieusement des extravagances humaines, comme si elles cessaient d'être ridicules, parce qu'elles ont été souvent dangereuses.

Ces préjugés, que des corps puissans étoient intéressés à répandre, ne sont pas encore détruits. L'habitude de voir presque toujours la lourdeur réunie à l'exactitude, de trouver à côté des décisions de la critique l'échafaudage insipide employé pour les former, a fait prendre celle de ne regarder comme exact que ce qui porte l'empreinte de la pédanterie. On s'est accoutumé à voir l'ennui accompagner la fidélité historique, comme à voir

les hommes de certaines professions porter des couleurs lugubres. D'ailleurs, les gens d'esprit ne tirent aucune vanité d'un mérite que des fots peuvent partager avec eux ; & on croit qu'ils ne l'ont point, parce qu'ils sont les seuls à ne pas s'en vanter. Les *Voyages du jeune Anacharsis* détruiront peut-être cette opinion trop accréditée.

Mais l'Essai de *Voltaire* sera toujours, pour les hommes qui exercent leur raison, une lecture délicate par le choix des objets que l'auteur a présentés, par la rapidité du style, par l'amour de la vérité & de l'humanité qui en anime toutes les pages, par cet art de présenter des contrastes piquans, des rapprochemens inattendus, sans cesser d'être naturel & facile ; d'offrir, dans un style toujours simple, de grands résultats & des idées profondes. Ce n'est pas l'histoire des siècles que l'auteur a parcourue, mais ce qu'on aurait voulu retenir de la lecture de l'histoire, ce qu'on aimerait à s'en rappeler.

En même temps peu de livres seraient plus utiles dans une éducation raisonnable. On y apprendrait, avec les faits, l'art de les voir & de les juger; on y apprendrait à exercer sa raison dans son indépendance naturelle, sans laquelle elle n'est plus que l'instrument servile des préjugés; on y apprendrait enfin à mépriser la superstition, à craindre le fanatisme, à détester l'intolérance, à haïr la tyrannie sans cesser d'aimer la paix, & cette douceur de mœurs aussi nécessaire au bonheur des nations que la sagesse même des lois.

Jusqu'ici dans l'éducation publique ou particulière, également dirigées par des préjugés, les jeunes gens n'apprennent l'histoire que défigurée par des compilateurs vils ou superstitieux. Si depuis la publication de l'Essai de *Voltaire*, deux hommes, l'abbé de *Condillac* & l'abbé *Millot*, ont mérité de n'être pas confondus dans cette classe, gênés par leur état, ils ont trop laissé à deviner; pour les bien entendre,

entendre , il faut n'avoir plus besoin de s'instruire avec eux.

Cet ouvrage plaça *Voltaire* dans la classe des historiens originaux , & il a l'honneur d'avoir fait , dans la manière d'écrire l'histoire , une révolution dont à la vérité l'Angleterre a presque seule profité jusqu'ici. *Hume* , *Robertson* , *Gibbon* , *Watson* peuvent , à quelques égards , être regardés comme sortis de son école. L'histoire de *Voltaire* a encore un autre avantage ; c'est qu'elle peut être enseignée en Angleterre comme en Russie , en Virginie comme à Berne ou à Venise. Il n'y a placé que ces vérités dont tous les gouvernemens peuvent convenir : qu'on laisse à la raison humaine le droit de s'éclairer , que le citoyen jouisse de sa liberté naturelle , que les lois soient douces , que la religion soit tolérante ; il ne va pas plus loin. C'est à tous les hommes qu'il s'adresse , & il ne leur dit que ce qui peut les éclairer également , sans révolter aucune de ces opinions qui , liées avec les

constitutions & les intérêts d'un pays , ne peuvent céder à la raison , tant que la destruction des erreurs plus générales ne lui aura point ouvert un accès plus facile.

A la tête de ses poésies fugitives , *Voltaire* avait placé dans cette édition , une épître adressée à sa maison des Délices , ou plutôt un hymne à la liberté : elle suffirait pour répondre à ceux qui , dans leur zèle aristocratique , l'ont accusé d'en être l'ennemi. Dans ces pièces où règnent tour-à-tour la gaieté , le sentiment ou la galanterie , *Voltaire* ne cherche point à être poète ; mais des beautés poétiques de tous les genres semblent lui échapper malgré lui. Il ne cherche point à montrer de la philosophie ; mais il a toujours celle qui convient au sujet , aux circonstances , aux personnes. Dans ces poésies , comme dans les romans , il faut que la philosophie de l'ouvrage paraisse au-dessous de la philosophie de l'auteur. Il en est de ces écrits comme des livres élémentaires , qui ne peuvent être bien faits

à moins que l'auteur n'en sache beaucoup au-delà de ce qu'ils contiennent. Et c'est par cette raison que dans ces genres , regardés comme frivoles , les premières places ne peuvent appartenir qu'à des hommes d'une raison supérieure.

Cette même année fut l'époque d'une réconciliation entre *Voltaire* & son ancien disciple. Les Autrichiens , déjà au milieu de la Silésie , étaient près d'en achever la conquête ; une armée française était sur les frontières du Brandebourg. Les Russes , déjà maîtres de la Prusse , menaçaient la Poméranie & les Marches ; la monarchie prussienne paraissait anéantie ; & le prince qui l'avait fondée , n'avait plus d'autre ressource que de s'enterrer sous ses ruines , & de sauver sa gloire en périssant au milieu d'une victoire. La margrave de *Bareith* aimait tendrement son frère ; la chute de sa maison l'affligeait ; elle savait combien la France agissait contre ses intérêts , en prodiguant son sang & ses trésors pour

assurer à la maison d'Autriche la souveraineté de l'Allemagne; mais le ministre de France avait à se plaindre d'un vers du roi de Prusse. La marquise de *Pompadour* ne lui pardonnait pas d'avoir feint d'ignorer son existence politique, & on avait eu soin de lui envoyer aussi des vers que l'infidélité d'un copiste avait fait tomber entre les mains du ministre de Saxe. Il fallait donc faire adopter l'idée de négocier, à des ennemis aigris par des injures personnelles, au moment même où ils se croyaient assurés d'une victoire facile. La margrave eut recours à *Voltaire*, qui s'adressa au cardinal de *Tencin*, sachant que ce ministre, oublié depuis la mort de *Fleuri*, qui l'employait en le méprisant, avait conservé avec le roi une correspondance particulière. *Tencin* écrivit; mais il reçut, pour toute réponse, l'ordre du ministre des affaires étrangères de refuser la négociation, par une lettre dont on lui avait même envoyé le modèle. Le vieux politique, qui

n'avait pas voulu donner à dîner à *Voltaire* pour ménager la cour, ne se consola point de s'être brouillé avec elle par sa complaisance pour lui ; & le chagrin de cette petite mortification abrégé ses jours. Etant plus jeune, des aventures plus cruelles n'avaient fait que redoubler & enhardir son talent pour l'intrigue, parce que l'espérance le soutenait, & qu'il était du nombre des hommes que le crédit & les dignités consolent de la honte ; mais alors il voyait se rompre le dernier fil qui le liait encore à la faveur.

Voltaire entama une autre négociation, non moins inutile, par le maréchal de *Richelieu*. Une troisième enfin, quelques années plus tard, fut conduite jusqu'à obtenir de M. de *Choiseul* qu'il recevrait un envoyé secret du roi de Prusse. Cet envoyé fut découvert par les agens de l'impératrice reine ; & , soit faiblesse, soit que M. de *Choiseul* eût agi sans consulter madame de *Pompadour*, il fut arrêté & ses papiers fouillés : violation du droit

des gens, qui se perd dans la foule des petits crimes que les politiques se permettent sans remords.

Dans cette époque si dangereuse & si brillante pour le roi de Prusse, *Voltaire* paraissait tantôt reprendre son ancienne amitié, tantôt ne conserver que la mémoire de Francfort. C'est alors qu'il composa ces mémoires singuliers, (*) où le souvenir profond d'un juste ressentiment n'étouffe ni la gaieté ni la justice. Il les avait généreusement condamnés à l'oubli; le hasard les a conservés pour venger le génie des attentats du pouvoir.

La margrave de *Bareith* mourut au milieu de la guerre. Le roi de Prusse écrivit à *Voltaire* pour le prier de donner au nom de sa sœur une immortalité dont ses vertus aimables & indulgentes, son ame également supérieure aux préjugés, à la grandeur & aux revers, l'avaient

(*) On les trouvera à la fin de cet ouvrage.

rendue digne. L'ode que *Voltaire* a consacrée à sa mémoire, est remplie d'une sensibilité douce, d'une philosophie simple & touchante. Ce genre est un de ceux où il a eu le moins de succès, parce qu'on y exige une perfection qu'il ne put jamais se résoudre à chercher dans les petits ouvrages, & que sa raison ne pouvait se prêter à cet enthousiasme de commande, qu'on dit convenir à l'ode. Celles de *Voltaire* ne sont que des pièces fugitives, où l'on retrouve le grand poète, le poète philosophe, mais gêné & contraint par une forme qui ne convenait pas à la liberté de son génie. Cependant il faut avouer que les stances à une princesse sur le jeu, & sur-tout ces stances charmantes sur la vieillesse :

Si vous voulez que j'aime encore, &c.

sont des odes anacréontiques fort au-dessus de celles d'*Horace*, qui cependant, du moins pour les gens d'un goût un peu moderne, a surpassé son modèle.

La France, si supérieure aux autres

nations dans la tragédie & la comédie, n'a point été aussi heureuse en poètes lyriques. Les odes de *Rousseau* n'offrent guère qu'une poésie harmonieuse & imposante, mais vide d'idées ou remplie de pensées fausses. *La Motte*, plus ingénieux, n'a connu ni l'harmonie ni la poésie du style; & on cite à peine des autres poètes un petit nombre de strophes.

Voltaire était encore à Berlin lorsque MM. *Diderot* & *d'Alembert* formèrent le projet de l'*Encyclopédie*, & en publièrent le premier volume. Un ouvrage qui devait renfermer les vérités de toutes les sciences, tracer entre elles des lignes de communication, entrepris par deux hommes qui joignaient à des connaissances étendues ou profondes, beaucoup d'esprit & une philosophie libre & courageuse, parut aux yeux pénétrants de *Voltaire* le coup le plus terrible que l'on pût porter aux préjugés. L'*Encyclopédie* devenait le livre de tous les hommes qui aiment à s'instruire, & sur-tout de ceux

qui, sans être habituellement occupés de cultiver leur esprit, sont jaloux cependant de pouvoir acquérir une instruction facile sur chaque objet qui excite en eux quelque intérêt passager ou durable. C'était un dépôt où ceux qui n'ont pas le temps de se former des idées d'après eux-mêmes, devaient aller chercher celles qu'avaient eues les hommes les plus éclairés & les plus célèbres ; dans lequel enfin les erreurs respectées seraient ou trahies par la faiblesse de leurs preuves, ou ébranlées par le seul voisinage des vérités qui en sapent les fondemens.

Voltaire, retiré à Ferney, donna pour l'*Encyclopédie* un petit nombre d'articles de littérature ; il en prépara quelques-uns de philosophie, mais avec moins de zèle, parce qu'il sentait qu'en ce genre les éditeurs avaient moins besoin de lui, & qu'en général, si ses grands ouvrages en vers ont été faits pour sa gloire, il n'a presque jamais écrit en prose que

dans des vues d'utilité générale. Cependant les mêmes raisons qui l'intéressaient au progrès de l'*Encyclopédie*, suscitèrent à cet ouvrage une foule d'ennemis. Composé ou applaudi par les hommes les plus célèbres de la nation, il devint comme une espèce de marque qui séparait les littérateurs distingués, & ceux qui s'honoraient d'être leurs disciples ou leurs amis, de cette foule d'écrivains obscurs & jaloux qui, dans la triste impuissance de donner aux hommes ou des vérités nouvelles ou de nouveaux plaisirs, haïssent ou déchirent ceux que la nature a mieux traités.

Un ouvrage où l'on devait parler avec franchise & avec liberté, de théologie, de morale, de jurisprudence, de législation, d'économie publique, devait effrayer tous les partis politiques ou religieux, & tous les pouvoirs secondaires qui craignaient d'y voir discuter leur utilité & leurs titres. L'insurrection fut générale. Le *Journal de Trévoux*, la

Gazette ecclésiastique, les journaux satiriques, les jésuites & les jansénistes, le clergé, les parlemens, tous, sans cesser de se combattre ou de se haïr, se réunirent contre l'*Encyclopédie*. Elle succomba. On fut obligé d'achever & d'imprimer en secret cet ouvrage, à la perfection duquel la liberté & la publicité étaient si nécessaires; & le plus beau monument dont jamais l'esprit humain ait conçu l'idée, serait demeuré imparfait, sans le courage de *Diderot*, sans le zèle d'un grand nombre de savans & de littérateurs distingués, que la persécution ne put arrêter.

Heureusement l'honneur d'avoir donné l'*Encyclopédie* à l'Europe, compensa pour la France la honte de l'avoir persécutée. Elle fut regardée, avec justice, comme l'ouvrage de la nation, & la persécution comme celui d'une jalousie ou d'une politique également méprisables.

Mais la guerre dont l'*Encyclopédie* était l'occasion, ne cessa point avec la

proscription de l'ouvrage. Ses principaux auteurs & leurs amis, désignés par le nom de *philosophes* & d'*encyclopédistes*, qui devenaient des injures dans la langue des ennemis de la raison, furent forcés de se réunir par la persécution même, & *Voltaire* se trouva naturellement leur chef, par son âge, par sa célébrité, son zèle & son génie. Il avait depuis long-temps des amis & un grand nombre d'admirateurs; alors il eut un parti. La persécution rallia sous son étendard tous les hommes de quelque mérite, que peut-être sa supériorité aurait écartés de lui, comme elle en avait éloigné leurs prédécesseurs; & l'enthousiasme prit enfin la place de l'ancienne injustice.

C'est dans l'année 1760 que cette guerre littéraire fut la plus vive. *Le Franc de Pompignan*, littérateur estimable & poète médiocre, dont il reste une belle strophe, & une tragédie faible où le génie de *Virgile* & de *Métastase* n'ont pu le soutenir, fut appelé à l'académie française.

Le nom de philosophes.

Le franc !

gaïse. Revêtu d'une charge de magistrature, il crut que sa dignité, autant que ses ouvrages, le dispensait de toute reconnaissance; il se permit d'insulter, dans son discours de réception, les hommes dont le nom faisait le plus d'honneur à la société qui daignait le recevoir, & désigna clairement *Voltaire*, en l'accusant d'incrédulité & de mensonge. Bientôt après, *Palissot*, instrument vénal de la haine d'une femme, met les philosophes sur le théâtre. Les lois qui défendent de jouer les personnes, sont muettes. La magistrature trahit son devoir, & voit, avec une joie maligne, immoler sur la scène les hommes dont elle craint les lumières & le pouvoir sur l'opinion, sans songer qu'en ouvrant la carrière à la satire, elle s'expose à en partager les traits. *Crébillon* déshonore sa vieillesse, en approuvant la pièce. Le duc de *Choiseul*, alors ministre en crédit, protège cette indignité par faiblesse pour la même femme dont *Palissot* servait le

Palissot
Choiseul

ressentiment. Les journaux répètent les insultes du théâtre. Cependant *Voltaire* se réveille. Le Pauvre diable, le Russe à Paris, la Vanité, une foule de plaifanteries en prose se succèdent avec une étonnante rapidité.

Le Franc de Pompignan se plaint au roi, se plaint à l'académie, & voit avec une douleur impuissante, que le nom de *Voltaire* y écrase le sien. Chaque démarche multiplie les traits que toutes les bouches répètent, & les vers pour jamais attachés à son nom. Il propose à un protecteur auguste de manquer à ce qu'il s'est promis lui-même, en retournant à l'académie pour donner sa voix à un homme auquel le prince s'intéressait; il n'obtient qu'un refus poli de ce sacrifice, à le malheur, en se retirant, d'entendre répéter, par son protecteur même, ce vers si terrible :

Et l'ami Pompignan pense être quelque chose !
& va cacher dans sa province son orgueil humilié, & son ambition trompée :

exemple effrayant , mais salutaire , du pouvoir du génie & des dangers de l'hypocrisie littéraire.

Fréron , ex - jésuite comme *Desfontaines* , lui avait succédé dans le métier de flatter , par des satires périodiques , l'envie des ennemis de la vérité , de la raison & des talens. Il s'était distingué dans la guerre contre les philosophes.

Voltaire , qui depuis long-temps supportait ses injures , en fit justice & vengea ses amis. Il introduisit , dans la comédie de l'Ecoffaise , un journaliste méchant , calomniateur & vénal : le parterre y reconnut *Fréron* qui , livré au mépris public dans une pièce que des scènes attendrissantes & le caractère original & piquant du bon & brusque *Fréepart* devaient conserver au théâtre , fut condamné à traîner , le reste de sa vie , un nom ridicule & déshonoré. *Fréron* , en applaudissant à l'insulte faite aux philosophes , avait perdu le droit de se plaindre ; & ses protecteurs aimèrent mieux

l'abandonner que d'avouer une partialité trop révoltante.

D'autres ennemis , moins acharnés , avaient été ou corrigés ou punis ; & *Voltaire* , triomphant au milieu de ces victimes immolées à la raison & à sa gloire , envoya au théâtre , à soixante-six ans , le chef-d'œuvre de *Tancrède*. La pièce fut dédiée à la marquise de *Pompadour* , C'était le fruit de l'adresse avec laquelle *Voltaire* avait su , sans blesser le duc de *Choiseul* , venger les philosophes , dont les adversaires avaient obtenu de ce ministre une protection passagère. Cette dédicace apprenait à ses ennemis , que leurs calomnies ne compromettaient pas davantage sa sûreté que leurs critiques ne nuiraient à sa gloire ; & c'était mettre le comble à sa vengeance.

Cette même année , il apprend qu'une petite nièce de *Corneille* languissait dans un état indigne de son nom : *C'est le devoir d'un soldat de secourir la nièce de son général* , s'écria-t-il. Mademoiselle

Corneille
nièce

Corneille fut appelée à Ferney ; elle y reçut l'éducation qui convenait à l'état que sa naissance lui marquait dans la société. *Voltaire* porta même la délicatesse jusqu'à ne pas souffrir que l'établissement de mademoiselle *Corneille* parût un de ses bienfaits ; il voulut qu'elle le dût aux ouvrages de son oncle. Il en entreprit une édition avec des notes. Le créateur du théâtre français , commenté par celui qui avait porté ce théâtre à sa perfection ; un homme de génie , né dans un temps où le goût n'était pas encore formé , jugé par un rival qui joignait au génie le don presque aussi rare d'un goût sûr sans être sévère , délicat sans être timide , éclairé enfin par une longue & heureuse expérience de l'art : voilà ce qu'offrait cet ouvrage. *Voltaire* y parle des défauts de *Corneille* avec franchise , de ses beautés avec enthousiasme. Jamais on n'avait jugé *Corneille* avec tant de rigueur , jamais on ne l'avait loué avec un sentiment plus profond & plus vrai. Occupé d'instruire ,

& la jeunesse française, & ceux des étrangers qui cultivent notre littérature, il ne pardonne point aux vices du langage, à l'exagération, aux fautes contre la bienséance ou contre le goût; mais il apprend en même temps à reconnaître les progrès que l'art doit à *Corneille*, l'élévation extraordinaire de son esprit, la beauté presque inimitable de sa poésie dans les morceaux que son génie lui a inspirés, & ces mots profonds ou sublimes qui naissent subitement du fond des situations, ou qui peignent d'un trait de grands caractères.

La foule des littérateurs lui reprocha néanmoins d'avoir voulu avilir *Corneille* par une basse jalousie, tandis que partout, dans ce commentaire, il saisit, il semble chercher les occasions de répandre son admiration pour *Racine*, rival plus dangereux, qu'il n'a surpassé que dans quelques parties de l'art tragique, & dont au milieu de sa gloire il eût pu envier la perfection désespérante.

Cependant , tranquille dans la retraite , occupé de continuer la guerre heureuse qu'il faisoit aux préjugés , *Voltaire* voit arriver une famille infortunée , dont le chef a été traîné sur la roue par des juges fanatiques , instrumens des passions féroces d'un peuple superstitieux. Il apprend que *Calas* , vieillard infirme , a été accusé d'avoir pendu son fils , jeune & vigoureux , au milieu de sa famille , en présence d'une servante catholique ; qu'il avait été porté à ce crime par la crainte de voir embrasser la religion catholique à ce fils qui passait sa vie dans les salles d'armes & dans les billards , & dont personne , au milieu de l'effervescence générale , ne put jamais citer un seul mot , une seule démarche qui annonçassent un pareil dessein ; tandis qu'un autre fils de *Calas* , déjà converti , jouissait d'une pension que ce père très-peu riche consentait à lui faire. Jamais , dans un événement de ce genre , un tel concours de circonstances n'avait plus éloigné les

soupçons d'un crime , plus fortifié les raisons de croire à un suicide. La conduite du jeune homme , son caractère , le genre de ses lectures , tout confirmait cette idée. Cependant un capitoul , dont la tête ardente & faible était enivrée de superstition , & dont la haine pour les protestans n'hésitait pas à leur imputer des crimes , fait arrêter la famille entière. Bientôt la populace catholique s'échauffe ; le jeune homme est un martyr. Des confréries de pénitens qui , à la honte de la nation , subsistent encore à Toulouse , lui font un service solennel , où l'on place son image tenant d'une main la palme du martyre , & de l'autre la plume qui devait signer l'abjuration.

On répand bientôt que la religion protestante prescrit aux pères d'assassiner leurs enfans , quand ils veulent abjurer ; que pour plus de sûreté on élit , dans les assemblées du désert , le bourreau de la secte. Le tribunal inférieur , conduit par le furieux *David* , prononce que le mal-

heureux *Calas* est coupable. Le parlement confirme le jugement à cette pluralité très-faible, malheureusement regardée comme suffisante par notre absurde jurisprudence. Condamné à la roue & à la question, ce père infortuné meurt, en protestant qu'il n'est pas coupable; & les juges absolvent la famille, complice nécessaire du crime ou de l'innocence de son chef.

Cette famille, ruinée & flétrie par le préjugé, va chercher chez les hommes d'une même croyance une retraite, des secours, & sur-tout des consolations. Elle s'arrête auprès de Genève. *Voltaire*, attendri & indigné, se fait instruire de ces horribles détails; & bientôt sûr de l'innocence du malheureux *Calas*, il ose concevoir l'espérance d'obtenir justice. Le zèle des avocats est excité, & leur courage soutenu par ses lettres. Il intéresse à la cause de l'humanité l'ame naturellement sensible du duc de *Choiseul*. La réputation de *Tronchin* avait appelé

à Geneve la duchesse d'*Enville*, arrière-petite-fille de l'auteur des *Maximes*, supérieure à la superstition par son caractère comme par ses lumières, sachant faire le bien avec activité comme avec courage, embellissant par une modestie sans faste l'énergie de ses vertus ; sa haine pour le fanatisme & pour l'oppression assurait aux *Calas* une protectrice, dont les obstacles & les lenteurs ne ralentiraient pas le zèle. Le procès fut commencé. Aux mémoires des avocats, trop remplis de longueurs & de déclamations, *Voltaire* joignait des écrits plus courts, séduisans par le style, propres tantôt à exciter la pitié, tantôt à réveiller l'indignation publique, si prompte à se calmer dans une nation alors trop étrangère à ses propres intérêts. En plaidant la cause de *Calas*, il soutenait celle de la tolérance ; car c'était beaucoup alors de prononcer ce nom, rejeté aujourd'hui avec indignation par les hommes qui pensent comme paraissant reconnaître le droit de donner des chaî-

nes à la pensée & à la conscience. Des lettres remplies de ces louanges fines qu'il savait répandre avec tant de grace, animaient le zèle des défenseurs, des protecteurs & des juges. C'est en promettant l'immortalité qu'il demandait justice.

L'arrêt de Toulouse fut cassé. Le duc de Choiseul eut la sagesse & le courage de faire renvoyer à un tribunal de maîtres de requêtes, cette cause devenue celle de tous les parlemens, dont les préjugés & l'esprit de corps ne permettaient point d'espérer un jugement équitable. Enfin Calas fut déclaré innocent. Sa mémoire fut réhabilitée ; & un ministre généreux fit réparer, par le trésor public, le tort que l'injustice des juges avait fait à la fortune de cette famille, aussi respectable que malheureuse : mais il n'alla point jusqu'à forcer le parlement de Languedoc à reconnaître l'arrêt qui détruisait une de ses injustices. Ce tribunal préféra la triste vanité de persévérer dans son erreur, à l'honneur de s'en repentir & de la réparer.

180 VIE DE VOLTAIRE.

Cependant les applaudissemens de la France & de l'Europe parvinrent jusqu'à Toulouse; & le malheureux *David*, succombant sous le poids du remords & de la honte, perdit bientôt la raison & la vie. Cette affaire, si grande en elle-même, si importante par ses suites, puisqu'elle ramena sur les crimes de l'intolérance & la nécessité de les prévenir, les regards & les vœux de la France & de l'Europe, cette affaire occupa l'ame de *Voltaire* pendant plus de trois années. *Durant tout ce temps*, disait-il, *il ne m'est pas échappé un sourire, que je ne me le sois reproché comme un crime*. Son nom, cher depuis long-temps aux amis éclairés de l'humanité, comme celui de son plus zélé, de son plus infatigable défenseur, ce nom fut alors béni par cette foule de citoyens qui, voués à la persécution depuis quatre-vingts ans, voyaient enfin s'élever une voix pour leur défense. Quand il revint à Paris, en 1778, un jour que le public l'entourait sur le Pont-royal, on demanda

à une femme du peuple, qui était cet homme qui traînait la foule après lui : *Ne savez-vous pas, dit-elle, que c'est le sauveur des Calas !* Il fut cette réponse, & au milieu de toutes les marques d'admiration qui lui furent prodiguées, ce fut ce qui le toucha le plus.

Peu de temps après la malheureuse mort de *Calas*, une jeune fille de la même province, qui, suivant un usage barbare, avait été enlevée à ses parens & renfermée dans un couvent, dans l'intention d'aider, par des moyens humains, la grâce de la foi ; lassée des mauvais traitemens qu'elle y essuyait, s'échappa, & fut retrouvée dans un puits. Le prêtre qui avait sollicité la lettre de cachet, les religieuses qui avaient usé avec barbarie du pouvoir qu'elle leur donnait sur cette infortunée, pouvaient sans doute mériter une punition ; mais c'est sur la famille de la victime que le fanatisme veut la faire tomber. Le reproché calomnieux, qui avait conduit *Calas* au supplice, se

Enlevée à

renouvelle avec une nouvelle fureur. *Sirven* a heureusement le temps de se sauver ; & condamné à la mort , par coutumace , il va chercher un refuge auprès du protecteur des *Calas* : mais sa femme qu'il traîne après lui , succombe à sa douleur , à la fatigue d'un voyage entrepris à pied , au milieu des neiges.

La forme obligeait *Sirven* à se présenter devant ce même parlement de Toulouse , qui avait versé le sang de *Calas*. *Voltaire* fit des tentatives pour obtenir d'autres juges. Le duc de Choiseul menageait alors les parlemens qui , après la chute de son crédit sur la marquise de *Pompadour* , & ensuite après sa mort , lui étaient devenus utiles , tantôt pour le délivrer d'un ennemi , tantôt pour lui donner les moyens de se rendre nécessaire par l'art avec lequel il savait calmer leurs mouvemens , que souvent lui-même avait excités.

Il fallut donc que *Sirven* se déterminât à comparaître à Toulouse ; mais *Voltaire*

Sirven.

avait su pourvoir à sa sûreté, & préparer son succès. Il avait des disciples dans le parlement. Des avocats habiles voulurent partager la gloire que ceux de Paris avaient acquise en défendant *Calas*. Le parti de la tolérance était devenu puissant dans cette ville même : en peu d'années, les ouvrages de *Voltaire* avaient changé les esprits ; on n'avait plaint *Calas* qu'avec une horreur muette ; *Sirven* eut des protecteurs déclarés, grâces à l'éloquence de *Voltaire*, à ce talent de répandre à propos des vérités & des louanges. Ce parti l'emporta sur celui des pénitens, & *Sirven* fut sauvé.

Les Jésuites s'étaient emparés du bien d'une famille de gentilshommes que leur pauvreté empêchait d'y rentrer. *Voltaire* leur en donna les moyens ; & les oppresseurs de tous les genres, qui depuis longtemps craignaient ses écrits, apprirent à redouter son activité, sa générosité & son courage.

Ce dernier événement précéda, de très-

peu, la destruction des Jésuites. *Voltaire*, élevé par eux, avait conservé des relations avec ses anciens maîtres; tant qu'ils vécurent, ils empêchèrent leurs confrères de se déchaîner ouvertement contre lui; & *Voltaire* ménagea les Jésuites, & par considération pour ces liaisons de sa jeunesse, & pour avoir quelques alliés dans le parti qui dominait alors parmi les dévots. Mais, après leur mort, fatigué des clameurs du *Journal de Trévoux* qui, par d'éternelles accusations d'impiété, semblait appeler la persécution sur sa tête, il ne garda plus les mêmes ménagemens; & son zèle pour la défense des opprimés, ne s'étendit point jusque sur les Jésuites.

Il se réjouit de la destruction d'un ordre ami des lettres, mais ennemi de la raison, qui eût voulu étouffer tous les talens, ou les attirer dans son sein pour les corrompre, en les employant à servir ses projets, & tenir le genre humain dans l'enfance, pour le gouverner. Mais il plai-

gnit les individus traités avec barbarie par la haine des jansénistes, & retira chez lui un Jésuite, pour montrer aux dévots que la véritable humanité ne connaît que le malheur, & oublie les opinions. Le père *Adam*, à qui son séjour à Ferney donna une sorte de célébrité, n'était pas absolument inutile à son hôte; il jouait avec lui aux échecs, & y jouait avec assez d'adresse pour cacher quelquefois sa supériorité. Il lui épargnait des recherches d'érudition; il lui servait même d'aumônier, parce que *Voltaire* voulait pouvoir opposer aux accusations d'impiété, sa fidélité à remplir les devoirs extérieurs de la religion romaine.

Il se préparait alors une grande révolution dans les esprits. Depuis la renaissance de la philosophie, la religion exclusivement établie dans toute l'Europe, n'avait été attaquée qu'en Angleterre. *Leibnitz*, *Fontenelle* & les autres philosophes moins célèbres, accusés de penser librement, l'avaient respectée dans leurs écrits. *Bayle*

lui-même, par une précaution nécessaire à la sûreté, avait l'air, en se permettant toutes les objections, de vouloir prouver uniquement que la révélation seule peut les résoudre, & d'avoir formé le projet d'élever la foi en rabaisant la raison. Chez les Anglais, ces attaques eurent peu de succès & de suite. La partie la plus puissante de la nation crut qu'il lui était utile de laisser le peuple dans les ténèbres, apparemment pour que l'habitude d'adorer les mystères de la *Bible*, fortifiât sa foi pour ceux de la constitution ; & ils firent, comme une espèce de bienséance sociale, du respect pour la religion établie. D'ailleurs, dans un pays où la chambre des communes conduit seule à la fortune, & où les membres de cette chambre sont élus tumultuairement par le peuple, le respect apparent pour ses opinions doit être érigé en vertu par tous les ambitieux.

Il avait paru en France quelques ouvrages hardis ; mais les attaques qu'il

portaient n'étaient qu'indirectes. Le livre même de *l'Esprit* n'était dirigé que contre les principes religieux en général ; il attaquait toutes les religions par leur base , & laissait aux lecteurs le soin de tirer les conséquences & de faire les applications.

Emile parut : la profession de foi du vicaire savoyard ne contenait rien sur l'utilité de la croyance d'un Dieu pour la morale , & sur l'inutilité de la révélation , qui ne se trouvât dans le poëme de la Loi naturelle ; mais on y avertissait ceux qu'on attaquait , que c'était d'eux que l'on parlait. C'était sous leur nom , & non sous celui des prêtres de l'Inde ou du Thibet , qu'on les amenait sur la scène. Cette hardiesse étonna *Voltaire* , & excita son émulation. Le succès d'*Emile* l'encouragea , & la persécution ne l'effraya point. *Rousseau* n'avait été décrété à Paris , que pour avoir mis son nom à l'ouvrage ; il n'avait été persécuté à Genève , que pour avoir soutenu , dans une autre partie d'*Emile* , que le peuple ne pouvait

Rousseau - Emile.

renoncer au droit de réformer une constitution vicieuse. Cette doctrine autorisait les citoyens de cette république à détruire l'aristocratie que ses magistrats avaient établie, & qui concentrait une autorité héréditaire dans quelques familles riches.

Voltaire pouvait se croire sûr d'éviter la persécution, en cachant son nom, & en ayant soin de ménager les gouvernements, de diriger tous les coups contre la religion, d'intéresser même la puissance civile à en affaiblir l'empire. Une foule d'ouvrages, où il emploie tour-à-tour l'éloquence, la discussion & sur-tout la plaisanterie, se répandirent dans l'Europe, sous toutes les formes que la nécessité de voiler la vérité, ou de la rendre piquante, a pu faire inventer. Son zèle contre une religion qu'il regardait comme la cause du fanatisme qui avait désolé l'Europe depuis sa naissance, de la superstition qui l'avait abrutie, & comme la source des maux que ces ennemis de

Christian Religion

l'humanité continuaient de faire encore ,
semblait doubler son activité & ses forces.
Je sais las , disait-il un jour , *de leur en-*
tendre répéter que douze hommes ont suffi
pour établir le christianisme , & j'ai envie
de leur prouver qu'il n'en faut qu'un pour
le détruire.

La critique des ouvrages que les chrétiens regardent comme inspirés , l'histoire des dogmes qui , depuis l'origine de cette religion , se sont successivement introduits , les querelles ridicules ou sanglantes qu'ils ont excitées , les miracles , les prophéties , les contes répandus dans les historiens ecclésiastiques & les légendaires , les guerres religieuses , les massacres ordonnés au nom de DIEU , les bûchers , les échafauds couvrant l'Europe à la voix des prêtres , le fanatisme dépeuplant l'Amérique , le sang des rois coulant sous le fer des assassins : tous ces objets reparaissaient sans cesse dans tous ses ouvrages sous mille couleurs différentes. Il excitait l'indignation , il faisait couler les larmes

mes, il prodiguait le ridicule. On frémissait d'une action atroce, on riait d'une absurdité. Il ne craignait point de remettre souvent sous les yeux les mêmes tableaux, les mêmes raisonnemens. *On dit que je me répète*, écrivait-il : *eh bien, je me répéterai jusqu'à ce qu'on se corrige.*

D'ailleurs, ces ouvrages sévèrement défendus en France, en Italie, à Vienne, en Portugal, en Espagne, ne se répandaient qu'avec lenteur. Tous ne pouvaient parvenir à tous les lecteurs; mais il n'y avait, dans les provinces aucun coin reculé, dans les pays étrangers aucune nation écrasée sous le joug de l'intolérance, où il n'en parvint quelques-uns.

Les libres penseurs, qui n'existaient auparavant que dans quelques villes où les sciences étaient cultivées, & parmi les littérateurs, les savans, les grands, les gens en place, se multiplièrent à sa voix dans toutes les classes de la société, comme dans tous les pays. Bientôt con-

naissant leur nombre & leurs forces , ils osèrent se montrer , & l'Europe fut étonnée de se trouver incrédule.

Cependant ce même zèle faisait à *Voltaire* des ennemis de tous ceux qui avaient obtenu ou qui attendaient de cette religion leur existence ou leur fortune. Mais ce parti n'avait plus de *Bossuet* , d'*Arnaud* , de *Nicole* ; ceux qui les remplaçaient par le talent , dans la philosophie ou dans les lettres , avaient passé dans le parti contraire ; & les membres du clergé qui leur étaient le moins inférieurs , cédant à l'intérêt de ne point se perdre dans l'opinion des hommes éclairés , se tenaient à l'écart , ou se bornaient à soutenir l'utilité politique d'une croyance qu'ils auraient été honteux de paraître partager avec le peuple , & substituaient à la superstition crédule de leurs prédécesseurs , une sorte de machiavélisme religieux.

Les libelles , les réfutations paraissaient en foule ; mais *Voltaire* seul , en y répondant , a pu conserver le nom de ces

ouvrages, lus uniquement par ceux à qui ils étaient inutiles, & qui ne voulaient ou ne pouvaient entendre ni les objections ni les réponses.

Aux cris des fanatiques, *Voltaire* opposait les bontés des souverains. L'impératrice de Russie, le roi de Prusse, ceux de Pologne, de Danemarck & de Suède s'intéressaient à ses travaux, lisaient ses ouvrages, cherchaient à mériter ses éloges, le secondaient quelquefois dans sa bienfaisance. Dans tous les pays, les grands, les ministres qui prétendaient à la gloire, qui voulaient occuper l'Europe de leur nom, briguaient le suffrage du philosophe de Ferney, lui confiaient leurs espérances ou leurs craintes pour le progrès de la raison, leurs projets pour l'accroissement des lumières & la destruction du fanatisme. Il avait formé dans l'Europe entière une ligue dont il était l'ame, & dont le cri de ralliement était *raison & tolérance*. S'exerçait-il chez une nation quelque grande injustice, apprenait-on quel-
que

que acte de fanatisme, quelque insulte faite à l'humanité, un écrit de *Voltaire* dénonçait les coupables à l'Europe. Et qui fait combien de fois la crainte de cette vengeance sûre & terrible, a pu arrêter le bras des oppresseurs!

C'était sur-tout en France qu'il exerçait ce ministère de la raison. Depuis l'affaire des *Calas*, toutes les victimes injustement immolées ou pottrsuivies par le fer des lois, trouvaient en lui un appui ou un vengeur.

Le supplice du comte de *Lalli* excita son indignation. Des jurifconsultes jugeant à Paris la conduite d'un général dans l'Inde; un arrêt de mort prononcé sans qu'il eût été possible de citer un seul crime déterminé, & de plus annonçant un simple soupçon sur l'accusation la plus grave; un jugement rendu sur le témoignage d'ennemis déclarés, sur les mémoires d'un Jésuite qui en avait composé deux contradictoires entre eux, incertain s'il accuserait le général ou ses en-

nemis, ne sachant qui il haïssait le plus, ou qui il lui serait plus utile de perdre : un tel arrêt devait exciter l'indignation de tout ami de la justice, quand même les opprobres entassés sur la tête du malheureux général, & l'horrible barbarie de le traîner au supplice avec un bâillon, n'auraient pas fait frémir, jusque dans leurs dernières fibres, tous les cœurs que l'habitude de disposer de la vie des hommes, n'avait pas endurcis.

Cependant *Voltaire* parla long-temps seul. Le grand nombre d'employés de la compagnie des Indes, intéressés à rejeter sur un homme qui n'existait plus, les suites funestes de leur conduite ; le tribunal puissant qui l'avait condamné ; tout ce que ce corps traîne à sa suite d'hommes dont la voix lui est vendue ; les autres corps qui, réunis avec lui par le même nom, des fonctions communes, des intérêts semblables, regardent sa cause comme la leur ; enfin le ministère honteux d'avoir eu la faiblesse ou la po-

litique cruelle de sacrifier le comte de *Lalli*, à l'espérance de cacher dans son tombeau les fautes qui avaient causé la perte de l'Inde : tout semblait s'opposer à une justice tardive. Mais *Voltaire*, en revenant souvent sur ce même objet, triompha de la prévention & des intérêts attentifs à l'étendre & à la conserver. Les bons esprits n'eurent besoin que d'être avertis ; il entraîna les autres ; & lorsque le fils du comte de *Lalli*, si célèbre depuis par son éloquence & par son courage, eut atteint l'âge où il pouvait demander justice, les esprits étaient préparés pour y applaudir & pour la solliciter. *Voltaire* était mourant, lorsqu'après douze ans, cet arrêt injuste fut cassé ; il en apprit la nouvelle, ses forces se ranimèrent, & il écrivit : *Je meurs content, je vois que le roi aime la justice* ; derniers mots qu'ait tracés cette main qui avait si long-temps soutenu la cause de l'humanité & de la justice.

Dans la même année 1766, un autre

nemis, ne sachant qui il haïssait le plus, ou qui il lui serait plus utile de perdre : un tel arrêt devait exciter l'indignation de tout ami de la justice, quand même les opprobres entassés sur la tête du malheureux général, & l'horrible barbarie de le traîner au supplice avec un bâillon, n'auraient pas fait frémir, jusque dans leurs dernières fibres, tous les cœurs que l'habitude de disposer de la vie des hommes, n'avait pas endurcis.

Cependant *Voltaire* parla long-temps seul. Le grand nombre d'employés de la compagnie des Indes, intéressés à rejeter sur un homme qui n'existait plus, les suites funestes de leur conduite ; le tribunal puissant qui l'avait condamné ; tout ce que ce corps traîne à sa suite d'hommes dont la voix lui est vendue ; les autres corps qui, réunis avec lui par le même nom, des fonctions communes, des intérêts semblables, regardent sa cause comme la leur ; enfin le ministère honteux d'avoir eu la faiblesse ou la po-

litique cruelle de sacrifier le comte de *Lalli*, à l'espérance de cacher dans son tombeau les fautes qui avaient causé la perte de l'Inde : tout semblait s'opposer à une justice tardive. Mais *Voltaire*, en revenant souvent sur ce même objet, triompha de la prévention & des intérêts attentifs à l'étendre & à la conserver. Les bons esprits n'eurent besoin que d'être avertis ; il entraîna les autres ; & lorsque le fils du comte de *Lalli*, si célèbre depuis par son éloquence & par son courage, eut atteint l'âge où il pouvait demander justice, les esprits étaient préparés pour y applaudir & pour la solliciter. *Voltaire* était mourant, lorsqu'après douze ans, cet arrêt injuste fut cassé ; il en apprit la nouvelle, ses forces se ranimèrent, & il écrivit : *Je meurs content, je vois que le roi aime la justice* ; derniers mots qu'ait tracés cette main qui avait si long-temps soutenu la cause de l'humanité & de la justice.

Dans la même année 1766, un autre

arrêt étonna l'Europe , qui , en lisant les ouvrages de nos philosophes , croyait que les lumières étaient répandues en France, du moins dans les classes de la société où c'est un devoir de s'instruire , & qu'après plus de quinze années , les confrères de *Montesquieu* avaient eu le temps de se pénétrer de ses principes.

Un crucifix de bois , placé sur le pont d'Abbeville , fut insulté pendant la nuit. Le scandale du peuple fut exalté & prolongé par la cérémonie ridicule d'une *amende honorable*. L'évêque d'Amiens , gouverné dans sa vieillesse par des fanatiques , & n'étant plus en état de prévoir les suites de cette farce religieuse , y donna de l'éclat par sa présence. Cependant la haine d'un bourgeois d'Abbeville dirigea les soupçons du peuple sur le chevalier de *la Barre* , jeune militaire , d'une famille de robe , alliée à la haute magistrature , & qui vivait alors chez une de ses parentes , abbesse de Villancourt , aux portes d'Abbeville. On instruisit le pro-

De la Barre,

cès. Les juges d'Abbeville condamnèrent à des supplices , dont l'horreur effraierait l'imagination d'un cannibale , le chevalier de *la Barre* & d'*Etallonde* son ami , qui avait eu la prudence de s'enfuir. Le chevalier de *la Barre* s'était exposé au jugement ; il avait plus à perdre en quittant la France , & comptait sur la protection de ses parens , qui occupaient les premières places dans le parlement & dans le conseil. Son espérance fut trompée ; la famille craignit d'attirer les regards du public sur ce procès , au lieu de chercher un appui dans l'opinion ; & à l'âge d'environ dix-sept ans , il fut condamné , par la pluralité de deux voix , à avoir la tête tranchée , après avoir eu la langue coupée , & subi les tourmens de la question.

Cette horrible sentence fut exécutée ; & cependant les accusations étaient aussi ridicules que le supplice était atroce. Il n'était que *véritablement* soupçonné d'avoir eu part à l'aventure du crucifix. Mais

on le déclarait convaincu d'avoir chanté, dans des parties de débauche, quelques-unes de ces chansons moitié obscènes, moitié religieuses, qui, malgré leur grossièreté, amusent l'imagination dans les premières années de la jeunesse, par leur contraste avec le respect ou le scrupule que l'éducation inspire à l'égard des mêmes objets; d'avoir récité une ode dont l'auteur connu publiquement, jouissait alors d'une pension sur la cassette du roi; d'avoir fait des génuflexions en passant devant quelques-uns de ces ouvrages libertins, qui étaient à la mode dans un temps où les hommes égarés par l'austérité de la morale religieuse, ne savaient pas distinguer la volupté de la débauche; on lui reprochait enfin d'avoir tenu des discours dignes de ces chansons & de ces livres.

Toutes ces accusations étaient appuyées sur le témoignage de gens du peuple qui avaient servi ces jeunes gens dans leurs parties de plaisir, ou de tourrières de couvent faciles à scandaliser.

Cet arrêt révolta tous les esprits. Aucune loi ne prononçait la peine de mort ni pour le bris d'images ni pour les blasphèmes de ce genre ; ainsi les juges avaient été même au-delà des peines portées par des lois que tous les hommes éclairés ne voyaient qu'avec horreur souiller encore notre code criminel. Il n'y avait point de père de famille qui ne dût trembler , puisqu'il y a peu de jeunes gens auxquels il n'échappe de semblables indiscretions ; & les juges condamnaient à une mort cruelle , pour des discours que la plupart d'entre eux s'étaient permis dans leur jeunesse , que peut-être ils se permettaient encore , & dont leurs enfans étaient aussi coupables que celui qu'ils condamnaient.

Voltaire fut indigné & en même temps effrayé. On avait adroitement placé le Dictionnaire philosophique, au nombre des livres devant lesquels on disait que le chevalier de *la Barre* s'était prosterné. On voulait faire entendre que la lecture des ouvrages de *Voltaire* avait été la cause

de ces étourderies transformées en impiétés. Cependant le danger ne l'empêcha point de prendre la défense de ces victimes du fanatisme. D'*Etallonde*, réfugié à Vésel, obtint, à sa recommandation, une place dans un régiment prussien. Plusieurs ouvrages imprimés instruisirent l'Europe des détails de l'affaire d'Abbeville; & les juges furent effrayés, sur leur tribunal même, du jugement terrible qui les arrachait à leur obscurité, pour les dévouer à une honteuse immortalité.

Le rapporteur de *Lalli*, accusé d'avoir contribué à la mort du chevalier de *la Barre*, forcé de reconnaître ce pouvoir, indépendant des places, que la nature a donné au génie pour la consolation & la défense de l'humanité, écrivit une lettre où, partagé entre la honte & l'orgueil, il s'excusait en laissant échapper des menaces; *Voltaire* lui répondit par ce trait de l'Histoire chinoise: *Je vous défends*, disait un empereur au chef du

tribunal de l'histoire , de parler davantage de moi. Le mandarin se mit à écrire. *Que faites - vous donc ?* dit l'empereur. *J'écris l'ordre que votre Majesté vient de me donner.*

Pendant douze années que *Voltaire* survécut à cette injustice , il ne perdit point de vue l'espérance d'en obtenir la réparation , mais il ne put avoir la consolation de réussir. La crainte de blesser le parlement de Paris , l'emporta toujours sur l'amour de la justice ; & dans les momens où les chefs du ministère avaient un intérêt contraire , celle de déplaire au clergé les arrêta. Les gouvernemens ne savent pas assez quelle considération leur donnent , & parmi le peuple qui leur est soumis , & auprès des nations étrangères , ces actes éclatans d'une justice particulière , & combien l'appui de l'opinion est plus sûr que les ménagemens pour des corps rarement capables de reconnaissance , & auxquels il serait plus politique d'ôter , par ces

grands exemples , une partie de leur autorité sur les esprits , que de l'augmenter en prouvant par ces ménagemens mêmes combien ils on fu inspirer de crainte.

Voltaire songeait cependant à conjurer l'orage , à se préparer les moyens d'y dérober sa tête : il diminua sa maison , s'affura des fonds disponibles , avec lesquels il pouvait s'établir dans une nouvelle retraite. Tel avait toujours été son but secret dans ses arrangemens de fortune. Pour lui faire éprouver le besoin & lui ravir son indépendance , il aurait fallu une conjuration entre les puissances de l'Europe. Il avait parmi ses créanciers , des princes & des grands qui ne payaient pas avec exactitude ; mais il avait calculé les degrés de la corruption humaine , & il savait que ces mêmes hommes , peu délicats en affaires , sauraient trouver de quoi le payer dans le moment d'une persécution où leur négligence les rendrait l'objet de l'horreur & du mépris de l'Europe indignée.

Money lender.

Cette persécution parut un moment prête à se déclarer. Ferney est situé dans le diocèse de Genève, dont l'évêque titulaire siège dans la petite ville d'Annecy. *François de Salles*, qu'on a mis au rang des saints, ayant eu cet évêché, l'on avait imaginé que, pour ne pas scandaliser les hérétiques dans leur métropole, il ne fallait plus confier cette place qu'à un homme à qui l'on ne pût reprocher l'orgueil, le luxe, la mollesse, dont les protestans accusent les prélats catholiques. Mais depuis long-temps il était difficile de trouver des saints qui, avec de l'esprit ou de la naissance, daignassent se contenter d'un petit siège. Celui qui occupait le siège d'Annecy en 1767, était un homme du peuple, élevé dans un séminaire de Paris, où il ne s'était distingué que par des mœurs austères, une dévotion minutieuse & un fanatisme imbécille. Il écrivit au comte de *Saint-Florentin*, pour l'engager à faire sortir de son diocèse, & par conséquent du

royaume, *Voltaire* qui faisait alors élever une église à ses frais, & répandait l'abondance dans un pays que la persécution contre les protestans avait dépeuplé. Mais l'évêque prétendait que le seigneur de Ferney avait fait dans l'église, après la messe, une exhortation morale contre le vol, & que les ouvriers employés par lui à construire cette église, n'avaient pas déplacé une vieille croix avec assez de respect; motifs bien graves pour chasser de sa patrie un vieillard qui en était la gloire, & l'arracher d'un asile où l'Europe s'empressait de lui apporter le tribut de son admiration. Le ministre n'eût-il fait que peser les noms & l'existence politique, ne pouvait être tenté de plaire à l'évêque; mais il avertit *Voltaire* de se mettre à l'abri de ces délations que l'union de l'évêque d'Annecy avec des prélats français, plus accrédités, pouvait rendre dangereuses.

C'est alors qu'il imagina de faire une communion solennelle, qui fut suivie d'une

The Church at Ferney.

*Sacrament
21512.*

d'une protestation publique de son respect pour l'Eglise, & de son mépris pour les calomnieurs : démarche inutile, qui annonçait plus de faiblesse que de politique, & que le plaisir de forcer son curé à l'administrer, par la crainte des juges séculiers, & de dire juridiquement des injures à l'évêque d'Annecy, ne peut excuser aux yeux de l'homme libre & ferme, qui pèse de sang-froid les droits de la vérité, & ce qu'exige la prudence lorsque des lois contraires à la justice naturelle rendent la vérité dangereuse & la prudence nécessaire.

Les prêtres perdirent le petit avantage qu'ils auraient pu tirer de cette scène singulière, en falsifiant la déclaration que *Voltaire* avait donnée.

Il n'avait plus alors sa retraite auprès de Genève. Il s'était lié à son arrivée avec les familles qui, par leur éducation, leurs opinions, leurs goûts & leur fortune, étaient plus rapprochées de lui ; & ces familles avaient alors le projet

d'établir une espèce d'aristocratie. Dans une ville sans territoire, où la force des citoyens peut se réunir avec autant de facilité & de promptitude que celle du gouvernement, un tel projet eût été absurde, si les citoyens riches n'avaient eu l'espérance d'employer en leur faveur une influence étrangère.

Les cabinets de Versailles & de Turin furent aisément séduits. Le sénat de Berne intéressé à éloigner des yeux de ses sujets le spectacle de l'égalité républicaine, à pour politique constante de protéger autour de lui toutes les entreprises aristocratiques ; & par-tout, dans la Suisse, les magistrats oppresseurs sont sûrs de trouver en lui un protecteur ardent & fidelle : ainsi le misérable orgueil d'obtenir dans une petite ville une autorité odieuse, & d'être haï sans être respecté, priva les citoyens de Genève de leur liberté, & la république de son indépendance. Les chefs du parti populaire employèrent l'arme du fanatisme, parce

Sar
76

qu'ils avaient assez lu pour favoir quelle influence la religion avait eue autrefois dans les dissensions politiques , & qu'ils ne connaissaient pas assez leur siècle pour sentir jusqu'à quel point la raison aidée du ridicule , avait émouffé cette arme jadis si dangereuse,

On parla donc de remettre en vigueur les lois qui défendaient aux catholiques d'avoir du bien dans le territoire Genevois ; on reprocha aux magistrats leurs liaisons avec *Voltaire* , qui avait osé s'élever contre l'assassinat barbare de *Servet* , commandé au nom de DIEU par *Calvin* aux lâches & superstitieux sénateurs de Genève. *Voltaire* fut obligé de renoncer à sa maison des Délices.

Bientôt après , *Rousseau* établit dans *Emile* , des principes qui révélaient aux citoyens de Genève toute l'étendue de leurs droits , & qui les appuyaient sur des vérités simples que tous les hommes pouvaient sentir , que tous devaient adopter. Les aristocrates voulurent l'en pu-

Rousseau

nir. Mais ils avaient besoin d'un prétexte ; ils prirent celui de la religion , & se réunirent aux prêtres qui , dans tous les pays , indifférens à la forme de la constitution & à la liberté des hommes , promettent les secours du ciel au parti qui favorise le plus leur intolérance , & deviennent , suivant leurs intérêts , tantôt les appuis de la tyrannie d'un prince persécuteur ou d'un sénat superstitieux , tantôt les défenseurs de la liberté d'un peuple fanatique.

Exposé alternativement aux attaques des deux partis , *Voltaire* garda la neutralité ; mais il resta fidelle à sa haine pour les oppresseurs. Il favorisait la cause du peuple contre les magistrats , & celle des natifs contre les citoyens ; car ces natifs , condamnés à ne jamais partager le droit de cité , se trouvaient plus malheureux depuis que les citoyens plus instruits des principes du droit politique , mais moins éclairés sur le droit naturel , se regardaient comme des souverains

dont les natifs n'étaient que des sujets qu'ils se croyaient en droit de soumettre à cette même autorité arbitraire, à laquelle ils trouvaient leurs magistrats si coupables de prétendre.

Voltaire fit donc un poëme où il répandit le ridicule sur tous les partis, & auquel on ne peut reprocher que des vers contre *Rousseau*, dictés par une colère dont la justice des motifs qui l'inspiraient ne peut excuser ni l'excès ni les expressions. Mais lorsque, dans un tumulte, les citoyens eurent tué quelques natifs, il s'empressa de recueillir à Fernelly les familles que ces troubles forcèrent d'abandonner Genève; & dans le moment où la banqueroute de l'abbé Terrai, qui n'avait pas même l'excuse de la nécessité, & qui ne servit qu'à faciliter des dépenses honteuses, venait de lui enlever une partie de sa fortune, on le vit donner des secours à ceux qui n'avaient pas de ressources, bâtir pour les autres des maisons qu'il leur vendit à

Rousseau

Watches.
 bas prix & en rentes viagères, en même temps qu'il sollicitait pour eux la bienfaisance du gouvernement, qu'il employait son crédit auprès des souverains, des ministres, des grands de toutes les nations, pour procurer du débit à cette manufacture naissante d'horlogerie, qui fut bientôt connue de toute l'Europe.

Cependant le gouvernement s'occupait d'ouvrir aux Genevois un asile à Versoy, sur les bords du lac. Là devait s'établir une ville où l'industrie & le commerce seraient libres, où un temple protestant s'élèverait vis-à-vis d'une église catholique. *Voltaire* avait fait adopter ce plan : mais le ministre n'eut pas le crédit d'obtenir une loi de liberté religieuse ; une tolérance secrète, bornée au temps de son ministère, était tout ce qu'il pouvait offrir ; & Versoy ne put exister.

L'année 1771 fut une des époques les plus difficiles de la vie de *Voltaire*. Le chancelier *Maupeou* & le duc d'*Aiguillon*, tous deux objets de la haine des

parlemens, se trouvaient forcés de les attaquer pour n'en être pas la victime. L'un ne pouvait s'élever au ministère, l'autre s'y conserver, sans la disgrâce du duc de *Choiseul*. Réunis à madame du *Barri*, que ce ministre avait eu l'imprudence de s'aliéner sans retour, ils persuadèrent au roi que son autorité méconnue ne pouvait se relever; que l'Etat, sans cesse agité depuis la paix, par les querelles parlementaires, ne pouvait reprendre sa tranquillité, si, par un acte de vigueur, on ne marquait aux prétentions des corps de magistrature, une limite qu'ils n'osassent plus franchir; si l'on ne fixait un terme au-delà duquel ils n'osassent plus opposer de résistance à la volonté royale.

Le duc de *Choiseul* ne pouvait s'unir à ce projet, sans perdre cette opinion publique long-temps déclarée contre lui, alors son unique appui; & cet avilissement forcé ne lui eût pas fait regagner la confiance du monarque qui s'éloignait

de lui. Il était donc vraisemblable que ses liaisons avec les parlemens acheveraient de la lui faire perdre, & qu'il serait aisé de persuader, ou que son existence dans le ministère était le plus grand obstacle au succès des nouvelles mesures du gouvernement, ou qu'il cherchait à faire naître la guerre pour se conserver dans sa place malgré la volonté du roi.

L'attaque contre les parlemens fut dirigée avec la même adresse. Tout ce qui pouvait intéresser la nation, fut écarté. Le roi ne paraissait revendiquer que la plénitude du pouvoir législatif, pouvoir que la doctrine de la nécessité d'un enregistrement libre transférait, non à la nation, mais aux parlemens; & il était aisé de voir que ce pouvoir réuni à la puissance judiciaire la plus étendue, partagé entre douze tribunaux perpétuels, tendait à établir en France une aristocratie tyrannique plus dangereuse que la monarchie pour la sûreté, la liberté, la propriété des citoyens. On pouvait donc

Parl. & Louis.

compter sur le suffrage des hommes éclairés, sur celui des gens de lettres que le parlement de Paris avait également blessés par la persécution & par le mépris, par son attachement aux préjugés, & par son obstination à rejeter toute lumière nouvelle.

Mais il est plus aisé de former avec adresse une intrigue politique, que d'exécuter avec sagesse un plan de réforme. Plus les principes que l'autorité voulait établir effrayaient la liberté, plus elle devait montrer d'indulgence & de douceur envers les particuliers : & l'on porta les rigueurs de détail jusqu'à un raffinement puérile. Un monarque paraît dur si, dans les punitions qu'il inflige, il ne respecte pas, jusqu'au scrupule, tout ce qui intéresse la santé, l'aisance, & même la sensibilité naturelle de ceux qu'il punit ; & dans cette occasion tous les égards étaient négligés. On refusait à un fils la permission d'embrasser son père mourant ; on retenait un homme dans un lieu in-

salubre , où il ne pouvait appeler sa famille sans l'exposer à partager ses dangers ; un malade obtenait avec peine la liberté de chercher dans la capitale des secours qu'elle seule peut offrir. Un gouvernement absolu , s'il montre de la crainte , annonce ou la défiance de ses forces , ou l'incertitude du monarque , ou l'instabilité des ministres , & par là il encourage à la résistance. Et l'on montrait cette crainte , en faisant dépendre le retour des exilés d'un consentement inutile dans l'opinion de ceux même qui l'exigeaient.

Une opération salutaire ne change point de nature , si elle est exécutée avec dureté ; mais alors l'homme honnête & éclairé qui l'approuve , s'il se croit obligé de la défendre , ne la défend qu'à regret ; son ame révoltée n'a plus ni zèle ni chaleur pour un parti que ses chefs déshonorent. Ceux qui manquent de lumières passent , de la haine pour le ministre , à l'averfion des mesures qu'il soutient par

l'oppression ; & la voix publique condamne ce que , laissée à elle-même , elle eût peut-être approuvé.

Le grand nombre des magistrats que cette révolution privait de leur état , le mérite & les vertus de quelques-uns , la foule des ministres subalternes de la justice liés à leur sort par honneur & par intérêt , ce penchant naturel qui porte les hommes à s'unir à la cause des persécutés , la haine non moins naturelle pour le pouvoir : tout devait à la fois rendre odieuses les opérations du ministère , & lui susciter des obstacles , lorsque forcé de remplacer les tribunaux qu'il voulait détruire , la force devenait inutile , & la confiance nécessaire.

Cependant la barbarie des lois criminelles , les vices révoltans des lois civiles , offraient aux auteurs de la révolution un moyen sûr de regagner l'opinion , & de donner à ceux qui consentaient à remplacer les parlemens , une excuse que l'honneur & le patriotisme

auraient pu avouer hautement. Les ministres dédaignèrent ce moyen. Le parlement s'était rendu odieux à tous les hommes éclairés, par les obstacles qu'il opposait à la liberté d'écrire, par son fanatisme, dont le supplice récent du chevalier de *la Barre* était un exemple aux yeux de l'Europe entière. Mais, irrité des libelles publiés contre lui, effrayé des ouvrages où l'on attaquait ses principes, jaloux enfin de se faire un appui du clergé, le chancelier se plut à charger de nouvelles chaînes la liberté d'imprimer. La mémoire de *la Barre* ne fut pas réhabilitée, son ami ne put obtenir une révision qui eût couvert d'opprobre ceux à qui le chef de la justice était pourtant si intéressé à ravir la faveur publique. La procédure criminelle subsista dans toute son horreur; & cependant huit jours auraient suffi pour rédiger une loi qui aurait supprimé la peine de mort si cruellement prodiguée, aboli toute espèce de torture, pros crit les sup plices

plices cruels ; qui aurait exigé une grande pluralité pour condamner , admis un certain nombre de récusations sans motif , accordé aux accusés le secours d'un conseil ; qui enfin leur aurait assuré la faculté de connaître & d'examiner tous les actes de la procédure , le droit de présenter des témoins , de faire entendre des faits justificatifs. La nation , l'Europe entière auraient applaudi ; les magistrats dépouillés n'auraient plus été que les ennemis de ces innovations salutaires ; & leur chute , que l'époque où le souverain aurait recouvré la liberté de se livrer à ses vues de justice & d'humanité.

A la vérité , la vénalité des charges fut supprimée ; mais les juges étant toujours nommés par la cour , on ne vit dans ce changement que la facilité de placer dans les tribunaux , des hommes sans fortune & plus faciles à séduire.

On diminua les ressorts les plus étendus , mais on n'érigea pas en parlemens

des nouvelles cours ; on ne leur accorda point l'enregistrement , & par là on mit entre elles & les anciens tribunaux une différence , présage de leur destruction ; enfin on supprima les épices des juges , remplacées par des appointemens fixes : seule opération que la raison put approuver toute entière.

Ceux qui conduisaient cette révolution parvinrent cependant à la consommer , malgré une réclamation presque générale. Le duc de Choiseul , accusé de fomenter en secret la résistance un peu incertaine du parlement de Paris , & d'avoir retardé la conclusion d'une pacification entre l'Angleterre & l'Espagne , fut exilé dans ses terres. Le parlement , obligé de prendre par reconnaissance le parti de la fermeté , fut bientôt dispersé. Le duc d'Aiguillon devint ministre ; un nouveau tribunal remplaça le parlement. Quelques parlemens de province eurent le sort de celui de Paris ; d'autres consentirent à rester , & sacrifièrent une

partie de leurs membres. Tout se tut devant l'autorité, & il ne manqua au succès des ministres que l'opinion publique qu'ils bravaient, & qui au bout de quelques années eut le pouvoir de les détruire.

Voltaire haïssait le parlement de Paris, & aimait le duc de *Choiseul*; il voyait dans l'un, un ancien persécuteur que sa gloire avait aigri & n'avait pas désarmé; dans l'autre, un bienfaiteur & un appui. Il fut fidèle à la reconnaissance & constant dans ses opinions. Dans toutes ses lettres, il exprime ses sentimens pour le duc de *Choiseul* avec franchise, avec énergie; & il n'ignorait pas que ses lettres (grâces à l'infame usage de violer la foi publique) étaient luës par les ennemis du ministre exilé. Un joli conte, intitulé *Barmécide*, (*) est le seul monument durable de l'intérêt que cette

(*) L'Épître de *Benaldaki* à *Caracmonstée*.

Duc de Choiseul

disgrace avait excité. L'injustice avec laquelle les amis ou les partisans du ministre l'accusèrent d'ingratitude, fut un des chagrins les plus vifs que *Voltaire* ait éprouvés. Il le fut d'autant plus que le ministre partagea cette injustice. En vain *Voltaire* tenta de le désabuser; il invoqua vainement les preuves qu'il donnait de son attachement & de ses regrets.

Je l'ai dit à la terre, au ciel, à *Gusman* même, écrivait-il dans sa douleur. Mais il ne fut pas entendu.

Les grands, les gens en place ont des intérêts, & rarement des opinions : combattre celle qui convient à leurs projets actuels, c'est, à leurs yeux, se déclarer contre eux. Cet attachement à la vérité, l'une des plus fortes passions des esprits élevés & des âmes indépendantes, n'est pour eux qu'un sentiment chimérique. Ils croient qu'un raisonneur, un philosophe, n'a, comme eux, que des opinions du moment, professe ce qu'il veut,

parce qu'il ne tient fortement à rien, & doit par conséquent changer de principes, suivant les intérêts passagers de ses amis ou de ses bienfaiteurs. Ils le regardent comme un homme fait pour défendre la cause qu'ils ont embrassée, & non pour soutenir ses principes personnels; pour servir sous eux, & non pour juger de la justice de la guerre. Aussi le duc de Choiseul & ses amis paraissaient-ils croire que *Voltaire* aurait dû, par respect pour lui, ou trahir ou cacher ses opinions sur des questions de droit public. Anecdote curieuse, qui prouve à quel point l'orgueil de la grandeur ou de la naissance peut faire oublier l'indépendance naturelle de l'esprit humain, & l'inégalité des esprits & des talens, plus réelle que celle des rangs & des places.

Voltaire voyait avec plaisir la destruction de la vénalité, celle des épices, la diminution du ressort immense du parlement de Paris; abus qu'il combattait

par le raisonnement & le ridicule depuis plus de quarante années. Il préférait un seul maître à plusieurs, un souverain dont on ne peut craindre que les préjugés, à une troupe de despotes dont les préjugés sont encore plus dangereux, mais dont on doit craindre de plus les intérêts & les petites passions, & qui plus redoutables aux hommes ordinaires, le sont sur-tout à ceux dont les lumières les effraient, & dont la gloire les irrite. Il disait : *J'ai les reins peu flexibles ; je consens à faire une révérence, mais cent de suite me fatiguent.*

Il applaudit donc à ces changemens ; & parmi les hommes éclairés qui partageaient son opinion, il osa seul la manifester. Sans doute il ne pouvait se dissimuler avec quelle petitesse de moyens & de vues, on avait laissé échapper cette occasion si heureuse de réformer la législation française, de rendre aux esprits la liberté, aux hommes leurs droits ; de prescrire à la fois l'intolérance & la

barbarie ; de faire enfin de ce moment l'époque d'une révolution heureuse pour la nation , glorieuse pour le prince & ses ministres. Mais *Voltaire* était aussi trop pénétrant pour ne pas sentir que , si les lois étaient les mêmes , les tribunaux étaient changés ; que si même ils avaient hérité de l'esprit de leurs prédécesseurs , ils n'avaient pu hériter de leur crédit ni de leur audace ; que la nouveauté , en leur ôtant ce respect aveugle du vulgaire pour tout ce qui porte la rouille de l'antiquité , leur ôtait une grande partie de leur puissance ; que l'opinion seule pouvait la leur rendre , & que pour obtenir son suffrage , il ne leur restait plus d'autre moyen que d'écouter la raison & de s'unir aux ennemis des préjugés , aux amis de l'humanité.

L'approbation que *Voltaire* accorda aux opérations du chancelier *Maupeou* , fut du moins utile aux malheureux. S'il ne put obtenir justice pour la mémoire de l'infortuné *la Barre* ; s'il ne put ren-

dre le jeune d'*Etallonde* à sa patrie ; si un ménagement pusillanime pour le clergé l'emporta dans le ministre sur l'intérêt de sa gloire , du moins *Voltaire* eut le bonheur de sauver la femme de *Montbailli*. Cet infortuné , faussement accusé d'un parricide , avait péri sur la roue ; sa femme était condamnée à la mort : elle supposa une grossesse , & eut le bonheur d'obtenir un sursis.

Nos tribunaux viennent de rejeter une loi sage qui , mettant entre le jugement & l'exécution un intervalle dont l'innocence peut profiter , eût prévenu presque toutes leurs injustices ; & ils l'ont refusée avec une humeur qui suffit pour en prouver la nécessité. (*) Les femmes

(*) Il est juste d'observer que tous les magistrats n'ont pas cette haute idée de leurs droits , cet amour du pouvoir. L'un d'eux vient de mériter l'estime & la vénération de tous les citoyens , en prononçant , dans le parlement de Paris , ces paroles remarquables : *Les citoyens seuls ont des droits ; les magistrats , comme magistrats , n'ont que des devoirs.*

seules , en se déclarant grosses , échappent aux dangers de ces exécutions précipitées. Dans l'espace de moins de vingt ans , ce moyen a sauvé la vie à trois personnes innocentes , sur lesquelles des circonstances particulières ont attiré la curiosité publique : autre preuve de l'utilité de cette loi , à laquelle un orgueil barbare seul s'oppose , & qui doit subsister jusqu'au temps où l'expérience aura prouvé que la législation nouvelle (qui sans doute va bientôt remplacer l'ancienne) n'expose l'innocence à aucun danger.

On revit le procès de la femme *Montbailli* ; le conseil d'Artois , qui l'avait condamnée , la déclara innocente ; & plus noble ou moins orgueilleux que le parlement de Toulouse , il pleura sur le malheur irréparable d'avoir fait périr un innocent ; il s'imposa lui-même le devoir d'assurer des jours paisibles à l'infortunée , dont il avait détruit le bonheur. (*)

(*) Voyez la Méprise d'Arras , 1771 ;

Si *Voltaire* n'avait montré son zèle que contre des injustices liées à des événemens publics , ou à la cause de la tolérance , on eût pu l'accuser de vanité ; mais ce zèle fut le même pour cette cause obscure , à laquelle son nom seul a donné de l'éclat.

C'est ainsi qu'on a vu depuis un magistrat , enlevé trop tôt à ses amis & aux malheureux , (*) intéresser l'Europe à la cause de trois paylans de Champagne , & obtenir par son éloquence & par la persécution , une gloire brillante & durable pour prix d'un zèle que le sentiment de d'humanité , l'amour de la justice , avaient seuls inspiré. Les hommes incapables de ces actions , ne manquent jamais de les attribuer au desir de la renommée ; ils ignorent quelles angoisses le spectacle d'une injustice fait éprouver à une ame fière & sensible , à quel point il tour-

Politique & Législation , tome II , page 355 & suiv. des Œuvres de Voltaire.

(*) M. Dupati.

mente la mémoire & la pensée , combien il fait sentir le besoin impérieux de prévenir ou de réparer le crime ; ils ne connaissent point ce trouble , cette horreur involontaire qu'excite dans tous les sens la vue , l'idée seule d'un oppresseur triomphant ou impuni : & l'on doit plaindre ceux qui ont pu croire que l'auteur d'*Alzire* & de *Brutus* avait besoin de la gloire d'une bonne action , pour défendre l'innocence & s'élever contre la tyrannie.

Une nouvelle occasion de venger l'humanité outragée s'offrit à lui. La servitude , solennellement abolie en France par *Louis Hutin* , subsistait encore sous *Louis XV* dans plusieurs provinces. En vain avait-on plus d'une fois formé le projet de l'abolir. L'avarice & l'orgueil avaient opposé à la justice une résistance qui avait fatigué la paresse du gouvernement. Les tribunaux supérieurs , composés de nobles , favorisaient les prétentions des seigneurs.

Ce fléau affligeait la Franche-Comté ,

& particulièrement le territoire du couvent de Saint-Claude. Ces moines sécularisés en 1742, ne devaient qu'à des titres faux, la plupart de leurs droits de main-morte, & les exerçaient avec une rigueur qui réduisait à la misère un peuple sauvage, mais bon & industrieux. A la mort de chaque habitant, si ses enfans n'avaient pas constamment habité la maison paternelle, le fruit de ses travaux appartenait aux moines. Les enfans, la veuve, sans meubles, sans habits, sans domicile, passaient du sein d'une vie laborieuse & paisible, à toutes les horreurs de la mendicité. Un étranger mourait-il après un an de séjour sur cette terre frappée de l'anathème féodal, son bien appartenait encore aux moines. Une fille n'héritait pas de son père, si on pouvait prouver qu'elle eût passé la nuit de ses nocces hors de la maison paternelle.

Ce peuple souffrait sans oser se plaindre, & voyait, avec une douleur muette, passer aux mains des moines, ses épargnes
qui

qui auraient dû fournir à l'industrie & à la culture des capitaux utiles. Heureusement, la construction d'une grande route ouvrit une communication entre eux & les cantons voisins. Ils apprirent qu'aux pieds du mont Jura existait un homme, dont la voix intrépide avait plus d'une fois fait retentir les plaintes de l'opprimé jusque dans le palais des rois, & dont le nom seul faisait pâlir la tyrannie sacerdotale. Ils lui peignirent leurs maux, & ils eurent un appui.

La France, l'Europe entière connurent les usurpations & la dureté de ces prêtres hypocrites, qui osaient se dire les disciples d'un DIEU humilié, & voulaient conserver des esclaves. Mais après plusieurs années de sollicitations, on ne put obtenir du timide successeur de M. de Meaux, un arrêt du conseil qui proscrivit cette lâche violation des droits de l'humanité; il n'osa, par ménagement pour le parlement de Besançon, soustraire à son jugement une cause qui ne pouvait

être regardée comme un procès ordinaire, sans reconnaître honteusement la légitimité de la servitude. Les serfs de Saint-Claude furent renvoyés devant un tribunal, dont les membres, seigneurs de terres où la servitude est établie, se firent un plaisir barbare de resserrer leurs fers; & ces fers subsistent encore.

Ils ont seulement obtenu, en 1778, de pouvoir, en abandonnant leur patrie & leurs chaumières, se soustraire à l'empire monacal. Mais un autre article de cette même loi a plus que compensé ce bienfait si faible pour des infortunés que la pauvreté plus que la loi attache à leur terre natale. C'est dans ce même édit que le souverain a donné pour la première fois, le nom & le caractère sacré de propriété à des droits odieux, regardés, même au milieu de l'ignorance & de la barbarie du treizième siècle, comme des usurpations que ni le temps ni les titres ne pouvaient rendre légitimes; & un ministre hypocrite a fait dépendre la li-

berte de l'esclave, non de la justice des lois, mais de la volonté de ses tyrans.

Qui croirait, en lisant ces détails, que c'est ici la vie d'un grand poète, d'un écrivain fécond & infatigable? Nous avons oublié sa gloire littéraire, comme il l'avait oubliée lui-même. Il semblait n'en plus connaître qu'une seule, celle de venger l'humanité, & d'arracher des victimes à l'oppression.

Cependant son génie, incapable de souffrir le repos, s'exerçait dans tous les genres qu'il avait embrassés, & même osait en essayer de nouveaux. Il imprimait des tragédies auxquelles on peut sans doute reprocher de la faiblesse, & qui ne pouvaient plus arracher les applaudissemens d'un parterre que lui-même avait rendu si difficile, mais où l'homme de lettres peut admirer de beaux vers & des idées philosophiques & profondes, tandis que le jeune homme qui se destine au théâtre, peut encore y étudier les secrets de son art; des contes où ce genre, borné jus-

qu'alors à présenter des images voluptueuses ou plaisantes, qui amusent l'imagination, ou réveillent la gaieté, prit un caractère plus philosophique, & devint, comme l'apologue, une école de morale & de raison; des épîtres où, si on les compare à ses premiers ouvrages, l'on trouve moins de correction, un ton moins soutenu, & une poésie moins brillante; mais aussi plus de simplicité & de variété, une philosophie plus usuelle & plus libre, un plus grand nombre de ces traits d'un sens profond, que produit l'expérience de la vie; des satires enfin, où les préjugés & leurs protecteurs sont livrés au ridicule sous mille formes piquantes.

En même temps il donnait, dans sa Philosophie de l'histoire, des leçons aux historiens, en bravant la haine des pédans dont il dévoilait la stupide crédulité & l'envieuse admiration pour les temps antiques. Il perfectionnait son Essai sur les mœurs & l'esprit des nations, son Siècle de *Louis XIV*, & y ajoutait l'Hif-

Wachs.

toire du siècle de *Louis XV*, histoire incomplète, mais exacte ; la seule où l'on puisse prendre une idée des événemens de ce règne, & où l'on trouve toute la vérité qu'on peut espérer dans une histoire contemporaine, qui ne doit être ni une dénonciation ni un libelle.

De nouveaux romans, des ouvrages sérieux ou plaisans, inspirés par les circonstances, n'ajoutaient pas à sa gloire, mais continuaient à la rendre toujours présente, soutenaient l'intérêt de ses partisans, & humiliaient cette foule d'ennemis secrets, qui, pour se refuser à l'admiration que l'Europe leur commandait, prenaient le masque de l'austérité.

Enfin il entreprit de rassembler, sous la forme de dictionnaire, toutes les idées, toutes les vues qui s'offraient à lui, sur les divers objets de ses réflexions, c'est-à-dire, sur l'universalité presque entière des connaissances humaines. Dans ce recueil, intitulé modestement, *Questions à des quateurs sur l'Encyclopédie*, il parle

tour-à-tour de théologie & de grammaire, de physique & de littérature; il discute tantôt des points d'antiquité, tantôt des questions de politique, de législation, de droit public. Son style, toujours animé & piquant, répand sur ces objets divers un charme dont jusqu'ici lui seul a connu le secret, & qui naît sur-tout de l'abandon avec lequel, cédant à son premier mouvement, proportionnant son style moins à son sujet qu'à la disposition actuelle de son esprit, tantôt il répand le ridicule sur des objets qui semblent ne pouvoir inspirer que l'horreur; & bientôt après, entraîné par l'énergie & la sensibilité de son ame, il tonne avec force contre les abus dont il vient de plaisanter. Ailleurs il s'iffrite contre le mauvais goût, s'apperoit bientôt que son indignation doit être réservée pour de plus grands intérêts, & finit par rire de sa propre colère. Quelquefois il interromp une discussion de morale ou de politique, par une observation de littérature; &

au milieu d'une leçon de goût , il laisse échapper quelques maximes d'une philosophie profonde , ou s'arrête pour livrer au fanatisme ou à la tyrannie , une attaque terrible & soudaine.

L'intérêt constant que prit *Voltaire* au succès de la Russie contre les Turcs , mérite d'être remarqué. Comblé des bontés de l'impératrice , sans doute la reconnaissance animait son zèle ; mais on se tromperait , si on imaginait qu'elle en fut l'unique cause. Supérieur à ces politiques de comptoir , qui prennent l'intérêt de quelques marchands connus dans les bureaux , pour l'intérêt du commerce , & l'intérêt du commerce pour l'intérêt du genre humain ; non moins supérieur à ces vaines idées d'équilibre de l'Europe , si chères aux compilateurs politiques , il voyait dans la destruction de l'empire turc , des millions d'hommes assurés du moins d'éviter sous le despotisme d'un souverain , le despotisme insupportable d'un peuple ; il voyait renvoyer dans les

climats infortunés qui les ont vu naître ;
 ces mœurs tyranniques de l'Orient , qui
 condamnent un sexe entier à un honteux
 esclavage. D'immenses contrées , placées
 sous un beau ciel , destinées par la na-
 ture à se couvrir des productions les plus
 utiles à l'homme , auraient été rendues à
 l'industrie de leurs habitans ; ces pays ,
 les premiers où l'homme ait eu du génie ,
 auraient vu renaître , dans leur sein , les
 arts dont ils ont donné les modèles les
 plus parfaits , les sciences dont ils ont
 posé les fondemens.

Sans doute , les spéculations routinières
 de quelques marchands auraient été dé-
 rangées , leurs profits auraient diminué ;
 mais le bien-être réel de tous les peuples
 aurait augmenté , parce qu'on ne peut
 étendre sur le globe l'espace où fleurit la
 culture , où le commerce est sûr , où l'in-
 dustrie est active , sans augmenter pour
 tous les hommes la masse des jouissances
 & des ressources. Pourquoi voudrait-on
 qu'un philosophe préférât la richesse de

quelques nations à la liberté d'un peuple entier, le commerce de quelques villes, au progrès de la culture & des arts dans un grand empire? Loin de nous ces vils calculateurs qui veulent ici tenir la Grèce dans les fers des Turcs; là, enlever des hommes, les vendre comme de vils troupeaux, les obliger à force de coups à servir leur insatiable avarice, & qui calculent gravement les prétendus millions que rapportent ces outrages à la nature.

Que par-tout les hommes soient libres, que chaque pays jouisse des avantages que lui a donné la nature; voilà ce que demande l'intérêt commun de tous les peuples, de ceux qui reprendraient leurs droits, comme de ceux où quelques individus, & non la nation, ont profité du malheur d'autrui. Qu'importe auprès de ces grands objets, & des biens éternels qui naîtraient de cette grande révolution, la ruine de quelques hommes avides qui avaient fondé leur fortune sur les larmes & le sang de leurs semblables!

Voilà ce que devait penser *Voltaire* ;
voilà ce que pensait *M. Turgot*.

On a parlé de l'injustice d'une guerre contre les Turcs. Peut-on être injuste envers une horde de brigands qui tiennent dans les fers un peuple esclave, à qui leur ayide férocité prodigue les outrages ? Qu'ils rentrent dans ces déserts, dont la faiblesse de l'Europe leur a permis de sortir, puisque dans leur brutal orgueil ils ont continué à former une race de tyrans, & qu'enfin la patrie de ceux à qui nous devons nos lumières, nos arts, nos vertus même, cesse d'être déshonorée par la présence d'un peuple qui unit les vices infames de la mollesse à la férocité des peuples sauvages. Vous craignez pour la balance de l'Europe, comme si ces conquêtes ne devaient pas diminuer la force des conquérans, au lieu de l'augmenter ; comme si l'Asie ne devait pas long-temps offrir à des ambitieux une proie facile, qui les dégoûterait des conquêtes hasardeuses qu'ils pourraient tenter en Europe.

Ce n'est point la politique des princes, ce sont les lumières des peuples civilisés qui garantiront à jamais l'Europe des invasions ; & plus la civilisation s'étendra sur la terre , plus on en verra disparaître la guerre & les conquêtes , comme l'esclavage & la misère.

Louis XV mourut. Ce prince, qui depuis long - temps bravait, dans sa conduite, les préceptes de la morale chrétienne, ne s'était cependant jamais élevé au - dessus des terreurs religieuses. Les menaces de la religion revenaient l'effrayer à l'apparence du moindre danger ; mais il croyait qu'une promesse de continence , si facile à faire sur un lit de mort, & quelques paroles d'un prêtre , pouvaient expier les fautes d'un règne de soixante ans. Plus timide encore que superstitieux , accoutumé par le cardinal de *Fleuri* à regarder la liberté de penser comme une cause de trouble dans les états, ou du moins d'embarras pour les gouvernemens, ce fut malgré lui que, sous son règne, la raison

humaine fit en France des progrès rapides. Celui qui y travaillait avec le plus d'éclat & de succès, était devenu l'objet de sa haine. Cependant il respectait en lui la gloire de la France, & ne voyait pas sans orgueil l'admiration de l'Europe placer un de ses sujets au premier rang des hommes illustres. Sa mort ne changea rien au sort de *Voltaire*, & M. de *Maurepas* joignait aux préjugés de *Fleuri*, une haine plus forte encore pour tout ce qui s'élevait au-dessus des hommes ordinaires.

Voltaire avait prodigué à *Louis XV*, jusqu'à son voyage en Prusse, des éloges exagérés, sans pouvoir le désarmer; il avait gardé un silence presque absolu depuis cette époque, où les malheurs & les fautes de ce règne auraient rendu ses louanges avilissantes. Il osa être juste envers lui après sa mort, dans l'instant où la nation presqu'entière semblait se plaire à déchirer sa mémoire: & on a remarqué que les philosophes, qu'il ne protégea jamais,

Flattered Louis XV.

jamais , furent alors les seuls qui montraient quelque impartialité , tandis que des prêtres chargés de ses bienfaits , insultaient à ses faiblesses.

Le nouveau règne offrit bientôt à *Voltaire* des espérances qu'il n'avait osé former. *M. Turgot* fut appelé au ministère. *Voltaire* connaissait ce génie vaste & profond , qui dans tous les genres de connaissances s'était créé des principes sûrs & précis , auxquels il avait attaché toutes ses opinions , d'après lesquelles il dirigeait toute sa conduite ; gloire qu'aucun autre homme d'état n'a mérité de partager avec lui. Il savait qu'à une ame passionnée pour la vérité & pour le bonheur des hommes , *M. Turgot* unissait un courage supérieur à toutes les craintes , une grandeur de caractère au-dessus de toutes les dissimulations ; qu'à ses yeux les plus grandes places n'étaient qu'un moyen d'exécuter ses vues salutaires , & ne lui paraîtraient plus qu'un vil esclavage , s'il perdait cette espérance. Enfin , il savait

qu'affranchi de tous les préjugés, & haïssant en eux les ennemis les plus dangereux du genre humain, M. *Turgot* regardait la liberté de penser & d'imprimer comme un droit de chaque citoyen, un droit des nations entières, dont les progrès de la raison peuvent seuls appuyer le bonheur sur une base inébranlable.

Voltaire vit dans la nomination de M. *Turgot*, l'aurore du règne de cette raison si long-temps méconnue, plus long-temps persécutée; il osa espérer la chute rapide des préjugés, la destruction de cette politique lâche & tyrannique qui, pour flatter l'orgueil & la paresse des gens en place, condamnait le peuple à l'humiliation & à la misère.

Cependant ses tentatives en faveur des serfs du mont Jura furent inutiles, & il essaya vainement d'obtenir pour d'*Etat-londe* & pour la mémoire du chevalier de *la Barre*, cette justice éclatante que l'humanité & l'honneur national exigeaient également. Ces objets étaient étrangers

au département des finances ; & cette supériorité de lumières , de caractère & de vertu , que M. *Turgot* ne pouvait cacher , lui avait fait de tous les autres ministres , de tous les intrigans subalternes , autant d'ennemis qui , n'ayant à combattre en lui ni ambition ni projets personnels , s'acharnaient contre tout ce qu'ils croyaient d'accord avec ses vues justes & bienfaisantes.

On ne pouvait d'ailleurs rendre la liberté aux serfs du mont Jura , sans blesser le parlement de Besançon ; la révision du procès d'Abbeville eût humilié celui de Paris ; & une politique mal-adroite avait rétabli les anciens parlemens , sans profiter de leur destruction & du peu de crédit de ceux qui les avaient remplacés , pour porter dans les lois & dans les tribunaux une réforme entière , dont tous les hommes instruits sentaient la nécessité. Mais un ministère faible & ennemi des lumières , n'osa ou ne voulut pas saisir cette occasion où le bien eût encore

moins trouvé d'obstacles que dans l'instant si honteusement manqué par le chancelier *Meaupeou*.

C'est ainsi que, par complaisance pour les préjugés des parlemens, le ministère laissa perdre pour la réforme de l'éducation les avantages que lui offrait la destruction des Jésuites. On n'avait même pris, en 1774, aucune précaution pour empêcher la renaissance des querelles qui, en 1770, avaient amené la destruction de la magistrature. On n'avait eu qu'un seul objet, l'avantage de s'assurer une reconnaissance personnelle qui donnât aux auteurs du changement un moyen d'employer utilement contre leurs rivaux de puissance, le crédit des corps, dont le rétablissement était leur ouvrage.

Ainsi le seul avantage que *Voltaire* put obtenir du ministère de *M. Turgot*, fut de soustraire le petit pays de Gex à la tyrannie des fermes. Séparé de la France par des montagnes, ayant une communication facile avec Genève & la Suisse,

Pays de Gex.

cette malheureuse contrée ne pouvait être assujettie au régime fiscal sans devenir le théâtre d'une guerre éternelle entre les employés du fisc & les habitans , sans payer des frais de perception plus onéreux que la valeur même des impositions. Le peu d'importance de cette opération aurait dû la rendre facile. Cependant elle était depuis long-temps inutilement sollicitée par M. de *Voltaire*.

Une partie des provinces de la France ont échappé par différentes causes au joug de la ferme générale, ou ne l'ont porté qu'à moitié ; mais les fermiers ont souvent avancé leurs limites, enveloppé dans leurs chaînes des cantons isolés, que des privilèges féodaux avaient long-temps défendus. Ils croyaient que leur dieu *Terre*, comme celui des Romains, ne devait reculer jamais, & que son premier pas en arrière serait le présage de la destruction de l'empire. Leur opposition ne pouvait balancer auprès de M. *Turgot*, une opération juste & bienfaisante, qui,

sans nuire au fisc, soulageait les citoyens, épargnait des injustices & des crimes, rappelait dans un canton dévasté, la prospérité & la paix.

Le pays de Gex fut donc affranchi, moyennant une contribution de trente mille livres; & *Voltaire* put écrire à ses amis, en parodiant un vers de *Mithridate* :

Et mes derniers regards ont vu fuir les
commis.

Les édits de 1776 auraient augmenté le respect de *Voltaire* pour M. *Turgot*, si d'avance il n'avait pas senti son ame & connu son génie. Ce grand homme d'état avait vu que, placé à la tête des finances dans un moment où, gêné par la masse de la dette, par les obstacles que les courtisans & le ministre prépondérant opposaient à toute grande réforme dans l'administration, à toute économie importante, il ne pouvait diminuer les impôts, & il voulut du moins soulager le peuple & dédommager les proprié-

taires, en leur rendant les droits dont un régime oppresseur les avait privés.

Les corvées qui portaient la désolation dans les campagnes, qui forçaient le pauvre à travailler sans salaire, & enlevaient à l'agriculture les chevaux du laboureur, furent changées en un impôt payé par les seuls propriétaires. Dans toutes les villes, de ridicules corporations faisaient acheter à une partie de leurs habitans le droit de travailler; ceux qui subsistaient par leur industrie, ou par le commerce, étaient obligés de vivre sous la servitude d'un certain nombre de privilégiés, ou de leur payer un tribut. Cette institution absurde disparut, & le droit de faire un usage libre de leurs bras ou de leur temps, fut restitué aux citoyens.

La liberté du commerce des grains, celle du commerce des vins; l'une gênée par des préjugés populaires, l'autre par des privilèges tyranniques, extorqués par quelques villes, fut rendue aux propriétaires; & ces lois sages devaient

accélérer les progrès de la culture , & multiplier les richesses nationales , en assurant la subsistance du peuple.

Mais ces édits bienfaiteurs furent le signal de la perte du ministre qui avait osé les concevoir. On souleva contre eux les parlemens , intéressés à maintenir les jurandes , source féconde de procès lucratifs ; non moins attachés au régime réglementaire , qui était pour eux un moyen d'agiter l'esprit du peuple ; irrités de voir porter sur les propriétaires riches le fardeau de la construction des chemins , sans espérer qu'une lâche condescendance continuât d'alléger pour eux le poids des subsides , & sur-tout effrayés de la prépondérance que semblait acquérir un ministre dont l'esprit populaire les menaçait de la chute de leur pouvoir.

Cette ligue servit l'intrigue des ennemis de M. Turgot , & on vit alors combien la manière dont ils avaient rétabli les tribunaux , était utile à leurs desseins secrets & funeste à la nation, On apprit

alors combien il est dangereux pour un ministre de vouloir le bien du peuple; & peut-être qu'en remontant à l'origine des événemens, on trouverait que la chute même des ministres réellement coupables a eu pour cause le bien qu'ils ont voulu faire, & non le mal qu'ils ont fait.

Voltaire vit dans le malheur de la France, la destruction des espérances qu'il avait conçues pour les progrès de la raison humaine. Il avait cru que l'intolérance, la superstition, les préjugés absurdes qui infectaient toutes les branches de la législation, toutes les parties de l'administration, tous les états de la société, disparaîtraient devant un ministre ami de la justice, de la liberté & des lumières. Ceux qui l'ont accusé d'une basse flatterie, ceux qui lui ont reproché avec amertume l'usage qu'il a fait, trop souvent peut-être, de la louange pour adoucir les hommes puissans, & les forcer à être humains & justes, peuvent

comparer ces louanges à celles qu'il donnait à M. *Turgot*, sur-tout à cette *Epître à un homme*, qu'il lui adressa au moment de sa disgrâce. Ils distingueront alors l'admiration sentie de ce qui n'est qu'un compliment ; & ce qui vient de l'ame, de ce qui n'est qu'un jeu d'imagination ; ils verront que *Voltaire* n'a eu d'autre tort que d'avoir cru pouvoir traiter les gens en place comme les femmes. On prodigue à tontes à peu près les mêmes louanges & les mêmes protestations ; & le ton seul distingue ce qu'on sent, de ce qu'on accorde à la galanterie.

Voltaire encensant les rois, les ministres, pour les attirer à la cause de la vérité, & *Voltaire* célébrant le génie & la vertu, n'a pas le même langage. Ne veut-il que louer, il prodigue les charmes de son imagination brillante, il multiplie ces idées ingénieuses qui lui sont si familières ; mais rend-il un hommage avoué par son cœur, c'est son ame qui s'échappe, c'est sa raison profonde qui

prononce. Dans son voyage à Paris, son admiration pour M. *Turgot* perçait dans tous ses discours; c'était l'homme qu'il opposait à ceux qui se plaignaient à lui de la décadence de notre siècle, c'était à lui que son ame accordait son respect. Je l'ai vu se précipiter sur ses mains, les arroser de ses larmes, les baiser malgré ses efforts, & s'écriant d'une voix entrecoupée de sanglots : *Laissez-moi baiser cette main qui a signé le salut du peuple.*

Depuis long-temps *Voltaire* desirait de revoir sa patrie, & de jouir de sa gloire au milieu du même peuple témoin de ses premiers succès, & trop souvent complice de ses envieux. M. de *Villette* venait d'épouser à Ferney mademoiselle de *Varicour*, d'une famille noble du pays de *Gex*, que ses parens avaient confiée à madame *Denis* : *Voltaire* les suivit à Paris, séduit en partie par le desir de faire jouer devant lui la tragédie d'*Irène* qu'il venait d'achever. Le secret avait été gardé. La haine n'avait pas en le

temps de préparer ses poisons , & l'enthousiasme public ne lui permit pas de se montrer. Une foule d'hommes , de femmes de tous les rangs , de toutes les professions , à qui ses vers avaient fait verser de douces larmes , qui avaient tant de fois admiré son génie sur la scène & dans ses ouvrages , qui lui devaient leur instruction , dont il avait guéri les préjugés , à qui il avait inspiré une partie de ce zèle contre le fanatisme , dont il était dévoré , brûlaient du desir de voir le grand homme qu'ils admiraient. La jalousie se tut devant une gloire qu'il était impossible d'atteindre , devant le bien qu'il avait fait aux hommes. Le ministère , l'orgueil épiscopal furent obligés de respecter l'idole de la nation. L'enthousiasme avait passé jusque dans le peuple ; on s'arrêtait devant ses fenêtres ; on y passait des heures entières , dans l'espérance de le voir un moment ; sa voiture , forcée d'aller au pas , était entourée

tourée d'une foule nombreuse qui le bénissait & célébrait ses ouvrages.

L'académie françoise, qui ne l'avait adopté qu'à cinquante-deux ans, lui prodigua les honneurs, & le reçut moins comme un égal que comme le souverain de l'empire des lettres. Les enfans de ces courtisans orgueilleux qui l'avaient vu avec indignation vivre dans leur société sans bassesse, & qui se plaisaient à humilier en lui la supériorité de l'esprit & des talens, briguaient l'honneur de lui être présentés, & de pouvoir se vanter de l'avoir vu.

C'était au théâtre, où il avait régné si long-temps, qu'il devait attendre les plus grands honneurs. Il vint à la troisième représentation d'Irène, pièce faible, à la vérité, mais remplie de beautés, & où les rides de l'âge laissaient voir encore l'empreinte sacrée du génie. Lui seul attira les regards d'un peuple avide de démêler ses traits, de suivre ses mouvemens, d'observer ses gestes. Son buste

fut couronné sur le théâtre au milieu des applaudissemens, des cris de joie, des larmes d'enthousiasme & d'attendrissement. Il fut obligé, pour sortir, de percer la foule entassée sur son passage; faible, se soutenant à peine, les gardes qu'on lui avait donnés pour l'aider, lui étaient inutiles; à son approche, on se retirait avec une respectueuse tendresse; chacun se disputait la gloire de l'avoir soutenu un moment sur l'escalier; chaque marche lui offrait un secours nouveau, & on ne souffrait pas que personne s'arrogeât le droit de le soutenir trop long-temps.

Les spectateurs le suivirent jusque dans son appartement: les cris de *vive Voltaire*, *vive la Henriade*, *vive Mahomet*, *vive la Pucelle*, retentissaient autour de lui. On se précipitait à ses pieds, on baisait ses vêtemens. Jamais homme n'a reçu des marques plus touchantes de l'admiration, de la tendresse publique; jamais le génie n'a été honoré par un

hommagé plus flatteur. Ce n'était point à sa puissance, c'était au bien qu'il avait fait, que s'adressait cet hommage. Un grand poète n'aurait eu que des applaudissemens; les larmes coulaient sur le philosophe qui avait brisé les fers de la raison & vengé la cause de l'humanité.

L'ame sublime & passionnée de *Voltaire* fut attendrie de ces tributs de respect & de zèle. *On veut me faire mourir de plaisir*, disait-il; mais c'était le cri de la sensibilité, & non l'adresse de l'amour-propre. Au milieu des hommages de l'académie française, il était frappé surtout de la possibilité d'y introduire une philosophie plus hardie. *On me traite mieux que je ne mérite*, me disait-il un jour. *Savez-vous que je ne désespère point de faire proposer l'éloge de Coligny?*

Il s'occupait, pendant les représentations d'Irène, à revoir son *Essai* sur les mœurs & l'esprit des nations, & à y porter de nouveaux coups au fanatisme. Au milieu des acclamations du théâtre,

il avait observé avec un plaisir secret que les vers les plus applaudis étaient ceux où il attaquait la superstition & les noms qu'elle a consacrés. C'était vers cet objet qu'il reportait tout ce qu'il recevait d'hommages. Il voyait, dans l'admiration générale, la preuve de l'empire qu'il avait exercé sur les esprits, de la chute des préjugés qui était son ouvrage.

Paris possédait en même temps le célèbre *Franklin*, qui dans un autre hémisphère, avait été aussi l'apôtre de la philosophie & de la tolérance. Comme *Voltaire*, il avait souvent employé l'arme de la plaisanterie qui corrige la folie humaine, & apprend à en voir la perversité comme une folie plus funeste, mais digne aussi de pitié. Il avait honoré la philosophie par le génie de la physique, comme *Voltaire* par celui de la poésie. *Franklin* achevait de délivrer les vastes contrées de l'Amérique du joug de l'Europe, & *Voltaire* de délivrer l'Europe du joug des anciennes théocraties de l'Asie.

Franklin s'empresſa de voir un homme dont la gloire occupait depuis long-temps les deux mondes : *Voltaire*, quoiqu'il eût perdu l'habitude de parler anglais, eſſaya de ſoutenir la converſation dans cette langue ; puis bientôt reprenant la ſienne : *Je n'ai pu réſiſter au deſir de parler un moment la langue de M. Franklin.*

Le philoſophe américain lui préſenta ſon petit-fils, en demandant pour lui la bénédiction. *God and Liberty*, (*) dit *Voltaire*, voilà la ſeule bénédiction qui convienne au petit-fils de *M. Franklin*. Ils ſe revirent à une ſéance publique de l'académie des ſciences ; le public contemplait avec attendriſſement ; placés à côté l'un de l'autre, ces deux hommes nés dans des mondes différens, reſpectables par leur vieillesſe, par leur gloire, par l'emploi de leur vie, & jouiſſant tous deux de l'influence qu'ils avaient exercée ſur leur ſiècle. Ils s'embrasſèrent au

(*) Dieu & la liberté.

bruit des acclamations ; on a dit que c'é-
 tait *Solon* qui embrassait *Sophocle*. Mais
 le *Sophocle* français avait détruit l'er-
 reur , & avancé le règne de la raison ;
 & le *Solon* de Philadelphie , appuyant
 sur la base inébranlable des droits des
 hommes , la constitution de son pays ,
 n'avait point à craindre de voir pendant
 sa vie même ses lois incertaines préparer
 des fers à son pays , & ouvrir la porte à
 la tyrannie.

L'âge n'avait point affaibli l'activité
 de *Voltaire* , & les transports de ses com-
 patriotes semblaient la redoubler encore.
 Il avait formé le projet de réfuter tout
 ce que le duc de *Saint-Simon* , dans ses
Mémoires encore secrets , avait accordé
 à la prévention & à la haine , dans la
 crainte que ces *Mémoires* , auxquels la
 probité reconnue de l'auteur , son état ,
 son titre de contemporain pouvaient
 donner quelque autorité , ne parussent
 dans un temps où personne ne fût assez
 voisin des événemens pour défendre la
 vérité , & confondre l'erreur.

En même temps il avait déterminé l'académie française à faire son dictionnaire sur un nouveau plan. Ce plan consistait à suivre l'histoire de chaque mot depuis l'époque où il avait paru dans la langue, de marquer les sens divers qu'il avait eus dans les différens siècles, les acceptions différentes qu'il avait reçues; d'employer, pour faire sentir ces différentes nuances, non des phrases faites au hasard, mais des exemples choisis dans les auteurs qui avaient eu le plus d'autorité. On aurait eu alors le véritable Dictionnaire littéraire & grammatical de la langue; les étrangers, & même les Français, y auraient appris à en connaître toutes les finesses.

Ce Dictionnaire aurait offert aux gens de lettres une lecture instructive qui eût contribué à former le goût, qui eût arrêté les progrès de la corruption. Chaque académicien devait se charger d'une lettre de l'alphabet. *Voltaire* avait pris l'A; & pour exciter ses confrères, pour

montrer combien il était facile d'exécuter ce plan , il voulait en peu de mois terminer la partie dont il s'était chargé.

Tant de travaux avaient épuisé ses forces. Un crachement de sang , causé par les efforts qu'il avait faits pendant les répétitions d'Irène , l'avait affaibli. Cependant l'activité de son ame suffisait à tout , & lui cachait sa faiblesse réelle. Enfin , privé du sommeil par l'effet de l'irritation d'un travail trop continu , il voulut s'en assurer quelques heures , pour être en état de faire adopter à l'académie , d'une manière irrévocable , le plan du Dictionnaire contre lequel quelques objections s'étaient élevées ; & il résolut de prendre de l'opium. Son esprit avait toute sa force ; son ame , toute son impétuosité & toute sa mobilité naturelle ; son caractère , toute son activité & toute sa gaieté , lorsqu'il prit le calmant qu'il croyait nécessaire. Ses amis l'avaient vu se livrer , dans la soirée même , à toute sa haine contre les pré-

jugés, l'exhaler avec éloquence, & bientôt après ne plus les envisager que du côté ridicule, s'en moquer avec cette grace & ces rapprochemens singuliers qui caractérisaient ses plaisanteries. Mais il prit de l'opium à plusieurs reprises, & se trompa sur les doses, vraisemblablement dans l'espèce d'ivresse que les premières avaient produite. Le même accident lui était arrivé près de trente ans auparavant, & avait fait craindre pour sa vie. Cette fois, ses forces épuisées ne suffirent point pour combattre le poison. Depuis long-temps il souffrait des douleurs de vessie; & dans l'affaiblissement général de ses organes, celui qui déjà était affecté, contracta bientôt un vice incurable.

A peine dans le long intervalle entre cet accident funeste & sa mort, pouvait-il reprendre sa tête pendant quelques momens de suite, & sortir de la léthargie où il était plongé. C'est pendant un de ces intervalles qu'il écrivit au jeune

comte de *Lalli*, déjà si célèbre par son courage, & qui depuis a mérité de l'être par son éloquence & son patriotisme, ces lignes, les dernières que sa main ait tracées, où il applaudissait à l'autorité royale, dont la justice venait d'anéantir un des attentats du despotisme parlementaire. Enfin il expira le 30 de mai 1778.

Graces aux progrès de la raison & au ridicule répandu sur la superstition, les habitans de Paris font, tant qu'ils se portent bien, à l'abri de la tyrannie des prêtres; mais il y retombent, dès qu'ils sont malades. L'arrivée de *Voltaire* avait allumé la colère des fanatiques, blessé l'orgueil des chefs de la hiérarchie ecclésiastique; mais en même temps elle avait inspiré à quelques prêtres l'idée de bâtir leur réputation & leur fortune sur la conversion de cet illustre ennemi. Sans doute ils ne se flattaient pas de le convaincre, mais ils espéraient le résoudre à dissimuler. *Voltaire* qui desirait pou-

voir rester à Paris, sans y être troublé par les délations sacerdotales, & qui par une vieille habitude de sa jeunesse croyait utile, pour l'intérêt même des amis de la raison, que des scènes d'intolérance ne suivissent point ses derniers momens, envoya chercher dès sa première maladie un aumônier des Incurables, qui lui avait offert ses services, & qui se vantait d'avoir réconcilié avec l'église l'abbé de *Lattaignant*, connu par des scandales d'un autre genre.

L'abbé *Gauthier* confessa *Voltaire*, & reçut de lui une profession de foi, par laquelle il déclarait qu'il mourait dans la religion catholique, où il était né.

A cette nouvelle qui scandalisa un peu plus les hommes éclairés qu'elle n'édifia les dévots, le curé de Saint-Sulpice courut chez son paroissien, qui le reçut avec politesse & lui donna, suivant l'usage, une aumône honnête pour ses pauvres. Mais jaloux que l'abbé *Gauthier* l'eût gagné de vitesse, il trouva que l'aumô-

nier des Incurables avait été trop facile ; qu'il aurait fallu exiger une profession de foi plus détaillée , un désaveu exprès de toutes les doctrines contraires à la foi , que *Voltaire* avait pu être accusé de soutenir. L'abbé *Gauthier* prétendait qu'on aurait tout perdu en voulant tout avoir. Pendant cette dispute , *Voltaire* guérit ; on joua Irène , & la conversion fut oubliée. Mais au moment de la rechûte , le curé revint , bien déterminé à ne pas enterrer *Voltaire* , s'il n'obtenait pas cette rétractation si désirée.

Ce curé était un de ces hommes moitié hypocrites , moitié imbécilles , parlant avec la persuasion stupide d'un énergumène , agissant avec la souplesse d'un jésuite , humble dans ses manières jusqu'à la bassesse , arrogant dans ses prétentions sacerdotales , rampant auprès des grands , charitable pour cette populace dont on dispose avec des aumônes , & fatigant les simples citoyens de son impérieux fanatisme. Il voulait absolument

ment faire reconnaître au moins à *Voltaire* la divinité de *Jésus-Christ*, à laquelle il s'intéressait plus qu'aux autres dogmes. Il le tira un jour de sa léthargie, en lui criant aux oreilles : *Croyez-vous à la divinité de Jésus-Christ ? Au nom de DIEU, monsieur, ne me parlez plus de cet homme-là, & laissez-moi mourir en repos*, répondit *Voltaire*.

Alors le prêtre annonça qu'il ne pouvait s'empêcher de lui refuser la sépulture. Il n'en avait pas le droit ; car, suivant les lois, ce refus doit être précédé d'une sentence d'excommunication, ou d'un jugement séculier. On peut même appeler comme d'abus de l'excommunication. La famille, en se plaignant au parlement, eût obtenu justice ; mais elle craignit le fanatisme de ce corps, la haine de ses membres pour *Voltaire* qui avait tonné tant de fois contre ses injustices & combattu ses prétentions. Elle ne sentit point que le parlement ne pouvait, sans se déshonorer, s'écarter des

principes qu'il avait suivis en faveur des jansénistes ; qu'un grand nombre de jeunes magistrats n'attendaient qu'une occasion d'effacer , par quelque action éclatante , ce reproche de fanatisme qui les humiliait , de s'honorer en donnant une marque de respect à la mémoire d'un homme de génie qu'ils avaient eu le malheur de compter parmi leurs ennemis , & de montrer qu'ils aimaient mieux réparer leurs injustices , que venger leurs injures. La famille ne sentit pas combien lui donnait de force cet enthousiasme que *Voltaire* avait excité : enthousiasme qui avait gagné toutes les classes de la nation , & qu'aucune autorité n'eût osé attaquer de front.

On préféra de négocier avec le ministère. N'osant ni bleffer l'opinion publique en servant la vengeance du clergé , ni déplaire aux prêtres en les forçant de se conformer aux lois , ni les punir en érigeant un monument public au grand homme dont ils troublaient si lâchement

les cendres , & en le dédommageant des honneurs ecclésiastiques qu'il méritait si peu , par des honneurs civiques dus à son génie & au bien qu'il avait fait à la nation , les ministres approuvèrent la proposition de transporter le corps de *Voltaire* dans l'église d'un monastère dont son neveu était abbé. Il fut donc conduit à Scellières. Les prêtres étaient convenus de ne point troubler l'exécution de ce projet. Cependant deux grandes dames , très-dévotes , écrivirent à l'évêque de Troyes , pour l'engager à s'opposer à l'inhumation , en qualité d'évêque diocésain. Mais heureusement , pour l'honneur de l'évêque , ces lettres arrivèrent trop tard , & *Voltaire* fut enterré.

L'académie française était dans l'usage de faire un service aux cordeliers pour chacun de ses membres. L'archevêque de Paris , *Beaumont* , si connu par son ignorance & son fanatisme , défendit de faire ce service. Les cordeliers obéirent

à regret, sachant bien que les confesseurs de *Beaumont* lui pardonnaient la vengeance, & ne lui prêchaient pas la justice. L'académie résolut alors de suspendre cet usage, jusqu'à ce que l'insulte faite au plus illustre de ses membres, eût été réparée. Ainsi *Beaumont* servit, malgré lui, à détruire une superstition ridicule.

Cependant le roi de Prusse ordonna pour *Voltaire* un service solennel dans l'église catholique de Berlin. L'académie de Prusse y fut invitée de sa part; & ce qui était plus glorieux pour *Voltaire*, dans le camp même où à la tête de cent cinquante mille hommes il défendait les droits des princes de l'Empire, & en imposait à la puissance autrichienne, il écrivit l'éloge de l'homme illustre dont il avait été le disciple & l'ami, & qui peut-être ne lui avait jamais pardonné l'indigne & honteuse violence exercée contre lui à Francfort par ses ordres, mais vers lequel un senti-

L. d'Orpiaz autrichien

rent d'admiration & un goût naturel le ramenaient sans cesse, même malgré lui. Cet éloge était une bien noble compensation de l'indigne vengeance des prêtres.

De tous les attentats contre l'humanité, que dans les temps d'ignorance & de superstition les prêtres ont obtenu le pouvoir de commettre avec impunité, celui qui s'exerce sur des cadavres est, sans doute, le moins nuisible; & à des yeux philosophiques, leurs outrages ne peuvent paraître qu'un titre de gloire. Cependant le respect pour les restes des personnes qu'on a chéries, n'est point un préjugé : c'est un sentiment inspiré par la nature même, qui a mis au fond de nos cœurs une sorte de vénération religieuse pour tout ce qui nous rappelle des êtres que l'amitié ou la reconnaissance nous ont rendu sacrés. La liberté d'offrir à leurs dépouilles ces tristes hommages est donc un droit précieux pour l'homme sensible; & l'on ne peut sans injustice lui enlever la liberté de choisir ceux que

son cœur lui dicte, encore moins lui interdire cette consolation, au gré d'une caste intolérante qui a usurpé, avec une audace trop long-temps soufferte, le droit de juger & de punir les pensées.

D'ailleurs son empire sur l'esprit de la populace n'est pas encore détruit; un chrétien privé de la sépulture est encore, aux yeux du petit peuple, un homme digne d'horreur & de mépris, & cette horreur dans les ames soumises aux préjugés s'étend jusque sur sa famille. Sans doute, si la haine des prêtres ne poursuivait que des hommes immortalisés par des chefs-d'œuvre, dont le nom a fatigué la renommée, dont la gloire doit embrasser tous les siècles, on pourrait leur pardonner leurs impuissans efforts; mais leur haine peut s'attacher à des victimes moins illustres, & tous les hommes ont les mêmes droits.

Le ministère, un peu honteux de sa faiblesse, crut échapper au mépris public en empêchant de parler de *Voltaire* dans

les écrits , ou dans les endroits où la police est dans l'usage de violer la liberté , sous prétexte d'établir le bon ordre qu'elle confond trop souvent avec le respect pour les sottises établies ou protégées.

On défendit aux papiers publics de parler de sa mort , & les comédiens eurent ordre de ne jouer aucune de ses pièces. Les ministres ne songèrent pas que de pareils moyens d'empêcher qu'on ne s'irritât contre leur faiblesse , ne serviraient qu'à en donner une nouvelle preuve , & montreraient qu'ils n'avaient ni le courage de mériter l'approbation publique , ni celui de supporter le blâme.

Ce simple récit des événemens de la vie de *Voltaire* a fait assez connaître son caractère & son ame ; la bienfaisance , l'indulgence pour les faiblesses , la haine de l'injustice & de l'oppression en forment les principaux traits. On peut le compter parmi le très-petit nombre des hommes en qui l'amour de l'humanité a

été une véritable passion. Cette passion, la plus noble de toutes, n'a été connue que dans nos temps modernes ; elle est née du progrès des lumières ; & sa seule existence suffit pour confondre les aveugles partisans de l'antiquité, & les calomniateurs de la philosophie.

Mais les heureuses qualités de *Voltaire* étaient souvent égarées par une mobilité naturelle, que l'habitude de faire des tragédies avait encore augmentée. Il passait en un instant de la colère à l'attendrissement, de l'indignation à la plaisanterie. Né avec des passions violentes, elles l'entraînèrent trop loin quelquefois, & sa mobilité le priva des avantages ordinaires aux âmes passionnées : la fermeté dans la conduite, & ce courage que la crainte ne peut arrêter quand il faut agir, & qui ne s'ébranle point par la présence du danger qu'il a prévu. On l'a vu souvent s'exposer à l'orage presque avec témérité, rarement on l'a vu le braver avec constance : & ces alterna-

Naturellement mobile

tives d'audace & de faiblesse ont souvent affligé ses amis , & préparé d'indignes triomphes à ses lâches ennemis.

Il fut constant dans l'amitié. Celle qui le liait à *Génonville* , au président de *Maisons* , à *Formont* , à *Cideville* , à la marquise du *Châtelet* , à *d'Argental* , à *d'Alembert* , troublée rarement par des nuages passagers , ne se termina que par la mort. On voit dans ses ouvrages , que peu d'hommes sensibles ont conservé aussi long-temps que lui le souvenir des amis qu'ils ont perdus dans la jeunesse.

On lui a reproché ses nombreuses querelles ; mais dans aucune , il n'a été l'agresseur ; mais ses ennemis , ceux du moins pour lesquels il fut irréconciliable , ceux qu'il dévoua au mépris public , ne s'étaient point bornés à des attaques personnelles ; ils s'étaient rendus ses délateurs auprès des fanatiques , & avaient voulu appeler sur sa tête le glaive de la persécution. Il est affligeant sans doute d'être obligé de placer dans cette liste

Rousseau.
 des hommes d'un mérite réel : le poëte *Rousseau*, les deux *Pompignan* (*), *Larcher*, & même *Rousseau* de Genève. Mais n'est-il pas plus excusable de porter trop loin, dans sa vengeance, les droits de la défense naturelle, & d'être injuste en cédant à une colère dont le motif est légitime, que de violer les lois de l'humanité en compromettant les droits, la liberté, la sûreté d'un citoyen,

(*) L'un d'eux vient d'effacer, par une conduite noble & patriotique, les taches que ses délations épiscopales avaient répandues sur sa vie. On le voit adopter aujourd'hui, avec courage, les mêmes principes de liberté, que dans ses ouvrages il reprochait avec amertume aux philosophes, & contre lesquels il invoquait la vengeance du despotisme. On se tromperait, si d'après cette contradiction, on l'accusait de mauvaise foi. Rien n'est plus commun que des hommes qui joignant à une âme honnête & à un sens droit, un esprit timide, n'osent examiner certains principes, ni penser d'après eux-mêmes, sur certains objets, avant de se sentir appuyés par l'opinion.

pour satisfaire son orgueil , ses projets d'hypocrisie , ou son attachement opiniâtre à ses opinions ?

On a reproché à *Voltaire* son acharnement contre *Maupertuis* ; mais cet acharnement ne se borna-t-il pas à convrir de ridicule un homme qui , par de basses intrigues , avait cherché à le déshonorer & à le perdre , & qui pour se venger de quelques plaisanteries , avait appelé à son secours la puissance d'un roi irrité par ses insidieuses délations ?

On a prétendu que *Voltaire* était jaloux , & on y a répondu par ce vers de *Tancrède* :

De qui dans l'univers peut-il être jaloux ?

Mais , dit-on , il l'était de *Buffon*.
Quoi ! l'homme dont la main puissante ébranlait les antiques colonnes du temple de la superstition , & qui aspirait à changer en hommes ces vils troupeaux qui gémissaient depuis si long-temps sous la verge sacerdotale , eût-il été jaloux de la peinture heureuse & brillante

des mœurs de quelques animaux , ou de la combinaison plus ou moins adroite de quelques vains systèmes démentis par les faits ?

Il l'était de J. J. Rousseau : il est vrai que sa hardiesse excita celle de *Voltaire* ; mais le philosophe qui voyait le progrès des lumières adoucir , affranchir & perfectionner l'espèce humaine , & qui jouissait de cette révolution comme de son ouvrage , était-il jaloux de l'écrivain éloquent qui eût voulu condamner l'esprit humain à une ignorance éternelle ? L'ennemi de la superstition était-il jaloux de celui qui , ne trouvant plus assez de gloire à détruire les autels , essayait vainement de les relever ?

Voltaire ne rendit pas justice aux talents de *Rousseau* , parce que son esprit juste & naturel avait une répugnance involontaire pour les opinions exagérées ; que le ton de l'austérité lui présentait une teinte d'hypocrisie , dont la moindre nuance devait révolter son ame indépendante

dante & franche ; qu'enfin , accoutumé à répandre la plaisanterie sur tous les objets , la gravité dans les petits détails des passions ou de la vie humaine , lui paraissait toujours un peu ridicule. Il fut injuste , parce que *Rousseau* l'avait irrité en répondant , par des injures , à des offres de services ; parce que *Rousseau* , en l'accusant de le persécuter , lorsqu'il prenait sa défense , se permettait de le dénoncer lui-même aux persécuteurs.

Il était jaloux de Montesquieu : mais il avait à se plaindre de l'auteur de l'Esprit des lois , qui affectait pour lui de l'indifférence , & presque du mépris , moitié par une morgue mal-adroite , moitié par une politique timide ; & cependant ce mot célèbre de Voltaire : L'humanité avait perdu ses titres , Montesquieu les a retrouvés & les lui a rendus , est encore le plus bel éloge de l'Esprit des lois ; & ce mot passe même les bornes de la justice. Il n'est vrai du moins que pour la France , puisque , sans parler des ou-

vrages d'*Althusius* (*) & de quelques autres , les droits de l'humanité sont réclamés avec plus de force & de franchise dans *Locke* & dans *Sidnei* que dans *Montesquieu*.

Voltaire a souvent critiqué l'Esprit des lois , mais presque toujours avec justice. Et ce qui prouve qu'il a eu raison de combattre *Montesquieu* , c'est que nous voyons aujourd'hui les préjugés les plus absurdes & les plus funestes s'appuyer de l'autorité de cet homme célèbre , & que , si le progrès des lumières n'avait enfin brisé le joug de toute espèce d'autorité dans les questions qui ne doivent être soumises qu'à la raison , l'ouvrage de *Montesquieu* ferait aujourd'hui plus de mal à la France qu'il n'a pu faire de bien à l'Europe. L'enthousiasme de ses partisans a été porté jusqu'à dire que

(*) Jurisconsulte allemand du seizième siècle. Il soutenait , dès ce temps-là , que la souveraineté des états appartient au peuple.

Voltaire n'était pas en état de le juger , ni même de l'entendre. Irrité du ton de ces critiques , il a pu mêler quelque teinte d'humeur à ses justes observations. N'est-elle pas justifiée par une hauteur si ridicule ?

La mode d'accuser *Voltaire* de jalousie était même parvenue au point que l'on attribuait à ce sentiment , & ses sages observations sur l'ouvrage d'*Helvétius* , que par respect pour un philosophe persécuté , il avait eu la délicatesse de ne publier qu'après sa mort , & jusqu'à sa colère contre le succès éphémère de quelques mauvaises tragédies : comme si l'on ne pouvait être blessé , sans aucun retour sur soi-même , de ces réputations usurpées , souvent si funestes aux progrès des arts & de la philosophie. Combien , dans un autre genre , les louanges prodiguées à *Richelieu* , à *Colbert* & quelques autres ministres , n'ont-elles pas arrêté la marche de la raison dans les sciences politiques !

En lisant les ouvrages de *Voltaire*, on voit que personne n'a possédé peut-être la justesse d'esprit à un plus haut degré. Il la conserve au milieu de l'enthousiasme politique, comme dans l'ivresse de la gaieté; par-tout elle dirige son goût & règle ses opinions; & c'est une des principales causes du charme inexprimable que ses ouvrages ont pour tous les bons esprits. Aucun esprit n'a pu, peut-être, embrasser plus d'idées à la fois, n'a pénétré avec plus de sagacité tout ce qu'un seul instant peut saisir, n'a montré même plus de profondeur dans tout ce qui n'exige pas, ou une longue analyse, ou une forte méditation. Son coup-d'œil d'aigle a plus d'une fois étonné ceux même qui devaient à ces moyens, des idées plus approfondies, des combinaisons plus vastes & plus précises. Souvent, dans la conversation, on le voyait en un instant choisir entre plusieurs idées, les ordonner à la fois, & pour la clarté & pour l'effet, les revêtir d'une expression heureuse & brillante.

De là ce précieux avantage d'être toujours clair & simple, sans jamais être insipide, & d'être lu avec un égal plaisir, & par le peuple des lecteurs & par l'élite des philosophes. En le lisant avec réflexion, on trouve dans ses ouvrages une foule de maximes d'une philosophie profonde & vraie, qui échappent aux lecteurs superficiels, parce qu'elles ne commandent point l'attention, & qu'elles n'exigent aucun effort pour être entendues.

Si on le considère comme poète, on verra que dans tous les genres où il s'est essayé, l'ode & la comédie sont les seuls où il n'ait pas mérité d'être placé au premier rang. Il ne réussit point dans la comédie, parce qu'il avait, comme on l'a déjà remarqué, le talent de saisir le ridicule des opinions, & non celui des caractères, qui, pouvant être mis en action, est seul propre à la comédie. Ce n'est pas que dans un pays où la raison humaine serait affranchie de toutes ses

lisières, où la philosophie serait populaire, on ne pût mettre avec succès sur le théâtre des opinions à la fois dangereuses & absurdes ; mais ce genre de liberté n'existe encore pour aucun peuple.

La poésie lui doit la liberté de pouvoir s'exercer dans un champ plus vaste ; & il a montré comment elle peut s'unir avec la philosophie, de manière que la poésie, sans rien perdre de ses graces, s'élève à de nouvelles beautés, & que la philosophie, sans féchereffe & sans enflure, conserve son exactitude & sa profondeur.

On ne peut lire son théâtre sans observer que l'art tragique lui doit les seuls progrès qu'il ait faits depuis *Racine* ; & ceux même qui lui refuseraient la supériorité ou l'égalité du talent de la poésie, ne pourraient, sans aveuglement ou sans injustice, méconnaître ces progrès. Ses dernières tragédies prouvent qu'il était bien éloigné de croire avoir atteint le but de cet art si difficile. Il sentait que l'on pouvait encore rappro-

cher davantage la tragédie de la nature, sans lui rien ôter de sa pompe & de sa noblesse; qu'elle peignait encore trop souvent des mœurs de convention; que les femmes y parlaient trop de leur amour; qu'il fallait les offrir sur le théâtre comme elles sont dans la société, ne montrant d'abord leur passion que par les efforts qu'elles font pour les cacher, & ne s'y abandonnant que dans les momens où l'excès du danger & du malheur ne permet plus de rien ménager. Il croyait que des hommes simples, grands par leur seul caractère, étrangers à l'intérêt & à l'ambition, pouvaient offrir une source de beautés nouvelles, donner à la tragédie plus de variété & de vérité. Mais il était trop faible pour exécuter ce qu'il avait conçu; & si l'on excepte le rôle du père d'Irène, les dernières tragédies sont plutôt des leçons que des modèles.

Si donc un homme de génie dans les arts est, sur-tout, celui qui en les en-

richissant de nouveaux chefs-d'œuvre, en a reculé les bornes, quel homme a plus mérité que *Voltaire* ce titre qui lui a été cependant refusé par des écrivains, la plupart trop éloignés d'avoir du génie pour sentir ce qui en est le vrai caractère ?

C'est à *Voltaire* que nous devons d'avoir conçu l'histoire sous un point de vue plus vaste, plus utile que les anciens. C'est dans ses écrits qu'elle est devenue, non le récit des événemens, le tableau des révolutions d'un peuple, mais celui de la nature humaine, tracé d'après les faits ; mais le résultat philosophique de l'expérience de tous les siècles & de toutes les nations. C'est lui qui le premier a introduit dans l'histoire la véritable critique, qui a montré le premier que la probabilité naturelle des événemens devait entrer dans la balance avec la probabilité des témoignages ; & que l'historien philosophe doit non-seulement rejeter les faits miraculeux, mais peser avec scrupule les motifs de croire ceux qui s'écartent de l'ordre commun de la nature.

Peut-être a-t-il abusé quelquefois de cette règle si sage qu'il avait donnée, & dont le calcul peut rigoureusement démontrer la vérité. Mais on lui devra toujours d'avoir débarrassé l'histoire de cette foule de faits extraordinaires, adoptés sans preuves, qui frappant davantage les esprits, étouffaient les événemens les plus naturels & les mieux constatés; & avant lui la plupart des hommes ne savaient de l'histoire que les fables qui la défigurent. Il a prouvé que les absurdités du polythéisme n'avaient jamais été chez les grandes nations que la religion du vulgaire, & que la croyance d'un DIEU unique, commune à tous les peuples, n'avait pas eu besoin d'être révélée par des moyens surnaturels. Il a montré que tous les peuples ont reconnu les grands principes de la morale, toujours d'autant plus pure que les hommes ont été plus civilisés & plus éclairés. Il nous a fait voir que souvent l'influence des religions a corrompu la morale, & que jamais elle ne l'a perfectionnée.

Comme philosophe, c'est lui qui le premier a présenté le modèle d'un simple citoyen embrassant dans ses vœux & dans ses travaux, tous les intérêts de l'homme dans tous les pays & dans tous les siècles, s'élevant contre toutes les erreurs, contre toutes les oppressions, défendant, répandant toutes les vérités utiles.

L'histoire de ce qui s'est fait en Europe en faveur de la raison & de l'humanité, est celle de ses travaux & de ses bienfaits. Si l'usage absurde & dangereux d'enterrer les morts dans l'enceinte des villes, & même dans les temples, a été aboli dans quelques contrées; si dans quelques parties du continent de l'Europe; les hommes échappent par l'inoculation à un fléau qui menace la vie & souvent détruit le bonheur; si le clergé des pays soumis à la religion romaine, a perdu sa dangereuse puissance, & va perdre ses scandaleuses richesses; si la liberté de la presse y a fait quelques progrès; si la Suède, la Russie, la Pologne, la Prusse, les états

de la maison d'Autriche ont vu disparaître une intolérance tyrannique ; si , même en France , & dans quelques états d'Italie , on a osé lui porter quelques atteintes ; si les restes honteux de la servitude féodale ont été ébranlés en Russie , en Danemarck , en Bohême & en France ; si la Pologne même en sent aujourd'hui l'injustice & le danger ; si les lois absurdes & barbares de presque tous les peuples ont été abolies , ou sont menacées d'une destruction prochaine ; si par-tout on a senti la nécessité de réformer les lois & les tribunaux ; si dans le continent de l'Europe les hommes ont senti qu'ils avaient le droit de se servir de leur raison ; si les préjugés religieux ont été détruits dans les premières classes de la société , affaiblis dans les cours & dans le peuple ; si leurs défenseurs ont été réduits à la honteuse nécessité d'en soutenir l'utilité politique ; si l'amour de l'humanité est devenu le langage commun de tous les gouvernemens ; si les guerres

sont devenues moins fréquentes ; si l'on ose plus leur donner pour prétexte l'orgueil des souverains , ou des prétentions que la rouille des temps a couvertes ; si l'on a vu tomber tous les masques imposteurs sous lesquels des castes privilégiées étaient en possession de tromper les hommes ; si pour la première fois la raison commence à répandre sur tous les peuples de l'Europe , un jour égal & pur : par-tout dans l'histoire de ces changements on trouvera le nom de *Voltaire* ; presque par-tout on le verra , ou commencer le combat , ou décider la victoire.

Mais obligé presque toujours de cacher ses intentions , de masquer ses attaques , si ses ouvrages sont dans toutes les mains , les principes de la philosophie sont peu connus.

L'erreur & l'ignorance sont la cause unique des malheurs du genre humain , & les erreurs superstitieuses sont les plus funestes , parce qu'elles corrompent toutes les sources de la raison , & que leur
fatal

fatal enthousiasme instruit à commettre le crime sans remords. La douceur des mœurs , compatible avec toutes les formes du gouvernement , diminue les maux que la raison doit un jour guérir , & en rend les progrès plus faciles. L'oppression prend elle-même le caractère des mœurs chez un peuple humain ; elle conduit plus rarement à de grandes barbaries ; & dans un pays où l'on aime les arts , & surtout les lettres , on tolère par respect pour elles la liberté de penser , qu'on n'a point encore le courage d'aimer pour elle-même.

Il faut donc chercher à inspirer ces vertus douces qui consolent , qui conduisent à la raison , qui sont à la portée de tous les hommes , qui conviennent à tous les âges de l'humanité , & dont l'hypocrisie même fait encore quelque bien. Il faut sur-tout les préférer à ces vertus austères qui , dans les âmes ordinaires , ne subsistent guère sans un mélange de dureté ,

dont l'hypocrisie est à la fois si facile & si dangereuse; qui souvent effraient les tyrans, mais qui rarement consolent les hommes, dont enfin la nécessité prouve le malheur des nations de qui elles embellissent l'histoire.

C'est en éclairant les hommes, c'est en les adoucissant, qu'on peut espérer de les conduire à la liberté par un chemin sûr & facile. Mais on ne peut espérer ni de répandre les lumières, ni d'adoucir les mœurs, si des guerres fréquentes accoutument à verser le sang humain sans remords, & à mépriser la gloire des talens paisibles; si, toujours occupés d'opprimer ou de se défendre, les hommes mesurent leur vertu par le mal qu'ils ont pu faire, & font de l'art de détruire le premier des arts utiles.

Plus les hommes seront éclairés, plus ils seront libres, () & il leur en coûtera moins pour y parvenir. Mais n'avertif-*

(*) Questions sur les miracles.

sons point les oppresseurs de former une ligue contre la raison, cachons-leur l'étroite & nécessaire union des lumières & de la liberté, ne leur apprenons point d'avance qu'un peuple sans préjugés est bientôt un peuple libre.

Tous les gouvernemens, si l'on en excepte les théocraties, ont un intérêt présent de régner sur un peuple doux, & de commander à des hommes éclairés. Ne les avertissons pas qu'ils peuvent avoir un intérêt plus éloigné à laisser les hommes dans l'abrutissement. Ne les obligeons pas à choisir entre l'intérêt de leur orgueil, & celui de leur repos & de leur gloire. Pour leur faire aimer la raison, il faut qu'elle se montre à eux toujours douce, toujours paisible; qu'en demandant leur appui, elle leur offre le sien, loin de les effrayer par des menaces imprudentes. En attaquant les oppresseurs avant d'avoir éclairé les citoyens, on risquera de perdre la liberté & d'étouffer la raison. L'histoire offre la preuve de cette

vérité. Combien de fois , malgré les généreux efforts des amis de la liberté , une seule bataille n'a-t-elle pas réduit des nations à une servitude de plusieurs siècles ?

De quelle liberté même ont joui les nations qui l'ont recouvrée par la violence des armes , & non par la force de la raison ? D'une liberté passagère , & tellement troublée par des orages , qu'on peut presque douter qu'elle ait été pour elles un véritable avantage. Presque toutes n'ont-elles pas confondu les formes républicaines avec la jouissance de leurs droits , & la tyrannie de plusieurs avec la liberté ? Combien de lois injustes & contraires aux droits de la nature , ont déshonoré le code de toutes les nations qui ont recouvré leur liberté dans les siècles où la raison était encore dans l'enfance !

Pourquoi ne pas profiter de cette expérience funeste , & savoir attendre des progrès des lumières une liberté plus réelle , plus durable & plus paisible ?

Pourquoi acheter par des torrens de sang, par des bouleversemens inévitables, & livrer au hasard ce que le temps doit amener sûrement & sans sacrifice ? C'est pour être plus libre, c'est pour l'être toujours, qu'il faut attendre le moment où les hommes, affranchis de leurs préjugés, guidés par la raison, seront enfin dignes de l'être, parce qu'ils connaîtront les véritables droits de la liberté.

Quel fera donc le devoir d'un philosophe ? Il attaquera la superstition, il montrera aux gouvernemens la paix, la richesse, la puissance, comme l'infailible récompense des lois qui assurent la liberté religieuse ; il les éclairera sur tout ce qu'ils ont à craindre des prêtres, dont la secrète influence menacera toujours le repos des nations où la liberté d'écrire n'est pas entière : car peut-être avant l'invention de l'imprimerie était-il impossible de se soustraire à ce joug aussi honteux que funeste ; & tant que l'autorité sacerdotale n'est pas anéantie par la rai-

son , il ne reste point de milieu entre un
abrutissement absolu & des troubles dan-
gereux.

Il fera voir que sans la liberté de pen-
ser , le même esprit , dans le clergé , ra-
menerait les mêmes assassinats , les mêmes
supplices , les mêmes proscriptions , les
mêmes guerres civiles ; que c'est seule-
ment en éclairant les peuples qu'on peut
mettre les citoyens & les princes à l'abri
de ces attentats sacrés. Il montrera que
des hommes qui veulent se rendre les ar-
bitres de la morale , substituer leur auto-
rité à la raison , leurs oracles à la con-
science , loin de donner à la morale une
base plus solide en l'unissant à des croyan-
ces religieuses , la corrompent & la dé-
truisent , & cherchent , non à rendre les
hommes vertueux , mais à en faire les
instrumens aveugles de leur ambition
& de leur avarice ; & si on lui demande
ce qui remplacera les préjugés qu'il a
détruits , il répondra : *Je vous ai déli-
vrés d'une bête féroce qui vous dévorait,*

Et vous demandez ce que je mets à la place ! ()*

Et si on lui reproche de revenir trop souvent sur les mêmes objets , d'attaquer avec acharnement des erreurs trop méprisables , il répondra qu'elles sont dangereuses tant que le peuple n'est pas désabusé ; & que s'il est moins glorieux de combattre les erreurs populaires que d'enseigner aux sages des vérités nouvelles , il faut , lorsqu'il s'agit de briser les fers de la raison , d'ouvrir un chemin libre à la vérité , savoir préférer l'utilité à la gloire.

Au lieu de montrer que la superstition est l'appui du despotisme , s'il écrit pour des peuples soumis à un gouvernement arbitraire , il prouvera qu'elle est l'ennemie des rois ; & entre ces deux vérités , il insistera sur celle qui peut servir la cause de l'humanité , & non sur celle qui

(*) Examen important, &c.

peut y nuire, parce qu'elle peut être mal entendue.

Au lieu de déclarer la guerre au despotisme, avant que la raison ait rassemblé assez de force, & d'appeler à la liberté des peuples qui ne savent encore ni la connaître ni l'aimer; il dénoncera aux nations & à leurs chefs, toutes ces oppressions de détail, communes à toutes les constitutions, & que dans toutes ceux qui commandent comme ceux qui obéissent ont également intérêt de détruire. Il parlera d'adoucir & de simplifier les lois, de réprimer les vexations des traitans, de détruire les entraves dans lesquelles une fausse politique enchaîne la liberté & l'activité des citoyens, afin que du moins il ne manque au bonheur des hommes que d'être libres, & que bientôt on puisse présenter à la liberté des peuples plus dignes d'elle.

Tel est le résultat de la philosophie de *Voltaire*, & tel est l'esprit de tous ses ouvrages.

Que des hommes qui, s'il n'avait pas écrit, seraient encore les esclaves des préjugés, ou trembleraient d'avouer qu'ils en ont secoué le joug, accusent *Voltaire* d'avoir trahi la cause de la liberté, parce qu'il l'a défendue sans fanatisme & sans imprudence; qu'ils le jugent d'après une disposition des esprits postérieure de dix ans à sa mort, & d'un demi siècle à sa philosophie, d'après des opinions qui, sans lui, n'auraient jamais été qu'un secret entre les sages; qu'ils le condamnent pour avoir distingué le bien qui peut exister sans la liberté, du bonheur qui naît de la liberté même; qu'ils ne voient pas que si *Voltaire* eût mis dans ses premiers ouvrages philosophiques, les principes du vieux *Brutus*, c'est-à-dire, ceux de l'acte d'indépendance des Américains, ni *Montesquieu*, ni *Rousseau* n'auraient pu écrire leurs ouvrages; que si, comme l'auteur du *Système de la nature*, il eût invité les rois de l'Europe à maintenir le crédit des prêtres, l'Europe serait encore

superstitieuse, & resterait long-temps esclave; qu'ils ne sentent pas que dans les écrits, comme dans la conduite, il ne faut déployer que le courage qui peut être utile: peu importe à la gloire de *Voltaire*. C'est par les hommes éclairés qu'il doit être jugé, par ceux qui savent distinguer, dans une suite d'ouvrages différens par leur forme, par leur style, par leurs principes même, le plan secret d'un philosophe qui fait aux préjugés une guerre courageuse, mais adroite; plus occupé de les vaincre que de montrer son génie, trop grand pour tirer vanité de ses opinions, trop ami des hommes pour ne pas mettre sa première gloire à leur être utile.

Voltaire a été accusé d'aimer trop le gouvernement d'un seul, & cette accusation ne peut en imposer qu'à ceux qui n'ont pas lu ses ouvrages. Il est vrai qu'il haïssait davantage le despotisme aristocratique qui joint l'austérité à l'hypocrisie, & une tyrannie plus dure à une mo-

rale plus perverse ; il est vrai qu'il n'a jamais été la dupe des corps de magistrature de France , des nobles Suédois & Polonais , qui appelaient *liberté* le joug sous lequel ils voulaient écraser le peuple : & cette opinion de *Voltaire* a été celle de tous les philosophes qui ont cherché la définition d'un état libre , dans leur cœur & dans leur raison , & non , comme le pédant *Mabli* , dans les exemples des anarchies tyranniques de l'Italie & de la Grèce.

Mabli.

On l'accuse d'avoir trop loué le faste de la cour de *Louis XIV* ; cette accusation est fondée. C'est le seul préjugé de sa jeunesse , qu'il ait conservé. Il y a bien peu d'hommes qui puissent se flatter de les avoir secoués tous. On l'accuse d'avoir cru qu'il suffisait au bonheur d'un peuple d'avoir des artistes célèbres , des orateurs & des poètes : jamais il n'a pu le penser. Mais il croyait que les arts & les lettres adouciſſent les mœurs , présentent à la raison une route plus facile

& plus sûre ; il pensait que le goût des arts & des lettres dans ceux qui gouvernent, en amollissant leur cœur, leur épargne souvent des actes de violence & des crimes ; & que dans des circonstances semblables, le peuple le plus ingénieux & le plus poli sera toujours le moins malheureux.

Ses pieux ennemis l'ont accusé d'avoir attaqué, de mauvaise foi, la religion de son pays, & de porter l'incrédulité jusqu'à l'athéisme : ces deux inculpations sont également fausses. Dans une foule d'objections fondées sur des faits, sur des passages tirés de livres regardés comme inspirés par DIEU même, à peine a-t-on pu lui reprocher, avec justice, un petit nombre d'erreurs qu'on ne pouvait imputer à la mauvaise foi, puisqu'en les comparant au nombre des citations justes, des faits rapportés avec exactitude, rien n'était plus inutile à sa cause. Dans sa dispute avec ses adversaires ; il a toujours dit : On ne doit croire que ce qui est

est prouvé, on doit rejeter ce qui blesse la raison, ce qui manque de vraisemblance ; & ils lui ont toujours répondu : On doit adopter & adorer tout ce qui n'est pas démontré impossible.

Il a paru constamment persuadé de l'existence d'un Etre suprême, sans se dissimuler la force des objections qu'on oppose à cette opinion. Il croyait voir dans la nature un ordre régulier, mais sans s'aveugler sur des irrégularités frappantes qu'il ne pouvait expliquer.

Il était persuadé, quoiqu'il fût encore éloigné de cette certitude absolue, devant laquelle se taisent toutes les difficultés ; & l'ouvrage intitulé : *Il faut prendre un parti, ou le principe d'action*, &c. renferme peut-être les preuves les plus fortes de l'existence d'un Etre suprême, qu'il ait été possible jusqu'ici aux hommes de rassembler.

Il croyait à la liberté dans le sens où un homme raisonnable peut y croire ; c'est-à-dire, qu'il croyait au pouvoir de

résister à nos penchans , & de peser les motifs de nos actions.

Il resta dans une incertitude presque absolue sur la spiritualité , & même sur la permanence de l'ame après le corps ; mais comme il croyait cette dernière opinion utile , de même que celle de l'existence de DIEU , il s'est permis rarement de montrer ses doutes , & a presque toujours plus insisté sur les preuves que sur les objections.

Tel fut *Voltaire* dans sa philosophie : & l'on trouvera peut-être , en lisant sa vie , qu'il a été plus admiré que connu ; que malgré le fiel répandu dans quelques-uns de ses ouvrages polémiques , le sentiment d'une bonté active le dominait toujours ; qu'il aimait les malheureux plus qu'il ne haïssait ses ennemis ; que l'amour de la gloire ne fut jamais en lui qu'une passion subordonnée à la passion plus noble de l'humanité. Sans faste dans ses vertus & sans dissimulation dans ses erreurs , dont l'avou lui échappait avec

franchise, mais qu'il ne publiait pas avec orgueil, il a existé peu d'hommes qui aient honoré leur vie par plus de bonnes actions, & qui l'aient souillée par moins d'hypocrisie. Enfin, on se souviendra qu'au milieu de sa gloire, après avoir illustré la scène française par tant de chefs-d'œuvre, lorsqu'il exerçait en Europe, sur les esprits, un empire qu'aucun homme n'avait jamais exercé sur les hommes, ce vers si touchant :

J'ai fait un peu de bien, c'est mon meilleur ouvrage.

était l'expression naïve du sentiment habituel qui remplissait son âme.

FIN du Tome I.



